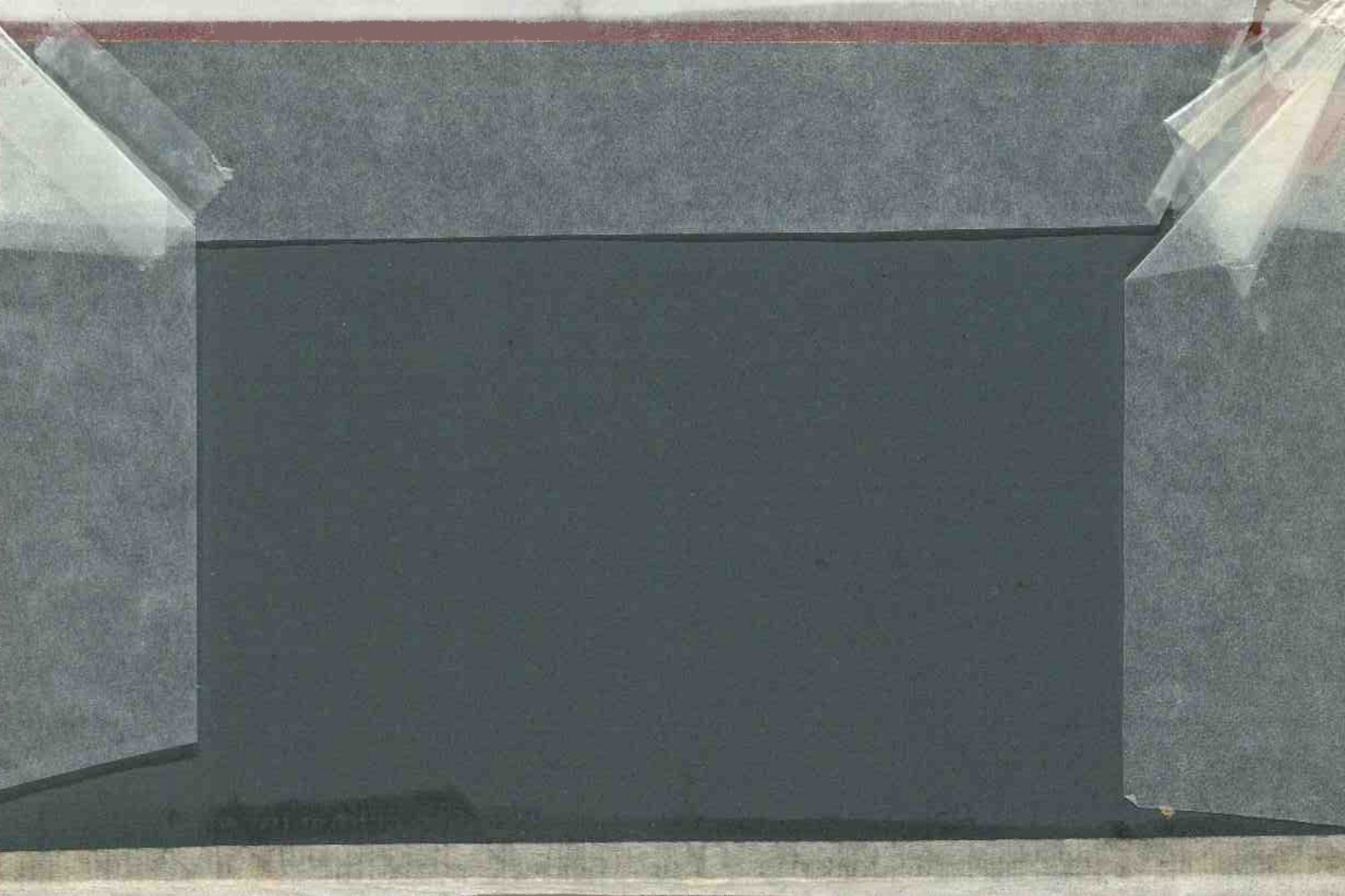
BONS AMIS

EMILE GUÉRIN ÉDITEUR



APS
3311

3569 T6/STR

BONS AMIS

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ.

La locomotive arrive en sifflant très fort. (Page 4.)

H. LECOMTE DU NOUY

BONS AMIS

ILLUSTRATIONS

DE

H. LAISSEMENT

PARIS
LIBRAIRIE DE THÉODORE LEFÈVRE ET Cie
ÉMILE GUÉRIN, ÉDITEUR
2, RUE DES POITEVINS

quelques minutes nous monterons en voiture, car j'entends le claquement du fouet du cocher.

Vite, l'enfant se mit à gravir l'escalier en appelant sa gouvernante allemande.

PIERRE.

— Fanny ! Fanny ! dépêchez-vous, lavez mes mains, mettez-moi mon manteau, donnez-moi mon chapeau, car je vais avec maman, à la gare, au-devant de Jean, de Marie et de Grégoire Banesco.

C'est que ce jour-là, à Beaulieu, tout près de Nice, dans ce beau pays des bords de la Méditerranée, où le soleil qui fuit Paris et les villes du Nord semble se réfugier, l'hiver, pour y faire épanouir les fleurs, les orangers et les citronniers, arrivaient de bien loin, de Roumanie, madame Banesco et ses trois enfants.

L'hiver est très froid à Bucarest; la neige tombe, abondante, et reste pendant de longs mois en couche épaisse sur la terre, sans se fondre. C'est beau, très beau à voir; mais cela est bien dur à supporter pour les poitrines délicates des tout petits.

Ils restent des jours et des jours sans sortir, car le vent est rude à affronter en traîneau. Aussi les joues roses pâlissent, les beaux yeux se cernent et le docteur, souvent appelé, conseille de partir vers un climat plus doux.

Or, M. et madame Morenay ayant invité leur amie madame Banesco à venir passer l'hiver auprès d'eux, elle arrivait ce jour-là, pour rester quelques mois à Beaulieu avec ses trois enfants.

Cette bonne nouvelle avait causé une grande joie à Pierre. Toute la semaine il avait trié ses jouets les plus beaux, c'est-à-dire les moins cassés, pour les offrir à ses petits amis inconnus. Sa grande poupée « Guillette » — car, encore baby, il aime les poupées — s'étalait au salon, solennellement assise sur son petit fauteuil, dans sa robe de satin vieux rose.

Son bateau à vapeur était posé sur le piano (même Pierre avait failli tomber, en montant sur une chaise trop fragile, pour l'y placer). Son jeu de patience, bien rangé dans sa boîte, était sur une table à côté d'un petit ménage de porcelaine et de grands soldats de plomb. Les fouets, les guides, les toupies dans un coin du salon. Dans un autre coin les seaux, les pelles, les râteaux, les ballons. — Le salon avait bien un peu l'air d'un bazar, avec de pareils ornements ; mais il faut songer que des petits amis n'arrivent pas ainsi tous les jours ; que l'intention de Pierre était fort louable, puisqu'il avait l'air de dire aux nouveaux venus : « Voyez, ce sont mes plus beaux joujoux ; je vous les prête, je vous les donne ! »

C'est ce à quoi avait pensé madame Jeannine Morenay et pourquoi, livrant à son fils son salon

tendu de claires toiles de Gênes, orné de fleurs et de palmiers, de potiches japonaises, de bibelots rares, elle avait omis de faire remonter à la *nursery* ces ornements d'un très nouveau genre.

La petite figure réjouie de Pierre se montra bientôt dans la porte.

— Maman, je suis prêt!

— Moi aussi, chéri, je mets mon chapeau, mes gants. Partons!

On monte en voiture au bas du perron, on traverse le jardin, on prend la grande route, on arrive à la gare.

Là, longue attente, car l'express est en retard.

Chaque fois que le gros timbre de la station sonne, annonçant un train, le cœur de Pierre bat.

Enfin le chef de gare s'approche de madame Morenay et lui dit :

— Voici l'express d'Italie.

La locomotive arrive en sifflant très fort, s'arrête et, d'un wagon, trois petites têtes se montrent par une fenêtre ouverte.

Madame Morenay s'avance, reçoit son amie dans ses bras; les enfants descendent à leur tour; les menus paquets sont deposés sur le quai, le train repart.

Pierre, très ému, prend la main du plus petit voyageur, Grégoire, pour le conduire à la voiture. Eh bien! et s'embrasser? Ah! voilà, ni Pierre, ni

Jean, ni Marie, ni Grégoire n'ont encore pensé à cela!

C'est qu'on est très troublé quand on se voit pour la première fois et qu'on vient de si loin! On se regarde, on s'examine, on tâche de se deviner. Mais, tout à coup, avant de monter en voiture, Pierre s'écrie :

— Bonjour, Jean!

Mes amis, la glace est rompue!

Il a fallu, pour cela, traverser toute la gare et c'est sous le beau ciel tout scintillant d'étoiles, près des longues branches tombantes d'un grand eucalyptus éclairé par la lune qui se lève et semble rire aux petits amis, que les premiers baisers des enfants sont échangés.

Pierre et Jean montent sur le siège à côté du cocher. Les deux dames se mettent au fond de la voiture, Marie et Grégoire devant elles. Le jardinier, venu sur le siège, s'en retournera avec les bagages.

— Partez, François, dit madame Morenay.

Les chevaux se mettent à trotter et bientôt on arrive à la villa des Violettes.

Jean et Pierre sont tout à fait amis maintenant.

C'est étonnant comme on fait vite connaissance, assis bien serrés, côte à côte, sur le siège d'une voiture!

Le cocher François avait un moment offert les

guides à Pierre, sachant que c'est pour lui une grande joie de conduire; mais Pierre a senti qu'il fallait les offrir à Jean, son invité, et c'est Jean qui, triomphant, vient de faire arrêter les chevaux devant la porte.

Sur le perron, M. Morenay attend les arrivants. Il aide ces dames à descendre, baise la main de madame Banesco, embrasse les enfants. On monte en hâte l'escalier pour aller faire quelques ablutions et un peu de toilette avant de descendre à table.

Pierre, dans sa joie, court du salon à la chambre de ses nouveaux amis. Il porte à l'une la poupée, à l'autre les soldats, au plus petit les guides et le fouet.

La toilette terminée, on se met à table. Là, le silence se rétablit, les mamans peuvent causer; on fait mille projets que les enfants écoutent, ravis.

Madame Morenay promet de les conduire à la bataille des fleurs.

Le dessert arrive; un dessert tout nouveau pour les petits voyageurs roumains :

Des bananes, des dattes, des amandes de pins pignons, du raisin, au mois de janvier, quel bonheur! Je ne parle pas des oranges ni des mandarines qu'on a dans tous les pays.

La petite Marie Banesco, qui est une gentille fillette de sept ans, lève tout à coup son joli visage

vers sa maman et lui murmure quelques mots tout bas; sa mère se met à sourire.

— Savez-vous ce que demande ma mimi, chère Jeannine? que vous lui donniez une fleur de la corbeille qui orne la table!

Madame Morenay sourit, choisit un beau camélia panaché et des violettes de Parme qui embaument, les donne à la chère petite fille qui, tout heureuse, les contemple, les respire.

Le dîner est fini. Les enfants se lèvent de table, vont baiser la main de leurs mères et montent se coucher sans dire un mot de regret, car ce sont des enfants bien élevés.

Les voilà chacun dans leur petit lit, douillettement blottis sous la couverture de soie rose. Leurs cheveux blonds leur font une auréole sur l'oreiller. Les rêves vont venir, pleins de promesses de joies, comme ils font toujours pour les enfants sages.

Et les mamans, quand elles viendront tout à l'heure baiser les fronts des chers petits endormis, emporteront du bonheur à leurs lèvres, car c'est des enfants sages que vient le bonheur des mères.

CHAPITRE II

LES FLEURS BRISÉES

— Maman, maman, le printemps... Dézà! bonzour, zoli printemps! bonzour, soleil, bonzour! s'écrie le petit Grégoire en se réveillant le matin.

De la fenêtre tout inondée de chaude lumière on voit la mer bleue et, pour aller jusqu'à elle, un bois d'oliviers, de caroubiers, de sapins. Le parterre qui entoure la maison est plein de roses, d'œillets, de violettes, d'anémones, de pensées. Les orangers ploient sous le poids de leurs lourds fruits dorés. Les mimosas, les citronniers, embaument l'air de leur pénétrant parfum.

Debout sur la pelouse la plus proche de la maison, madame Morenay, en peignoir de teinte pâle, donne des ordres aux jardiniers.

Quelque temps après, les enfants qui l'ont aperçue des fenêtres de leurs chambres viennent la rejoindre. Elle leur indique des jeux et des occupations pour la journée.

MADAME MORENAY.

— Jean, mon grand, tu as neuf ans, ce sera donc à toi que nous nous fierons pour empêcher les enfants de faire des imprudences. Marie, qui a sept ans, dirigera aussi les jeux. Mon Pierrot, qui a cinq ans, et Grégoire, qui a trois ans, devront vous obéir. Ce matin, j'ai donné des ordres aux jardiniers; ils vont, là-bas, à l'ombre de ce gros caroubier, vous arranger de petits jardins; vous pourrez bêcher, planter, arroser, dans ce coin qui vous sera réservé, sans crainte d'être grondés. Voici pour chacun une pelle, une bêche, un râteau, un arrosoir. Tandis que Philippe, l'aide jardinier, prépare la terre et dessine vos allées, je vous permets de me cueillir des fleurs pour renouveler celles de mon salon.

Quelle joie! voilà toute la troupe qui se disperse. Jean court après Grégoire, le rattrape et lui dit :

— Viens avec moi, nous cueillerons ensemble; tu es trop petit pour faire ça tout seul.

— Non. Suis pas petit, moi veux cueillir les fleurs sans toi. Grégoire, il est grand, grand!

Et M. Grégoire, haut juste comme Petit-Poucet, repart en courant et disparaît bientôt derrière une grosse touffe de marguerites.

L'idée de le suivre traverse l'esprit de Jean ; mais une anémone rose à cœur noir, qui semble s'offrir, est à portée de sa main, il la cueille, oublie Grégoire et fait sa récolte. Jean, Marie, Pierre, reviennent bientôt avec de grandes brassées de roses, de giroflées, de géraniums, de mimosas; mais lorsque petit Grégoire arrive déposer les fleurs qu'il tient dans son tablier aux coins relevés, quel étonnement se peint sur le visage des grands! C'est que le pauvre mignon ne s'est pas soucié de cueillir les tiges des fleurs et c'est seulement leurs têtes embaumées qu'il a prises!

— Qu'est-ce que ta maman va dire? interroge Jean.

— Elle ne va pas être contente, je crois, répond philosophiquement Pierre.

— Toutes ces belles fleurs perdues, petit bête! s'exclame Marie.

— Je te l'avais bien dit, tu vois, vilain! gronde Jean.

Grégoire comprend qu'il a fait une sottise. Il ne se trouve plus aussi grand que tout à l'heure, ses larmes sont prêtes à couler; de ses yeux noirs si beaux, il interroge chaque visage anxieusement.

GRÉGOIRE.

— On peut pas les recoller, dis, Zean?

Les enfants se mirent à cueillir des fleurs. (Page 10).

JEAN.

— Mais non, on ne peut pas! Mon Dieu, qu'est-ce que nous allons dire à madame Jeannine?

Et Jean tout bas pense : C'est un peu ma faute; j'aurais dû le suivre, aller avec lui pour lui montrer comment ça se cueille, les fleurs.

Madame Morenay, justement, les regarde de loin; étonnée de ce grand calme, de cette silencieuse sagesse, elle s'avance... les petits cœurs se mettent à battre. Pensez donc, tant de belles fleurs perdues!... la voilà tout près.

— Eh bien, petits, mes fleurs?

— Les voilà, madame.

Chacun s'approche, donne sa gerbe; Grégoire aussi s'avance, tenant les coins de son tablier, la mine toute contrite.

— J'a pas fait exprès!

C'est tout ce qu'il peut dire. Un gros sanglot lui coupe la parole.

— Qu'y a-t-il donc? demande madame Morenay.

Et, pendant que Grégoire pleure, Jean explique tout sans oublier, le bon petit, de s'accuser de n'avoir pas dirigé son frère.

MADAME MORENAY.

— C'est bien, Jean, de voir toi-même que tu es un

peu responsable de ce qui est arrivé; je ne gronderai personne; je vais même consoler Grégoire. Allez tous me chercher de cette belle mousse verte qui couvre ce rocher, sous les grands arbres. Bien. Maintenant venez voir ce que je vais faire.

Les enfants suivent la maman : on arrive à l'office. Madame Morenay demande un grand plat au cuisinier Edmond. Elle pose la mousse sur le plat en la disposant de façon à en cacher les bords, elle arrose légèrement la mousse et commence à piquer dedans toutes les têtes des fleurs brisées qu'elle prend au fur et à mesure dans le tablier que Grégoire lui tend, consolé et radieux, en allongeant vers elle ses petits bras.

Les trois autres enfants regardent surpris, émerveillés; cette assiette de fleurs est vraiment jolie à voir. Les petits sont redevenus joyeux; madame Morenay confie à Jean le soin de porter le plat de fleurs dans le salon. On lui fait escorte et Pierre de dire :

— Comme c'est heureux tout de même que le bon Dieu donne de si bonnes idées aux mamans!

Après le déjeuner, les jardins des enfants furent tracés et préparés par Collot et Philippe. De belles petites allées, des massifs prêts à recevoir des plantes y étaient dessinés. Les enfants allèrent choisir des fleurs dans les serres et dans les planches de culture, sous la direction de Collot. Puis ils commencèrent à

planter et à arroser : Jean avait fait de remarquables bordures de violettes de Parme. En les choisissant, le cher petit avait pensé que ces fleurs mignonnes et parfumées seraient très faciles à glisser dans les lettres qu'il écrirait à son papa, car M. Banesco, directeur des chemins de fer roumains, n'avait pu quitter son poste et avait dû, malgré toute la tristesse de cette séparation, laisser venir seuls en France, sa femme et ses trois enfants.

Jean avait encore choisi pour son jardin un grand palmier, un néflier du Japon et diverses fleurs.

Marie prit des roses, des violettes, des marguerites.

Pierre, des jacinthes, des pensées, des myosotis et des géraniums.

Grégoire avait aussi beaucoup de fleurs; mais, doutant de sa science depuis l'aventure des fleurs décapitées, il pria le jardinier de lui aider à les planter.

Au bout d'un instant, Pierre devint inquiet :

— Dis donc, maman, est-ce que tu crois qu'elles pousseront, nos fleurs?

— Mais oui, s'empressa de répondre Jean. Seulement elles courbent la tête parce qu'elles sont fatiguées; on les a dérangées en les déplantant. Tu verras, demain, elles seront fraîches et belles comme celles des plates-bandes!

Madame Morenay approuva cette explication.

Cependant Pierre ne paraissait pas convaincu ; aussi,

le lendemain, voulant se rendre compte des progrès de la végétation, il déracina et retira chacune de ses fleurs pour voir « si ça poussait bien ». Chaque jour il recommença ce petit travail, si bien que toutes ses pauvres fleurs moururent. Il en eut un très gros chagrin.

Il alla conter sa peine, tout en pleurs, à Philippe. Le vieux jardinier lui donna d'autres fleurs qu'il n'arrosa pas trop, qu'il n'arracha plus. Elles devinrent très belles — aussi belles que celles de Jean.

CHAPITRE III

LES TZIGANES

Un matin, au déjeuner, M. Morenay proposa d'assister, à Nice, à la bataille des fleurs.

Les mamans acceptèrent, trouvant l'idée très bonne. François reçut des ordres pour orner le landau; madame Morenay le voulut tout en feuilles de palmier et de latanier.

Le jardinier courut le pays dans sa carriole, en compagnie des enfants, car il ne voulait pas dégarnir son jardin. Il revint avec une ample moisson de larges feuilles de palmier qu'on déposa devant la remise.

Cette promenade en grosse carriole avait beaucoup amusé les petits; chacune des rudes secousses de la voiture non suspendue les faisait rire aux éclats. Puis, on n'ouvrait pas sans émotion les grilles des horticulteurs : S'ils allaient refuser les feuilles ou en demander un trop gros prix?

Aussi étaient-ils triomphants en rentrant et firent-ils valoir la peine qu'ils avaient prise.

François le cocher, aidé de Collot et de Philippe, commença tout de suite le grand travail qui consiste à faire disparaître la voiture sous les feuilles.

Avec des lattes de bois, minces et étroites, on fit une sorte de carapace largement espacée sur la voiture. A cette enveloppe légère on fixa les grandes feuilles avec des pointes fines et des ficelles dont les enfants portaient les pelotes de l'un à l'autre.

Bientôt les roues disparurent sous cinq larges éventails de feuilles finement découpées. Les lanternes mêmes furent remplacées par des régimes de bananes qui, dans ce pays, ne mûrissent jamais et restent à l'état de grappes d'un beau ton jaune d'or, où mille boules oblongues sont suspendues. Les harnais furent cachés sous de longues palmes; c'était vraiment une très jolie voiture. François, qui présidait à l'arrangement des choses, après un long examen se déclara satisfait.

Les enfants, alors, se précipitèrent au salon pour entraîner les mamans à « venir voir ».

Madame Banesco et madame Morenay vinrent admirer l'arrangement des palmes; elles trouvèrent le landau très joli et dirent au jardinier de commander pour le lendemain quatre cents petits bouquets chez le marchand de fleurs.

— Pourquoi ces petits bouquets, madame? demanda Marie.

— Ce sont des bouquets gros comme les bouquets de violettes de quatre sous qui se vendent au printemps à Paris. Ceux-ci, composés de toutes sortes de fleurs, forment des projectiles d'un nouveau genre, qui vous serviront à faire la bataille... Mais je veux vous laisser la surprise. Par conséquent je n'explique plus rien ; vous verrez tout cela demain ; en attendant, allez jouer !

Les enfants partirent au grand galop de leurs petites jambes et coururent rejoindre leur gouvernante allemande, installée, avec son ouvrage, dans le bois des oliviers, sous l'ombre légère de leur feuillage sombre qui semble doublé d'argent.

— A quoi allons-nous jouer? demanda Pierre.

— Aux Tziganes bohémiens, proposa Jean.

— Oui, oui, jouons aux Tziganes !

Jean alors, distribua les rôles : Marie serait la « Mère », lui, le « Père », Pierre, « le fils aîné », Grégoire, « le second fils », et Guillette la poupée, la « petite fille ».

On choisit un olivier dont les énormes branches partaient de terre, pour faire le bout de la voiture roulante. De chaque côté un banc fut posé; ils se faisaient face et donnaient un faux air de voiture longue à l'ensemble. Une chaise fut la porte, ils l'écartèrent, entrèrent entre les bancs et commencèrent à installer le petit ménage de porcelaine, le fourneau de cui-

sine, la poupée, entre les branches basses de l'olivier qui représentait leur salle à manger, tandis que les bancs serviraient de lits aux bohémiens.

Pierre, suivi de Grégoire, alla ramasser des olives dans l'herbe pour que Marie en fît une soupe, tandis que Jean promenait gravement Yorick, le grand chien danois gris représentant l'ours traditionnel; car chacun sait qu'il n'est pas de bons bohémiens sans ours.

Pour que l'illusion fût complète, Fanny, la gouvernante de Pierre, alla chercher un vieux tapis et proposa de donner une représentation aux mamans assises sous un bouquet d'arbres, devant la maison, en train de travailler à l'aiguille.

Le tapis apporté, Jean prit le violon de Pierre et, suivi de Yorick, s'en vint donner une sérénade aux deux mamans surprises.

— Pardon, mesdames, nous sommes des Tziganes montreurs d'ours; voulez-vous permettre qu'on donne une représentation?

— Oui, pauvre homme, nous te le permettons, à la condition que ton spectacle soit amusant.

JEAN.

— Je ferai tous mes efforts pour vous satisfaire.

Alors Jean, étalant le tapis, posa son violon dessus; puis, tirant Yorick par le cou, l'amena au beau milieu,

le fit asseoir sur son derrière, et, prenant une badine dans sa main, commença le boniment, tandis que Marie, Pierre et Grégoire, très graves, le regardaient faire, attendant que leur tour fût venu d'entrer en scène.

Jean, grossissant sa voix, dit :

— Mes nobles dames, nous vous montrons d'abord un ours gris, très rare. Je l'ai chassé moi-même dans les Carpathes. Mais vous ne savez pas ce que c'est que les Carpathes? Ce sont de hautes montagnes de mon beau pays. Cet ours-là avait un père et une mère qui ont voulu me manger; je les ai tués avec cette arme (il montrait sa badine), j'ai pris leur petit sur mon dos et je me suis sauvé. Je suis venu le montrer en France..... Ici!... Costica (1), levez la tête, donnez la patte!... » Je lui ai fait l'honneur de l'appeler d'un nom de chrétien parce que c'est une brave bête qui, un jour, a sauvé ma fille, mademoiselle Guillette, des mains de brigands qui allaient l'assassiner. Il les a mangés tous les deux!

— Bravo! dirent les mamans.

— Maintenant, nobles dames, nous allons danser devant vous la *hora*, une danse de notre pays roumain.

Prenant le violon, Jean se mit à jouer furieusement, alors que Pierre, Marie et Grégoire se livraient

1. Constantin.

à une danse tant soit peu sauvage, accompagnée de cris de joie, laquelle ressemblait très vaguement à une hora.

Les mamans rirent de bon cœur des contorsions et des mines des enfants. Yorick, peu pénétré de son rôle d'ours, se mit à gambader, à aboyer joyeusement. Le violon grinçait toujours; ce beau tintamarre fit sortir de son atelier de peintre M. Morenay qui joignit son rire à celui de ces dames.

Mais Jean, au milieu de ces éclats, ne perd pas la tête; il va à Grégoire, lui retire un de ses petits souliers anglais et le tendant à M. Morenay et aux mamans, il demande son salaire; on lui donne des sous. Il est ravi.

La représentation finie, on remet le soulier au pied de Grégoire, on roule le tapis, on prend le violon et la bande joyeuse des Tziganes part en courant vers Fanny, près du gros olivier où l'on a édifié la voiture, suivie de Yorick, le bon chien, qui, comprenant qu'on joue, gambade joyeusement autour des enfants.

— Fanny, nous avons donné un grand spectacle. Regardez tous les sous que nous avons récoltés pour la peine.

Fanny les compte et dit :

— Vous voilà riches, qu'allez-vous en faire, mes petits?

— Nous achèterons des bonbons, dit Marie.

Ce beau tintamarre fit sortir M. Morenay de son atelier. (Page 20.)

JEAN.

— Non, des billes!

PIERRE.

— Non, des images.

GRÉGOIRE.

— Non, une petite poupée de porcelaine.

FANNY.

— Ah! ah! je vois que vous n'êtes pas d'accord! alors, il faut partager les sous. Il y en a vingt, cela vous en fait cinq à chacun. C'est beaucoup d'argent, cinq sous!

PIERRE.

— Eh bien, Fanny, emmène-nous au village, nous achèterons quelque chose chez le père Bon Dieu.

Le père Bon Dieu était un vieux brave homme qui vendait des sucres d'orge et de petits joujoux de deux sous. On l'avait surnommé ainsi parce qu'un jour de Noël il avait distribué sa modeste provision de joujoux et de sucreries à des enfants très pauvres qui, sans cela, n'auraient pas eu de Noël.

Quand les enfants furent prêts, qu'ils eurent lavé leurs mains et changé leurs chapeaux de jardin contre

leurs chapeaux de sortie, Fanny proposa de passer par le plus long chemin pour faire une jolie promenade avant de se rendre au village.

FANNY.

— Nous irons un peu loin dans la montagne et, si vous voulez, je vous mènerai jusqu'au moulin à huile de votre papa, petit Pierre; la fermière nous donnera sûrement à goûter et vous verrez comment se fait l'huile dans la montagne. Nous passerons par cette anse arrondie que vous apercevez d'ici et qu'il faut suivre pour atteindre la base des rochers escarpés de la Petite Afrique, ainsi nommée à cause de la température tropicale produite en cet endroit par la réverbération du soleil sur les parois rougeâtres de la montagne. Nous gagnerons, par là, en escaladant les escarpements, la montagne verte d'oliviers que vous voyez à votre gauche et dans laquelle se trouve le moulin à huile. En route, mauvaise troupe!

CHAPITRE IV

LE MOULIN A HUILE

Les enfants sont ravis. Ils courent et gambadent devant Fanny ; mais le chemin monte bientôt ; c'est un site sauvage, calme, qu'ils traversent. Ils grimpent sur les gros blocs de rochers rouges et gris. Pendant une halte, sous un immense olivier, ils s'amusent à cueillir des fleurs, des glaïeuls sauvages, du thym parfumé, des gueules de loup d'un vert pâle, des roses qui poussent en buissons.

De sa voix claire, sonore, Grégoire crie :

— Tu sais, vous! il faut cueillir des grandes, grandes queues, maman l'a dit!

Et, pour donner l'exemple, prenant une fleur à sa base, au ras du sol, il tire avec une telle énergie que la mince tige de la gueule de loup se brise à diverses places et qu'il n'apporte plus à Fanny qu'une fleur cassée.

Les enfants rient moqueusement. Grégoire a des larmes aux yeux ; mais Fanny calme ce chagrin en disant :

— Ne vous moquez pas; Grégoire est trop petit pour mieux faire. Il n'a pas autant de force que vous et il faut un peu de force, même pour cueillir une fleur. Il y a beaucoup de choses que vous faites aussi maladroitement que Grégoire a cueilli cette fleur, parce que ces choses sont au-dessus de votre âge, de vos forces. Quand vous conduisez, Jean, et vous, Pierre, êtes-vous donc si adroits? Non; il faut que François vous vienne en aide et il ne rit pas de votre maladresse. Eh bien, cueillir une fleur, c'est, pour Bébé, un travail tout aussi difficile que, pour vous, de conduire le cheval. Soyez donc indulgents et ne riez plus, puisque votre rire moqueur fait pleurer Grégoire!

Les enfants comprirent; ils embrassèrent Baby et lui aidèrent à cueillir d'autres fleurs. Toute la joie, un moment partie, revint illuminer leurs frais visages.

On se remet en marche; au détour du chemin, tout à coup, le moulin apparaît.

C'est une sorte de petite maison carrée; non loin, une autre maison tout entourée de fleurs : c'est le logis de la meunière.

Devant la maison se promènent, en béquetant la terre, des poules suivies de leurs poussins; un gros chien se met à aboyer; deux ânes qui broutaient tranquillement l'herbe verte croient devoir faire

quelques gambades, au grand plaisir des enfants.

Ce bruit inattendu fait sortir la meunière de la maison.

— Tieng! c'est vous, m'sieur Pierre! s'écrie-t-elle avec un fort accent du Midi. Quelle bonne idée vous a pris de venir avec vos petits amis? Heing? Que je suis contente! Entrez et remettez-vous. Voulez-vous du paing, du ving ou du lait ou des tartines de beurre avec des olives pour votre goûter? Eh! nostre petit maître, c'est un vrai goûter de votre campagne du Midi, cela!

Alerte, elle dresse sur la table des assiettes, des bols, des verres. Un grand plat s'étale au milieu avec le fruit noir des oliviers conservé simplement dans le sel. Les enfants s'installent, mordent à pleines dents les longues et fines tartines de pain beurré que leur prépare la meunière. Leurs lèvres roses sont teintes par le jus pourpre qui sort de la chair de l'olive.

Fanny explique l'objet de leur visite au moulin.

— Eh! bagasse, je vais vous conduire et vous expliquer ça, mes chérubins!

» D'abord, les uns font la cueillette des olives vers la Noël; d'autres, vers le printemps, cela dépend de la pousse des oliviers.

» Mais, auparavant, que je vous dise comment nous faisons l'huile, savez-vous seulement, mes petits, reconnaître l'olivier des autres arbres?

» L'olivier, c'est ce grand arbre au tronc noueux, aux branches tortueuses, au feuillage tout petit, tout léger, qu'on dirait grisâtre. Il vit très vieux, mais il lui faut notre chaud soleil du Midi pour naître et se développer. Le froid le ferait périr.

» Ses fleurs sont toutes petites et blanchâtres, son fruit, en forme de petit œuf d'oiseau avec un noyau dur dedans, est verdâtre d'abord, puis, lorsqu'il est mûr, couleur violet foncé, presque noir. C'est ce fruit, ce sont les olives qui contiennent une huile excellente.

» Vers la Noël, quand les olives sont mûres, nous faisons la cueillette. Autant qu'on le peut et pour recueillir plus facilement les olives, nous étendons sous l'arbre de grandes toiles ou bâches blanches. Nos jeunes gars montent dans les branches, qu'ils secouent et battent légèrement avec de longues cannes à pêche ; les fruits se détachent et tombent en grêle noire sur les toiles.

» Les femmes, les enfants, les ramassent dans les corbeilles, les mettent ensuite dans de grands sacs et les apportent au moulin.

» Maintenant, puisque vous avez fini de goûter, venez avec moi au moulin et vous verrez comment on fait sortir l'huile de l'olive.

Les enfants, très intéressés, suivent la meunière. Leur visage rayonne. Leurs yeux pétillent de joie.

C'est que, sans s'en rendre compte, ils sentent qu'ils s'instruisent, que leur esprit s'ouvre, comprend; cela les rend tout joyeux, tout fiers.

On entre dans une pièce carrée, éclairée seulement par la porte. Une forte odeur d'huile saisit les enfants à la gorge; les murs semblent en être imprégnés, le sol en est gras. Tout est envahi par l'huile, tout est teint en pourpre foncée par l'olive, dont cette petite pièce semble être le royaume.

Les yeux des enfants s'étant habitués à la quasi-obscurité de la pièce, la meunière continue sa description :

— Mes petits, voici comment on fait l'excellente huile que vous mangez :

» Pour extraire l'huile des olives, on écrase les fruits entre deux rouleaux, puis sous de grosses meules de pierre semblables à des roues, comme vous les voyez ici, on réduit ces fruits écrasés en pâte. On met cette pâte dans ces paniers ronds et bombés qui sont creux au milieu; on les presse, en posant les paniers les uns sur les autres, sous ce pressoir composé de cette large pierre ronde. L'huile coule, claire et pure, à travers la paille tressée du panier et il ne reste qu'à la recueillir dans ces petits baquets pour la verser ensuite dans des barriques, dans des bonbonnes ou dans des bouteilles, suivant la quantité qu'on en a.

FANNY.

— Vous voyez que c'est une opération très facile. Avez-vous bien compris ?

JEAN.

— Oui, j'ai bien compris. Mais est-ce qu'on n'ôte pas les noyaux des olives avant de les presser ?

LA MEUNIÈRE.

— Non, monsieur, on presse tout le petit fruit : la chair de l'olive et son noyau.

PIERRE

— Mais l'huile qu'on brûle dans les lampes, le soir, à la maison, est-ce que c'est cette huile-là ?

LA MEUNIÈRE.

— Oui et non, m'sieur Pierre. C'est bien cette huile-là, mais ce n'est pas l'huile de la première pression.

» Après avoir pressé l'olive une première fois, ce qui donne l'huile de première qualité, qu'on mange en salade ou en sauce, on represse ce premier résidu du fruit et on obtient encore de l'huile à manger, mais de seconde qualité.

» Puis une troisième pressée nous donne l'huile

qu'on emploie dans la parfumerie pour fabriquer du savon.

» C'est cette huile-là, encore très belle, que je porte chez votre maman, m'sieur Pierre, à la villa des Violettes, pour brûler dans les lampes. Elle donne une grande clarté et n'a aucune odeur.

» Enfin, du résidu de ces trois pressées, nous faisons une sorte de poussier que l'on vend aux boulangers du pays pour brûler dans leurs fours; votre maman, m'sieur Pierre, nous en fait toujours garder pour mettre dans ses cheminées. Maintenant que vous savez cela, vous remarquerez combien ces feux sentent bon.

— Oui ! ça c'est vrai ! s'écrièrent les enfants; nous avions bien senti que le feu donnait une bonne odeur à la chambre, mais nous ne savions pas pourquoi !

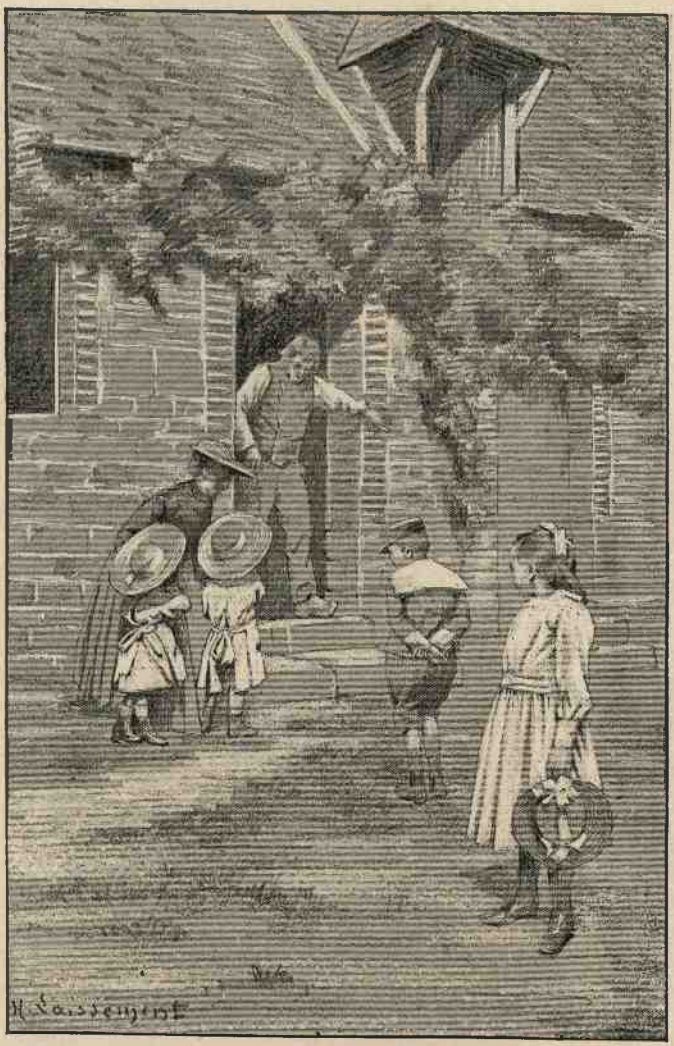
JEAN.

— Je vais raconter tout cela à papa, demain, dans ma lettre. Quel dommage qu'il fasse si froid dans mon pays ! j'aurais demandé qu'on plantât à Banesti, dans notre terre de Roumanie, des oliviers. C'est un si bel arbre et si précieux !

Les enfants remercièrent beaucoup la fermière tant pour son goûter champêtre que pour la grande description qu'elle leur avait faite.

Après avoir donné, de la main, une caresse aux

ânes, jeté du pain aux poules, ils reprirent leur promenade; mais maintenant, si une olive oubliée à terre lors de la récolte roulait sous leurs pieds, ils la regardaient gravement, comme avec respect, ayant compris toute la valeur de ce petit fruit dont on tire tant d'utiles choses!



C'est vous, mes beaux petits messieurs ! (Page 31.)

CHAPITRE V

LA BATAILLE DES FLEURS

En sortant du moulin à huile, les enfants descendirent au village. Arrivés près de l'endroit où se tenait le père Bon Dieu, ils furent bien surpris de n'apercevoir ni lui, ni son grand panier de sucreries.

Fanny s'informa et apprit que le pauvre homme ne pouvait plus sortir parce qu'il s'était foulé le pied dans les chemins rocailleux des montagnes ; mais la maison était tout proche.

Sa « maison », c'était une petite cahute aux murs gris ; on s'y rendit.

Toc, toc, toc !.... Le père Bon Dieu se lève péniblement de sa chaise et reste ébahi à la vue de ces enfants joyeux.

— C'est vous, mes beaux petits messieurs, et vous, ma belle demoiselle !...

PIERRE.

— Oui. Nous venons vous acheter des sucres d'orge.

LE PÈRE BON DIEU.

— Hélas, je n'en ai pas, car, le jour où je me suis blessé, toutes mes provisions ont roulé dans la poussière et, depuis, je n'ai pas pu sortir.

JEAN.

Mais puisque vous ne vendez plus, comment faites-vous pour gagner de l'argent?

LE PÈRE BON DIEU.

— Justement, mon petit monsieur, je n'en gagne pas. Je vis à crédit; on est bon pour moi, mais ça me fera de lourdes dettes à payer. Aussi je suis bien inquiet, car le père Bon Dieu ne voudrait faire de tort à personne.

— Mon pauvre Bon Dieu, dit Pierre, dans un gentil élan de cœur, prenez mes cinq sous, je vous les donne. Quand maman ou papa m'en donneront encore, je vous les apporterai.

— Nous aussi, nous aussi! dirent Jean et Marie.

Quant à Grégoire, il ouvrait ses beaux yeux noirs d'un air étonné. Tout à coup, prenant une grande résolution, il s'avança et dit :

— Grégoire aussi y donne ses sous à M. Bon Gieu. Quand j'en auras d'autres, je t'en donneras beautoup, beautoup!

A ce joli discours, les enfants partirent d'un joyeux éclat de rire.

Le père Bon Dieu était ému, gai aussi de voir le bon cœur des quatre petits et le pauvre homme leur dit d'un air attendri :

— Merci, merci de votre charité, mes gentils enfants, il me semble que je suis riche maintenant; les bons cœurs font oublier la misère. Je suis riche du trésor de votre gaieté, riche du bonheur que vous avez fait entrer dans ma cabane, riche de la joie que vous me mettez au cœur.

Les enfants, l'un après l'autre, lui remirent leurs sous et lui dirent d'aimables paroles d'adieu.

Ils sortirent avec Fanny. Plus de sous pour acheter des sucres d'orge, mais quel plaisir en pensant au bien qu'ils ont fait! Ils sautent gaiement le long des sentiers verdoyants; il leur semble que les fleurs leur sourient, que les oiseaux gazouillent pour eux.

Voilà comme le cœur s'emplit de joie quand on a fait une bonne action.

Cette journée si pleine d'événements les avait un peu fatigués; ils se couchèrent de bonne heure, dormirent profondément.

Le lendemain matin, les volets à peine ouverts, ils coururent à la fenêtre pour voir le temps qu'il faisait.

Un soleil merveilleux se cachait encore un peu

derrière les nuages blancs; sur les arbres, sur les pelouses, sur les fleurs, perlaient des gouttes de rosée.

— Il fait beau, il fait beau! s'écria Jean. Quel bonheur!... La belle bataille de fleurs que nous allons avoir!

Et, dans leur joie, les garçons se mettent à courir, à gambader dans les trois chambres qui composent la *nursery*, faisant bouffer leurs longues et larges chemises de nuit.

Ils chantent à pleine voix, font une ronde en se tenant la main; ce bal improvisé emplit la maison de gai vacarme.

— Eh bien, mais qu'est-ce qu'il vous prend de faire un bruit pareil! s'écrient en même temps Fanny et Sophie la femme de chambre en entrant. Vous oubliez donc qu'il est à peine sept heures et que vos mamans dorment!

MARIE.

— C'est vrai, Fanne; c'est vrai, Sophie. Nous l'avions oublié. Nous sommes si heureux qu'il fasse beau temps pour la bataille des fleurs!

PIERRE.

— Pourvu que nous n'ayons pas réveillé maman Jeannine! Habillez-nous vite, ma petite Fanne et vous, Sophie; nous allons tous être bien sages.

Le *tub* est posé sur le tapis; c'est Pierre qui commence. On entend un grand flic flac d'eau jaillissante sur son petit corps rosé. Puis, après la friction, c'est le tour des autres. Comme ils s'aident, les chers enfants pour être plus vite prêts! Dans l'ardeur qu'ils déploient à se hâter, Grégoire met sa chaussette de soie à l'envers; Jean enfile la chemise de Pierre et les rires repartent de plus belle, à voir la drôle de figure qu'il a dans cette chemise trop petite pour lui et dont les poignets des manches lui viennent au coude!

Enfin, malgré ces erreurs et ces rires, les voici prêts dans leurs jolis costumes des dimanches.

Ils descendent dans la grande salle à manger; ils boivent leur chocolat. Sur la table, la nappe russe, brodée de rouge et de bleu, est couverte de choses très bonnes; ils s'asseyent à l'un des bouts et ne se querellent pas pour avoir la plus belle tartine de pain grillé et beurré. Aussi, quelle sagesse règne quand, la porte ouverte, les mamans apparaissent!

Les « bonjour, maman », les baisers se croisent; les petits, ayant fini leur repas, demandent à servir leurs mères. L'un va crier « le thé! » au valet de chambre qui circule dans l'office, l'autre tend les petites serviettes russes.

— Maman, je te donne celle où il y a le gros aigle.

— Moi, celle où est écrite la devise.

Jusqu'à Grégoire qui, penché sur la table, veut tourner le petit robinet et faire couler l'eau du samovar dans la théière; mais, de peur qu'il ne se brûle, madame Banesco arrête ce beau zèle.

Les mamans servies, les enfants courent dire bonjour à papa Maurice dans son atelier; puis ils partent (j'allais dire ils s'envolent) au jardin vérifier si Collot a bien reçu les petits bouquets commandés la veille et qu'ils lanceront de leur voiture dans les autres voitures qui se croisent. Quelle joie! quatre grandes corbeilles en sont pleines. Le landau est superbe, décidément; il disparaît sous le feuillage et les fleurs. Pierre, Jean, Marie, Grégoire tournent à l'entour, pleins d'émotion!

Mais que faire maintenant? on ne peut pas admirer pendant toute la matinée la voiture; il faut trouver autre chose.

Jean, qui a toujours de bonnes idées, propose de faire une course aux cerceaux. Chacun s'empare du sien et les petits amis s'amusent ainsi, parcourant les allées du parc jusqu'à l'heure du déjeuner.

Enfin, deux heures sonnent. La voiture stationne devant le perron; les mamans s'installent. Les enfants prennent place devant elles; Jean, qui est le plus grand, monte à côté du cocher. Le soleil se joue sur les soyeuses et fines nuances des robes des mères. Leurs fourrures de plumes frémissent sous la caresse du

vent; les enfants, dans leurs vêtements élégants, avec les couleurs si diverses de leurs cheveux, leur teint éclatant et rosé, ont l'air de belles fleurs vivantes.

Le cocher fait claquer son fouet, les chevaux partent au grand trot, tandis que M. Morenay, resté en haut du perron, songe au joli tableau qu'il y aurait à faire de ce départ pour la fête des fleurs et rentre en tracer une esquisse rapide, sentant encore voler autour de lui les baisers que lui ont envoyés les petites mains joyeuses.

Pendant ce temps, la voiture roule au grand trot sur la route et arrive bientôt à Nice, à la promenade des Anglais. On prend la file, on croise de superbes attelages, encore bien plus beaux que le landau tant admiré le matin par les petits!

Une des voitures semble être construite en violettes de Parme. Une autre est couverte de mimosas. Un cab au toit percé laisse sortir un immense arbre de camélias. Ce ne sont qu'exclamations de surprise joyeuse!

Un coup de canon se fait entendre. D'une tribune où se tient un orchestre militaire, éclate une brillante musique; c'est le signal de la bataille. Des centaines, des milliers de petits bouquets pleuvent sur toutes les voitures. Nos chers enfants relancent ceux qu'ils viennent de recevoir. On répond à cette agression; c'est une vraie bataille, une bataille embaumée et rieuse; les projectiles atteignent non seulement les

voitures, mais la baie des promeneurs à pied et les tribunes garnies de monde.

Quand on découvre dans cette foule bruyante un ami, on le bombarde de bouquets. Des rires éclatent, on pousse de petits cris d'effroi. On se gare avec la main. Chacun semble sympathiser et se mêler de bon cœur à cette lutte courtoise. Mais les chevaux marchent; la bataille continue plus loin.

Les exclamations poussées par les uns et les autres divertissaient mesdames Morenay et Banesco. « Oh! les jolis enfants! » disait-on. Et les bouquets de pleuvoir sur les petites têtes riantes et animées par le plaisir.

Les officiers avec leurs brillants uniformes, les membres du jury, les belles dames dans les voitures et les tribunes ne sont point à l'abri des fleurs lancées par Jean, Marie, Pierre et Grégoire. Ils se dressent sur leurs pieds pour avoir plus de force et d'élan et ils manquent rarement le but visé.

La fête se termine enfin. Une superbe bannière est décernée au landau occupé par les petits amis. Est-ce au landau ou aux enfants qu'est attribuée la récompense? Cela reste une question difficile à résoudre; il y avait de plus beaux landaus, mais y avait-il de plus beaux enfants?

Quoi qu'il en soit, les petits sont fiers et heureux; les mamans elles-mêmes sont ravies de leur journée.

On va goûter, prendre le thé chez Rumpelmayer. On revient ensuite au logis un peu fatigué, un peu décoiffé, mais bien content, bien gai.

En arrivant, papa Maurice est obligé de donner la parole à tour de rôle aux enfants qui, parlant tous à la fois, l'empêchent de rien entendre des récits merveilleux qu'on lui fait de cette belle journée.

CHAPITRE VI

LA JOURNÉE DES CLAQUES

Après ces premiers jours passés entièrement à jouer, madame Banesco régla le travail de ses deux aînés, Jean et Marie.

Un professeur et une institutrice vinrent leur donner des leçons.

Tous les matins, après une première récréation, les deux enfants rentraient étudier jusqu'à l'heure du déjeuner.

Dans l'après-midi, les professeurs revenaient pendant deux heures; cela faisait quatre grandes heures de travail par jour; on allait devenir bien savant!

La table de travail était installée dans la bibliothèque devant une haute fenêtre. Un jour qu'ils travaillaient là, seuls tous deux, Jean et Marie entendirent tout à coup un petit bruit. Ils s'interrogèrent à voix basse.

JEAN.

— Entends-tu, Marie?

MARIE.

— Oui, j'entends, qu'est-ce que ça peut être?

JEAN.

— Je ne sais pas trop. Le bruit devient plus fort. J'ai un peu peur.

MARIE.

— Moi aussi, j'ai peur. Si nous appelions?

JEAN.

— Mais si ce n'est rien, on va se moquer de nous!

MARIE.

— Et si c'était un voleur?

JEAN.

— Oh! non. Les voleurs n'entrent dans les maisons que la nuit, c'est plutôt une bête; tiens, regarde, le rideau remue!

Cette fois, la frayeur devient trop forte. Marie, appelant Fanny de toutes ses forces, se sauve à toutes jambes. Le bruit qu'elle fait cause une peur terrible à la bête cachée derrière le rideau; elle se met à courir, affolée dans la pièce et Jean découvre ainsi qu'il a eu peur... d'un ogre? d'un loup?... non pas; d'une souris!

Quand Fanny, accourue aux cris des enfants, croit venir les délivrer d'une bête féroce, elle trouve Jean assis sur la table en pleine contemplation devant une toute petite, toute jolie souris grise qui, le voyant silencieux et immobile, s'est familiarisée avec lui et grignote paisiblement un brin de papier, sous ses yeux!

JEAN.

— Chut! Fanny, n'effrayez pas cette petite souris. Elle est si gentille! on la dirait apprivoisée.

FANNY.

— Je ne ferai pas de bruit; mais je vais mettre une souricière dans cette pièce, car les souris sont, sinon dangereuses pour les enfants, du moins, extrêmement à craindre pour les livres et les tapis!

Durant tout ce discours, la petite souris s'était sauvée.

JEAN.

— Quel dommage, elle est si gentille!

MARIE.

— Elle peut se vanter de m'avoir fait bien peur!

JEAN.

— Je ne sais plus où j'en suis de mon devoir...

Ah! voilà! — Fanny, *accourir*... c'est un verbe de la deuxième conjugaison, n'est-ce pas?

FANNY.

— Oui, c'est un verbe neutre, irrégulier. Allons, Marie, remettez-vous à travailler comme Jean.

Ces deux petits se montrant très appliqués à leurs devoirs, les professeurs étaient fort contents d'eux. Aussi, en récompense, M. Morenay décida-t-il que tous les jeudis on ferait une belle promenade dans les environs, soit à pied, soit en voiture, soit en chemin de fer. Si, ce jour de vacances, il pleuvait et qu'on ne pût pas sortir, madame Jeannine se chargeait alors d'employer ce jeudi en une bonne récréation à la maison.

Le premier jeudi, justement, il plut. Le matin, madame Morenay envoya des cartes à des voisins amis, les priant d'amener leurs enfants pour goûter et passer la journée aux Violettes.

On fit les préparatifs de cette réception enfantine.

Dans la salle à manger, sur la table, s'étalèrent gâteaux, fruits, crème au chocolat, petites galettes toutes chaudes.

Jean et Pierre passèrent une inspection sévère et se déclarèrent satisfaits.

On vit bientôt arriver les amis invités; les uns accompagnés de leur mère, les autres de leur gouvernante ou de leur bonne.

Voici d'abord Georgette et Tony de Lévis : Georgette a onze ans, Tony neuf. Puis Mercédès et Michel Edagov : Mercédès six ans, Michel dix ans.

Pierre, en tant que fils de la maison, fit les présentations. Tout de suite les petites filles, Georgette, Mercédès et Marie sympathisèrent. Elles avaient apporté leurs poupées.

On compara les tailles, la chevelure, les robes.

MARIE.

— La vôtre est très jolie, Georgette. Qui vous l'a donnée?

GEORGETTE.

— Elle était à l'arbre de Noël de madame Morenay, cette année.

PIERRE.

— Alors, c'est le Jésus qui l'a donnée. C'est lui qui a apporté l'arbre de maman Jeannine. Moi, j'ai eu un chemin de fer.

MICHEL.

— Tiens, si nous jouions à ça, au lieu de causer comme des grandes personnes.

TOUS.

— Ça y est, ça y est, oui ; dis ton jeu?

Alors Michel expliqua : Jean sera l'ingénieur (sa

maison fut vite faite avec un paravent et des tables). Tony sera le directeur général; Pierre et Michel, le chauffeur et le conducteur du train.

Les filles et leurs poupées devinrent des voyageurs. Dans le grand hall, qu'on leur avait livré, ils établirent des séparations avec des chaises; ils firent, avec elles encore, des wagons.

Les petites filles prenaient des billets, s'installaient dans les compartiments avec toutes sortes de petites mines :

— Madame, ce coin est retenu!

— Mais, madame, ma fille est malade quand elle va à reculons!

— Mais je vous dis que c'est retenu; d'abord, je connais le directeur... Je suis très bien avec lui.

— Oh! mais moi aussi, madame.

— Alors, devenons amies, madame.

Et les dames devenaient amies sous le patronage du directeur.

Le train se mettait à fonctionner; le voyage commençait.

Pierre et Michel criaient les noms des stations :

— Paris, Marseille, Cannes, Trouville, Bucarest, Saint-Pétersbourg, Étretat, Moscou.

Leur très vague science de la géographie leur faisait rapprocher les unes des autres les villes les plus éloignées.

Cétait un fameux jeu.

Tout à coup de grands accidents se produisaient. Le chef du train était appelé, on sonnait la cloche d'alarme. On soulevait péniblement les bessés des chaises (pardon, des wagons!). On les tirait au dehors. Tous criaient, se plaignaient, se poussaient, riaient.

Dans une bousculade, Mercédès Edagov écrasa, paraît-il, le chapeau de la poupée de Georgette. Celle-ci, quoique plus grande, prit mal la chose et donna une claque à la petite Mercédès. Michel, prenant parti pour sa sœur, rendit la claque à Georgette qui poussa des cris perçants. C'était une nature d'enfant difficile et rebelle. Elle se mit à insulter Michel, lui disant :

— Vous êtes mal élevé ; votre papa et votre maman sont pauvres et ne sont pas nobles; vous êtes un enfant des rues!

MICHEL.

— C'est toi qui es des rues; papa n'a plus de chevaux parce qu'il a perdu beaucoup d'argent ; mais nous ne sommes pas pauvres, pas si pauvres que toi!

GEORGETTE.

— Tiens, vilain!

MICHEL.

— Tiens, méchante!

Et les claques recommençaient.

Les autres enfants regardaient, atterrés.

Entendant ce bruit, Fanny accourut mettre la paix.

Mais Georgette refusant de demander pardon à Mercédès, Fanny la prit par la main et la mena au salon devant madame Morenay.

— Qu'y a-t-il, Fanny, et pourquoi Georgette est-elle si rouge et si décoiffée?

La gouvernante expliqua l'affaire.

Madame Morenay prit alors Georgette auprès d'elle.

— C'est mal, mon enfant, ce que tu as fait là : Mercédès et Michel sont de bons petits enfants aussi bien élevés, aussi riches que toi. Et fussent-ils pauvres, ils auraient droit à tous tes égards puisqu'ils sont tes amis ; ce n'est pas la fortune qui fait la valeur des gens; c'est leur intelligence et leur bonté de cœur. Et tu as manqué de bonté de cœur, ma pauvre enfant!

» Mercédès a commis une maladresse en écrasant le chapeau de ta poupée; toi, tu as commis une faute de cœur en la frappant pour cette légère maladresse. Que dirais-tu si l'on était aussi sévère avec toi? Veux-tu tout réparer? Va demander pardon à Mercédès.

GEORGETTE.

— Oui, mais Michel m'a battue!

MADAME MORENAY.

— Michel a voulu défendre sa sœur; il a mal fait de te rendre la claque; mais il protégeait Mercédès que tu avais frappée injustement, ce qui était d'autant plus mal qu'elle est plus petite que toi. D'ailleurs, Michel est un bon garçon; je vais le faire venir et tu verras qu'il n'hésitera pas à te demander pardon.

Michel, amené devant ces dames, arriva tout rouge, tout honteux.

Quand madame Morenay, après l'avoir grondé de son mouvement de violence, lui eut dit ce qu'elle attendait de lui, il alla gentiment vers Georgette :

— Pardon, Georgette. Je ne t'ai rendu ta claque que pour défendre ma sœur!

Et il se jeta à son cou. Georgette suivit ce bon mouvement, l'embrassa et lui dit :

— C'est à moi de te demander pardon, j'ai été méchante... Voudras-tu encore jouer avec moi?

MICHEL.

— Mais oui, mais oui. Viens vite. Les autres nous attendent; ils vont croire que nous sommes punis!

Après avoir embrassé madame Morenay en signe de paix et de raccommodement, ils s'élancèrent hors du salon et rejoignirent leurs amis.

Dans le hall, les enfants attendaient anxieux; les

chaises bouleversées semblaient protester contre la destination de wagons qu'on leur avait donnée. Michel, en arrivant, s'écria :

— C'est fini; nous avons fait la paix; reprenons notre jeu de chemin de fer!

Mais sa joie ne se communiqua à aucun; encore impressionnés de la scène de claques, ils n'avaient pas pardonné à Georgette son acte de violence.

— Tu as été bien méchante de battre une plus petite que toi! lui dit Jean.

— Tiens! le voilà, ton chapeau de poupée; il n'a pas seulement été défraîchi! ajouta Marie.

— Grégoire t'aime plus; tu sais, toi, vilaine!

Pierre et Mercédès ni son frère Tony ne lui dirent rien, mais leur silence n'était-il pas aussi un blâme?

Alors, un gros chagrin serra le cœur de Georgette. Elle éclata en sanglots et s'écria :

— Je sais bien que je suis quelquefois méchante; mais est-ce ma faute? Je n'ai pas de maman qui me gâte, moi!

JEAN.

— Comment, pas de maman? mais la femme de ton papa, c'est ta maman!

GEORGETTE.

— Non; ma vraie maman est morte et papa m'en a donné une autre qui ne m'aime pas.

TONY.

— C'est pas vrai; moi aussi, ça n'est pas ma vraie maman; elle m'aime, elle ne me gronde pas. Elle te gronde, toi, parce que tu es méchante avec elle.

Les enfants écoutaient étonnés.

— Oui, dit Fanny, madame de Lévis est la belle-mère de Georgette et de Tony. Leur vraie maman est morte, mes chéris, quand Georgette avait cinq ans et Tony trois. Ils étaient bien petits et, quelque temps après, leur papa prit une autre femme, une amie de cours de votre maman, Pierre.

» Madame Anne de Lévis fut très bonne pour les deux orphelins; mais Georgette, qui se souvenait de sa première maman, ne pouvait supporter l'autre, tant bonne fût-elle. Tony, plus jeune que sa sœur, fut plus vite conquis; il est doux et caressant, et c'est à lui, que, bien involontairement peut-être, leur seconde mère donne les tendresses de son cœur.

» C'est pourquoi Georgette se croit peu aimée; essayez, ma petite Georgette, d'être affectueuse avec madame de Lévis et vous verrez comme elle sera bonne et dévouée pour vous. Essayez, ma chère Georgette!

Georgette, troublée, penchant sa tête blonde sur l'épaule de la gouvernante, pleura silencieusement. Les enfants, dans un grand mouvement de sympathie, s'approchèrent d'elle et la caressèrent.

La petite fille, reconnaissante, dit :

— Oui, oui, je vous promets d'essayer; je veux maintenant aimer ma nouvelle maman.

Après ce petit incident, on se mit à réorganiser le jeu de chemin de fer. Les rires, le gazouillis des leurs voix recommencèrent à s'entremêler; la journée s'acheva sans un nuage.

Pierre, le soir, en se couchant, l'esprit encore tout préoccupé de la scène du tantôt, au moment où sa mère vint l'embrasser et border son lit, jeta ses bras autour de son cou et, l'y serrant de toutes ses forces :

— Maman Jeannine, je te prie, ne meurs pas, parce que je ne veux pas changer de maman, moi; vois-tu, je n'aimerais pas l'autre, je te revoudrais!

Maman Jeannine embrassa encore plus tendrement son fils et pensa :

— Mon Dieu! Les mères ne devraient pas mourir!

CHAPITRE VII

DANS UN NUAGE

Un autre jeudi, la journée s'annonçant très belle, Jean se hâta de finir ses devoirs pour retrouver Pierre et Marie qui bêchaient leurs jardins et en retiraient les mauvaises herbes.

Grégoire, lui, parcourait le parc comme un philosophe, les mains dans les poches de son tablier de bébé, ne songeant qu'à jouir de l'heure présente, regardant une fleur s'épanouir, un papillon s'envoler; écoutant le chant d'un oiseau et manifestant la tranquille satisfaction de son petit être en entrecoupant ses découvertes d'une romance sans paroles : « Tra-la, la, la, la, la, tra-la, la, la, la! »; sa voix se perdait dans les massifs d'arbustes.

A midi, pendant le déjeuner, madame Morenay proposa de faire atteler le landau pour aller visiter Éza, la jolie ville perchée sur un rocher à pic.

La proposition fut acceptée avec joie et, le repas terminé, ces dames donnèrent des ordres; on s'ap-

prêta et bientôt la voiture fut en bas du perron. Les mamans prirent place dans le fond, M.Morenay et Marie sur le devant, à reculons; Jean et Pierre grimpèrent sur le siège à côté du cocher.

Grégoire, trop petit pour être emmené si loin, faisait tranquillement son somme de l'après-midi; préoccupé de manger de la crème au chocolat au déjeuner, il n'avait pas très bien compris ce qui s'était dit et sa bonne avait pu l'emporter sans débat ni résistance.

Les chevaux, excités par un appel du cocher, traversant le parc au galop, gagnèrent la jolie route de Villefranche à Nice.

C'est de là que part une autre route tracée dans la montagne et qui va rejoindre la Corniche.

Ce grand chemin qui va de Nice à Gênes, fut ouvert et rendu praticable par Napoléon I^er^. Cette voie garda le nom de *Corniche* à cause de l'étroitesse de l'ancien chemin, reste d'une voie romaine tracée sur les crêtes des rochers qui bordent la mer.

Les Alpes, la mer, la variété des aspects, la succession des caps, des golfes, des ports, des villages, la richesse de la végétation, tout fait de la Corniche une route des plus intéressantes à parcourir.

Arrivés devant la rade de Villefranche, avant d'entrer dans la route de montagnes qui mène à la Corniche, les enfants admirèrent les vaisseaux de l'État qui y étaient rassemblés : Le *Courbet*, le

Colbert, l'*Amiral Duperré*, la *Dévastation*, le *Formidable*; puis le *Lancaster*, vaisseau américain; la *Rinda*, vaisseau russe, les intéressant vivement, on fit arrêter la voiture.

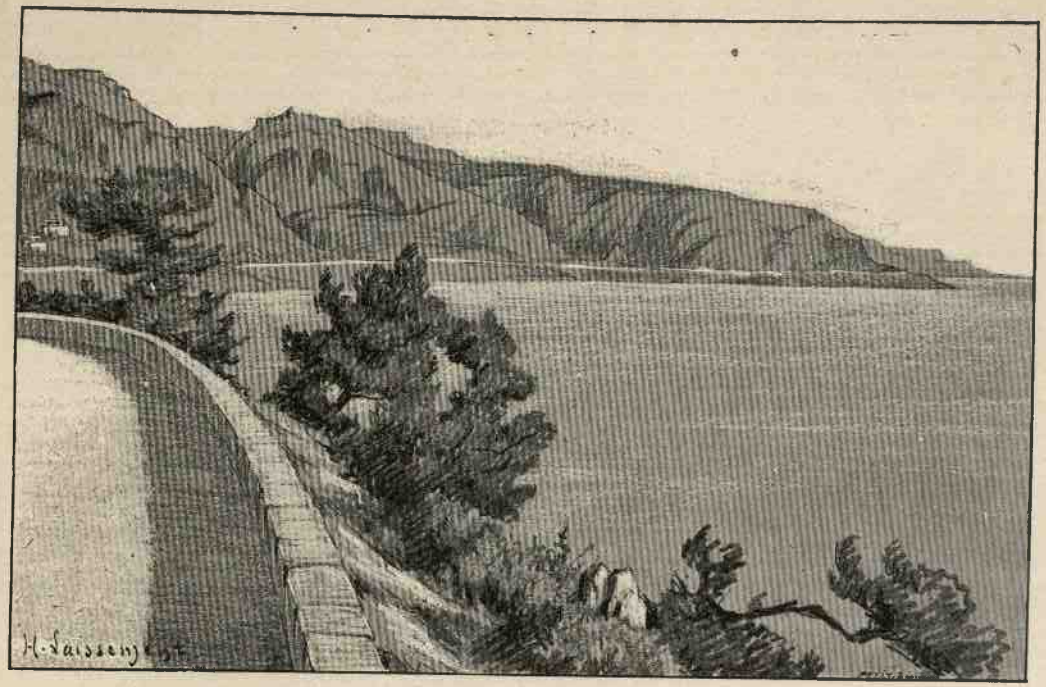
Cette rade est tout à fait jolie; elle se déploie dans une profonde échancrure de la côte, entre le mont Boron et la presqu'île de Saint-Jean. Elle a deux kilomètres de longueur sur une largeur d'un kilomètre environ.

L'eau, à certains endroits, a 50 mètres de profondeur, ce qui permet aux gros vaisseaux d'y séjourner.

A droite, du côté du mont Boron, la petite ville autrefois italienne de Villefranche s'élève, baignée dans le soleil, ayant l'air de vouloir escalader la montagne. Les maisons apparaissent les unes au-dessus des autres, en amphithéâtre et semblent suspendues aux flancs de cette côte escarpée. Les rues sont des escaliers assez rudes à gravir. Cette ville est des plus pittoresques et jouit d'un climat exceptionnel : elle n'a jamais à souffrir du mistral, ce vent terrible du Midi, ni de ces âpres vents des Alpes qui soulèvent des tourbillons de poussière.

Le bassin de Villefranche est presque toujours calme, grâce à son atmosphère privilégiée.

Les citronniers des jardins environnants y croissent avec plus de vigueur; leurs fruits mûrissent plus tôt que ceux des villas niçoises.



La route de Villefranche à Nice.-(Page 54.)

Quand on eut bien admiré, la voiture se remit en marche.

La route qui conduit à celle de la Corniche est continuellement bordée de cultures d'oliviers ; parfois on passe dans un ravin, sans autre horizon que les talus recouverts de lierre, semés de fleurs aux couleurs éclatantes, aux parfums pénétrants et doux, tandis que les grands oliviers aux branches pendantes forment sur la tête une voûte claire par laquelle pénètrent les lumineux rayons du soleil.

La rude montée finie, on arriva à un plateau. La route devint plus aride; mais quelle compensation ! c'est une orgie d'horizon : la mer laissant voir le dessin si mouvementé de ses bords, la presqu'île Saint-Jean, le cap Férat...

MARIE.

— Voilà là-bas notre maison ! Oh ! je reconnais la grande pelouse du tennis, et les trois sapins, si hauts quand nous y voulons grimper et si petits vus d'ici !

JEAN.

— De ce côté, voici Nice et les Alpes recouvertes de neige.

— Oh ! que c'est beau, que c'est beau ! dirent en chœur les trois enfants.

M. MORENAY.

— Ce mont que vous voyez à votre gauche, s'appelle Leuze, de *léouse*, qui veut dire chêne, en patois. Son point culminant, la *Pacanaglia* en italien, ou Pacanaille en français, est à 576 mètres d'altitude : par cela vous pouvez juger que nous sommes à une jolie hauteur!

Pour dégourdir un peu leurs jambes, les enfants demandèrent à descendre de voiture et, tandis que les chevaux montaient lentement au pas, les trois bambins suivaient en gambadant et cueillant, de-ci de-là, des gerbes de fleurs embaumées.

Tout à coup apparut Éza. Les enfants furent tout surpris de voir cette ville au-dessous d'eux; la route de la Corniche domine en effet le roc sur lequel l'étrange petite ville est bâtie.

A un instant donné, un gros nuage blanc la cacha tout entière.

— Nous sommes donc bien haut? demandèrent-ils.

M. MORENAY.

— A peu près à 400 mètres au-dessus du niveau de la mer. Vous allez assister à un intéressant spectacle ; le nuage se dirige vers nous. Tout à l'heure il nous enveloppera ; voyez comme il vient vite.

PIERRE.

— Papa, est-ce que ce nuage-là n'est pas du brouillard ?

M. MORENAY.

Oui et non, mon enfant ; le brouillard s'étend sur une plus vaste étendue et demeure plus longtemps à l'endroit où il apparaît ; c'est aussi une condensation de vapeur d'eau, mais plus dense. Ceci est bien un nuage poussé rapidement par le vent, sur la terre. Vois, le soleil n'est nullement caché ; il brille autour de nous ; c'est un nuage comme ceux que l'on traverse quand on voyage en ballon : tenez, le voici, nous entrons dedans.

Les petits sont un peu émus ; pensez donc ! Être tout à coup dans un nuage !

Pierre se dirige vers sa mère dont il prend vivement la main.

MADAME MORENAY.

— As-tu donc peur, chéri?

PIERRE.

— Oh ! seulement un peu.

MADAME MORENAY.

— Et pourquoi ?

PIERRE.

— Les nuages, tu m'as dit que c'était le ciel ; si le bon Dieu allait te garder, je voudrais qu'il me prenne aussi parce que je veux rester avec toi toujours, toujours !

Oh ! quel doux baiser lui donna maman Jeannine !

Le nuage, à ce moment, les enveloppait tous d'un brouillard léger ; les enfants étaient muets et graves. Leurs yeux bien écarquillés essayaient de comprendre cette chose rare pour eux : être une minute dans un nuage qui passe !

Le nuage parti, Éza réapparut, aussi le soleil, aussi la gaieté. On remonta en voiture, les chevaux reprirent le trot et tournèrent ensuite assez vite à droite, au travers de magnifiques prairies verdoyantes, pour regagner les vallées ombreuses qui débouchent vers la mer.

C'est dans un de ces coins déserts, complètement isolé de la chaîne des Alpes, que se trouve sur un énorme rocher escarpé, la vieille et pittoresque ville d'Éza.

Au bout du vallon on laissa la voiture et, vaillamment, la troupe se mit à grimper autour de ce roc qui est une ville.

Jamais plus beau panorama ne s'était déroulé à leurs pieds : d'un côté la mer immense, de l'autre, le vallon boisé et vert qui rejoint les grands monts.

Dans les moindres crevasses du rocher, sur les murs des maisons, on découvre de la végétation ; des feuilles, des fleurs, des arbustes même.

Les enfants qui avaient vu déplanter de semblables petits arbres, se demandaient où pouvaient bien trouver place, se cacher dans la rude pierre, les racines de ceux-ci.

Quoique la ville soit exposée à tous les vents, l'air y est doux, exquis.

M. Morenay expliqua qu'Èza est un ancien refuge de pirates. Le château, aujourd'hui en ruine, remonte au temps des Sarrasins.

Les maisons, appuyées les unes sur les autres, forment une sorte de labyrinthe et semblent n'être qu'un édifice, une étrange citadelle en ruine ; les étroites et tortueuses ruelles disparaissent sous des arcades de forme charmante ; toutes ces constructions, malgré leur apparence misérable, ont infiniment de caractère et de charme pour les yeux artistes.

Des petites filles du pays étaient venues se grouper autour des enfants et leur faisaient escorte, les dirigeant dans ce labyrinthe, dans ce dédale de petites rues superposées ; leur criant de prendre garde : qu'un enfant, un jour, était tombé et qu'on l'avait relevé mort...

— Ça, c'est pas étonnant, dit Pierre mesurant des yeux le précipice.

— Oui, mais, c'est pas drôle non plus, ton histoire! ajouta Jean.

— Raconte-nous comment cela est arrivé? demanda Marie.

Alors, pendant que M. Morenay prenait un croquis, les dames se reposèrent de leur ascension à l'ombre d'un rocher; les enfants s'assirent autour de la petite fille qui commença son récit.

— C'était une camarade à moi; elle s'appelait Philomène; elle était très désobéissante et très diable. Nos mères nous défendaient toujours de monter jouer sur cette plate-forme de l'ancien château.

» Un jour, la maman de Philomène l'envoya faire une commission au bas de la ville; en chemin elle rencontra de mauvaises gamines et elles vinrent ici faire une partie de cache-cache. Tout alla bien pendant un moment, on faisait grande attention; mais, au plus fort du jeu, et pour ne pas être prise, Philomène eut l'idée de descendre un peu le long de ce gros rocher que nous voyons à nos pieds.

» Tout à coup elle glissa; elle essaya de se cramponner aux touffes d'herbe; elle cria « Au secours, au secours ! » car la touffe d'herbe s'arrachait du rocher. Mais il était trop tard ; elle roula de rocher en rocher, s'ensanglantant la figure, les mains; quand elle arriva en bas, sur cette herbe si verte que vous voyez, sa

tête s'était heurtée à tant de rocs, la chute était si haute, que Philomène était morte!

Les enfants furent attristés de cette lugubre histoire et se promirent de toujours obéir à leurs mamans.

Une grande prudence les envahit. Se levant, ils regardèrent avec soin à leurs pieds, estimant de l'œil la solidité des pierres qui les entouraient. La gaieté ne les reprit que sur la place de l'Église, où une distribution de pièces de monnaie à leurs petites conductrices changea le cours de leurs pensées.

Le retour à la maison parut particulièrement délicieux; c'était l'heure, agréable entre toutes, où le soleil se cache à l'horizon. Les enfants remontèrent le vallon à pied, en gambadant. Leurs joyeux appels éveillaient l'écho et faisaient fuir les oiseaux à tire-d'aile entre les branches. La voiture suivait au pas. Le grand et calme silence de la tombée du jour les excitait, rendait leurs sens aptes à jouir de ce jour finissant. Ils aspiraient l'air embaumé de toute la force de leurs poumons; les ailes transparentes de leurs petites narines battaient.

Pierre, en rentrant, eut un mot qui dépeignait bien cette bonne journée :

— Maman, j'ai eu du bonheur aujourd'hui!

CHAPITRE VIII

NOYÉE!

Le dimanche était le jour de réception de madame Morenay. De Nice, de Monte-Carlo et même de Cannes, ses amis arrivaient et souvent passaient la journée aux Violettes.

On organisait des parties de lawn-tennis sur la grand pelouse. On prenait le thé vers cinq heures, au salon; les plus intimes restaient à dîner.

Aussi, était-ce grande fête pour nos petits amis, car souvent les visiteurs amenaient leurs enfants.

Pendant que, sur la pelouse carrée, on entendait les appels des grandes personnes — *Ball*, *go*, *pla*, *trente*, *quarante*, *avantage*, *game*, — des parties de croquet s'établissaient pour les enfants sur une autre pelouse.

Un dimanche, les de Lévis vinrent ainsi passer la journée. Ils avaient amené Georgette et Tony. Depuis la journée des claques, les enfants ne s'étaient pas revus.

Après l'échange des baisers, Jean, préoccupé de ce qu'avait dit Georgette de sa belle-mère, lui demanda tout net si, maintenant, elle aimait davantage sa maman?

— Non, dit-elle; j'ai essayé d'être gentille et câline; mais elle ne m'aime pas, elle m'a mal rendu mes baisers.

JEAN.

— C'est drôle, ça; elle est pourtant bien gentille, ta maman! Et ton papa, est-ce qu'il t'aime, lui?

GEORGETTE.

— Oui, mais il est occupé; quand je l'embrasse, il me rend tout de suite deux gros baisers comme s'il était pressé, et c'est fini. Je crois qu'il m'en veut un peu parce je n'aime pas ma seconde maman comme j'aimais ma vraie maman.

JEAN.

— Alors, ma petite Georgette, tu n'es pas heureuse?

GEORGETTE.

— Oh! non; je voudrais bien aller au ciel rejoindre ma maman morte!

JEAN.

— Oui, mais pour ça il faudrait mourir et ça doit faire trop mal de mourir!

GEORGETTE.

— Oui, peut-être bien. Seulement, après, on est bien heureux, va! Je crois que le bon Dieu donne à chaque mort une étoile; c'est pour ça que tu les vois briller le soir. Ce sont les papas et les mamans morts qui s'illuminent pour chercher leurs enfants. Aussi, moi, quand Kate, mon Anglaise, m'a couchée, j'ouvre la fenêtre de ma petite chambre et j'envoie tous les soirs, tous les soirs, les baisers de mon cœur à une belle étoile qui brille toujours à la même place en me regardant. Ça doit être ma pauvre maman!

JEAN.

— Comme tu as de jolies idées, Georgette! Je n'aurais jamais pensé à tout ça, moi.

GEORGETTE.

— C'est parce que je suis plus grande que toi. Et puis, vois-tu, je me suis mise à y penser quand j'ai eu du chagrin; je crois bien que je suis malade, j'ai toujours mal dans le dos. Tu vois, tiens, mes mains sont toutes froides. Eh bien! dans la voiture, en venant, elles étaient toutes mouillées de chaleur. Ma belle-mère a même dit à papa :

» — Comme Georgette est pâle!

» Papa a répondu : — Ce n'est rien, c'est le mou-

vement de la voiture ; nous allons bientôt arriver.

» Mais moi, je savais bien que ce n'était pas ça. Je n'ai rien dit pour ne pas qu'on me soigne, pour aller plus tôt au ciel retrouver maman. »

JEAN.

— Sais-tu, il faut jouer. C'est toutes tes idées tristes qui te rendent malade comme ça. Viens, rattrapons les autres.

Ils partirent en courant, la main dans la main. Une grande partie de cache-cache commençait. Michel, les yeux bien cachés, était au but. Le but, c'était un banc sur lequel Fanny, assise, lisait.

— Cou, cou, cou...

Ces appels éclatèrent de divers côtés à la fois. Michel tâcha de s'orienter. Les buissons remuaient. Les têtes rieuses passaient leur nez entre les feuilles des arbustes; Michel ne savait auquel courir.

Enfin, après bien des tours, il attrapa Tony. Puis la partie recommença.

Tous se regroupèrent pour s'entendre et se mieux disperser.

Après Tony, ce fut Jean : ayant en vain couru partout, rabattu tous les massifs, il revenait au but sans avoir pris personne.

— Kssi ! kssi ! kssi ! lui crièrent les enfants, tu reviens bredouille, Jeannot !

JEAN.

— C'est vrai ; mais Georgette n'est pas là, je vais peut-être la prendre !

Il attendit un moment pour voir si la fillette n'apparaîtrait pas. Il s'essuyait le front tranquillement comme les autres, tandis que Fanny disait :

— Vous avez trop chaud ; après cette partie-là, quand Georgette sera prise ou revenue au but, je vous ferai goûter et vous jouerez à un jeu plus calme.

Jean recommença à chercher en criant :

— Georgette ! Georgette !

Mais personne ne répondait à son appel.

Il pensa : « Elle est peut-être allée se cacher dans la grotte. » Il y courut, à travers le bois de caroubiers et de sapins, en continuant ses appels :

— Georgette ! Georgette !

La grotte abritait une source qui, sortie des rochers, alimentait un petit lac sur lequel vivaient en paix deux cygnes et quelques canards japonais, aux plumes roses, rouges, bleues, grises, tachetées d'or. Jamais les enfants n'allaient par là parce qu'il y faisait humide et que le site, très boisé, était un peu triste pour eux. Par prudence, on leur avait défendu d'y jouer ; la grotte, pleine de plantes aquatiques, presque sombre, ne les attirait d'ailleurs pas. Jean n'y serait même pas entré si le bruit d'un rire

Jean tendit la main a la pauvre Georgette. (Page 67.)

étouffé n'était venu jusqu'à lui. Il se précipita, repris par l'ardeur du jeu et, à peine arrivé, aperçut Georgette qui se mit à fuir avec une telle rapidité que son pied glissa sur le bord du lac. Sur ce sol mou et détrempé, ne pouvant se cramponner à rien, elle tomba dans l'eau sous les yeux de Jean, terrifié.

Elle cria : « Au secours ! » Jean, éperdu, se mit positivement à hurler ; avec une présence d'esprit incroyable, il s'arc-bouta le mieux qu'il put, tendit la main à la pauvre Georgette qui avait reparu à la surface de l'eau et la soutint ainsi, toujours appelant à son aide de toute la force de sa voix. Il criait :

— Georgette se noie ! Au secours, au secours !

Par bonheur, un jardinier cueillait des fraises dans le bois pour le dîner. Entendant les appels de Jean, il accourut juste au moment où le pauvre garçon, n'en pouvant plus, allait être entraîné par Georgette et tomber aussi dans l'eau. Le robuste campagnard le prit au milieu du corps ; de son bras resté libre, saisissant Georgette à moitié évanouie de froid et de peur, il la déposa sur l'herbe et dit à Jean : « Courez chercher du monde, m'sieur Jean, et des vêtements de laine pour envelopper mamzelle Georgette. »

Mais l'enfant, tout pâle, tout ému de cette terrible scène, ne put jamais se tenir sur ses jambes, tant son émotion était encore violente. Il était presque sans voix, son courageux effort l'avait anéanti maintenant

qu'il voyait sa petite amie sauvée. Il se mit à pleurer et dit à travers ses larmes :

— Allez-y, Collot; je ne peux pas, je ne peux pas, j'ai eu trop peur!

Le jardinier parti, Jean s'assit sur l'herbe à côté de Georgette. Prenant son mouchoir il lui essuya doucement le visage et tâcha de la faire parler.

Mais elle était trop faible et ne put qu'entr'ouvrir ses yeux, comme pour remercier son courageux ami à qui elle devait d'être sauvée.

Bientôt on vit accourir M. de Lévis, sa femme, tout le monde. Madame de Lévis se mit à genoux près de Georgette, la serra étroitement et tendrement contre elle, en murmurant : « Mon enfant, ma pauvre enfant. » Elle pleurait. Georgette sentit son cœur battre sous ces chaudes caresses et, pour la première fois, elle répondit sans arrière-pensée à cet affectueux élan : « Maman! »

On la déshabilla, on la roula dans une couverture de laine qu'avait apportée Collot. On la transporta vite à la maison, on lui fit boire du vin chaud. Un lit bien bassiné l'attendait ; on l'y coucha, la chaleur revint et l'enfant s'endormit.

Jean fut félicité et récompensé de sa présence d'esprit, de son courage, par tous les compliments qu'on lui fit.

— Sans toi, mon brave garçon, ma fille se noyait,

lui dit M. de Lévis. Tu t'es conduit comme un homme; aussi ta maman me permettra de te donner un souvenir qui te prouvera ma reconnaissance.

JEAN.

— Mais, monsieur, ce que j'ai fait est tout naturel; j'ai seulement eu bien peur quand j'ai senti, qu'à force de me tirer, Georgette m'entraînait, que nous allions peut-être nous noyer tous les deux!

MADAME BANESCO.

— Tu as néamoins agi vaillamment, mon fils; je suis fière de toi et je t'autorise à accepter le présent que veut te faire M. de Lévis.

Vous vous imaginez si le bonhomme était content, rien ne donnant plus de joie au monde que le sentiment d'avoir rempli son devoir.

Pendant ce temps-là, Georgette continuait de dormir. Les dames en visite résolurent de partir dès qu'elle serait réveillée, pour laisser madame de Lévis et madame Morenay tout entières aux soins qu'exigerait l'état de l'enfant.

Ce dimanche-là, le docteur Reney fut le seul convive aux Violettes, avec M. et madame de Lévis.

— Je suis très inquiète, disait madame Anne à madame Jeannine; Georgette était très pâle tous ces jours-ci; elle me semblait souffrante. Ne pensez-vous

pas que cet accident puisse être grave dans ses suites?

MADAME MORENAY.

— Je ne le crois pas, ma chère amie, car la réaction s'est faite; si l'enfant n'avait pas pu se réchauffer, ah! oui, je serais inquiète avec vous; mais, peu de temps après qu'elle a été dans son lit bassiné et entouré de bouteilles d'eau chaude, son corps a repris de la chaleur, à ce point que, maintenant, elle est en transpiration. Le docteur n'a constaté qu'un très faible mouvement de fièvre. Peut-être en sera-t-elle quitte pour un gros rhume...

» Votre fille se plaignait-elle de souffrir quelque part?

MADAME DE LÉVIS.

— Non, mais vous savez que, malgré tout ce que j'ai pu faire pour gagner son affection, cette enfant ne m'aime pas et semble m'en vouloir d'avoir épousé son père. Je respecte son aversion puisqu'elle vient d'un bon sentiment, mais j'en souffre beaucoup... Peut-être avait-elle mal sans vouloir me le dire...

MADAME DE MORENAY.

— Veillez vous-même l'enfant de très près pendant cette indisposition, mon amie. Peut-être ce terrible accident vous sera-t-il favorable à toutes deux. Déjà,

quand vous l'avez relevée, au bord du lac, elle vous a enlacé le cou de ses bras et son regard était comme reconnaissant... Qui sait si Georgette ne découvrira pas que c'est elle qui mettait obstacle à la tendresse que vous étiez disposée à lui donner?

MADAME DE LÉVIS.

— Que le ciel vous entende, ma chère Jeannine, car c'est une vraie douleur pour moi de voir combien le petit cœur de cette enfant m'est fermé, et de tenir à ses yeux, l'emploi de marâtre!

En disant ces derniers mots, de grosses larmes coulèrent lentement sur son visage. Elle les essuya et, donnant une chaude poignée de main à son amie, monta dans la chambre de Georgette qui dormait encore sous la garde de Sophie. Elle remercia et renvoya la servante, puis prit sa place au chevet de la petite malade, attendant son réveil.

Le lendemain matin, le bon docteur, quoique encore inquiet, déclara l'enfant transportable. M. et madame de Lévis la ramenèrent chez eux, bien enveloppée de couvertures, dans le landau fermé de M. Morenay.

Ce même jour, après leurs leçons apprises, les enfants demandèrent la permission d'aller voir Georgette. Ils promirent d'êtres sages et discrets, de n'entrer dans sa chambre que sur la pointe du pied,

d'y rester juste le temps de lui envoyer un baiser, ou même d'attendre à la porte qu'on vînt leur donner des nouvelles.

On leur accorda cette permission ; madame Morenay donna ses instructions à Fanny qui se mit en route avec eux.

Il y a encore assez loin de Beaulieu à Villefranche à pied ; mais la gouvernante connaissait un petit sentier bien feuillu, dans la montagne ; elle le leur fit prendre.

Ils n'étaient pas gais, ces enfants ! On avait su que le docteur craignait des complications ; c'était pour cette raison qu'il avait désiré que l'enfant fût chez elle, dans sa famille, plutôt que dans une maison remplie de monde et de bruit causé par le va-et-vient des enfants comme était celle de M. et madame Morenay.

Puis, le cocher François qui avait conduit le landau le matin à Villefranche, rentré aux Violettes, après avoir dételé, était venu dire qu'en route mademoiselle Georgette avait eu le délire ; elle appelait les étoiles ; elle demandait sa vraie maman. François ajouta que M. de Lévis était bien triste, que madame pleurait et que, si le docteur n'avait pas été là, il aurait eu bien peur aussi.

Il ajouta que madame de Lévis ne cessait de dire au docteur :

— Sauvez-la, je vous en prie, sauvez-la !

En arrivant au cottage des de Lévis, les enfants aperçurent Tony, seul, assis au pied d'un arbre, lisant. Ils lui demandèrent des nouvelles de sa sœur.

— Je crois qu'elle est bien malade, dit Tony ; le docteur Reney est déjà venu deux fois. Maman pleure ; papa ne parle plus. Ils m'ont renvoyé au jardin en me disant de ne pas faire de bruit.

FANNY.

— Je vais à la maison ; restez là, très sagement. Je verrai votre maman, Tony, et vous apporterai des nouvelles.

Les enfants s'assirent, n'osant pas rire ni jouer.

Les nouvelles furent mauvaises. Le docteur redoutait une méningite ; la fièvre était encore plus forte que la veille. Fanny avait vu très peu d'instants madame de Lévis. Celle-ci ne quittait pas le chevet de la pauvre Georgette. Elle écoutait, anxieuse, les plaintes qu'elle formulait inconsciemment dans son délire, et elle se demandait, la pauvre femme, le cœur torturé, si elle avait mis toute douceur à comprendre cette nature si sensible et si refermée sur elle-même ?

Combien elle regrettait certaines sévérités, certaines impatiences, et surtout l'espèce d'indifférence dans laquelle elle avait vécu avec sa belle-fille. Elle sentait qu'elle avait aimé Tony plus et mieux que Geor-

gette et oubliait combien la tâche lui avait été facile avec l'un, douloureuse avec l'autre, grâce à son ombrageuse nature.

Fanny, voyant madame de Lévis si absorbée, lui offrit d'emmener Tony aux Violettes; elle accepta.

Les enfants furent contents de revenir avec leur petit ami. Ils rapportèrent ces nouvelles tristes à madame Morenay qui se promit d'aller savoir, après le dîner, si un mieux ne s'était pas produit.

CHAPITRE IX

THÉ OFFERT AUX MAMANS — L'ANE SOURIS

— A quoi pouvons-nous jouer cette après-midi ? demanda Jean à quelque jours de là.

MARIE.

— Il faut trouver un jeu pas très amusant, Georgette est trop malade.

JEAN.

— Ça, c'est un peu bête ce que tu dis là ; tous les jeux sont amusants.

MARIE.

— Pas du tout, monsieur, ça n'est pas bête ; ainsi jouer aux chevaux, tu crois que c'est drôle?

Les deux garçons se mirent à rire.

JEAN.

— Bien sûr, c'est drôle ; pas pour les filles, mais pour les garçons. A ce compte-là, ce n'est pas drôle

non plus de jouer à la poupée, de faire des mines comme les vraies dames, de dire en pinçant les lèvres : « — Bonjour, madame ; comment vous portez-vous, » madame ? et votre mari, comment va-t-il, madame ? » Et un tas de singeries comme tu en faisais l'autre jeudi avec la pauvre Georgette et Mercédès.

MARIE.

— C'est pas des singeries.

Et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Pourquoi la taquinez-vous, méchants diablotins ? demanda Fanny. Elle avait une gentille pensée en ne voulant pas trop se distraire pendant que son amie souffre. Il faut trouver un bon emploi de votre journée ; voyons, lequel ?

PIERRE.

— J'ai une idée. Nos jardins sont très jolis en ce moment ; invitons nos mamans et papa Maurice à venir prendre le thé de quatre heures chez nous ?

— C'est ça, c'est ça, c'est ça ! dirent Jean, Marie et Grégoire, en gambadant.

JEAN.

— Allons d'abord voir s'ils veulent bien venir. Je vais écrire de belles invitations et nous demanderons à Louis de servir le thé au jardin.

Aussitôt Jean écrivit, en s'appliquant beaucoup, sur de toutes petites feuilles de papier à lettres :

« Messieurs Jean et Pierre prient Madame Jeannine de venir prendre le thé dans leurs jardins, au bois des Violettes, aujourd'hui à quatre heures.

» Réponse tout de suite, S. V. P. »

Chaque personne eut ainsi son invitation.

Pierre fut transformé en facteur ; il prit tous les billets et les porta l'un à son père, dans son atelier, les autres aux mamans dans leurs chambres. Un fut donné à Marie, un autre à Grégoire et on en mit même un dans la main de la poupée, si dédaignée tout à l'heure.

Le facteur passa une seconde fois chez les mamans pour avoir leur réponse ; quelle joie ! elles acceptaient ! papa Maurice aussi. Alors commença le grand remue-ménage. Aidés de Marie, de Grégoire, ils nettoyèrent et garnirent de fleurs leurs petits jardins ; puis ils coururent à l'office.

JEAN.

— Louis ! On prend le thé dans nos jardins, apportez vite tout ce qu'il faut.

LOUIS.

— Mais, monsieur Jean, vous n'y pensez pas. Il est deux heures à peine, je n'ai pas fini mon argenterie et puis je ne sais pas si madame voudra...

— Oui, madame veut bien, dit la femme de chambre. J'arrangeais des fleurs dans la chambre de madame, quand M. Pierre est venu apporter l'invitation pour prendre le thé au jardin, et madame y a consenti.

OUIS.

— Alors, c'est bien ; mais c'est bigrement ennuyeux ! Il faut porter la table, le service à thé et tout le bataclan !

Il était évident que cette innovation mettait le valet de chambre de mauvaise humeur.

Sophie le calma en lui promettant de lui aider et, pour commencer, elle confia à Jean le linge russe, les petites cuillers, le sucrier.

Jean revint au jardin fier et joyeux. Les enfants choisirent l'emplacement de la table que Louis allait apporter tout à l'heure ; ils disposèrent les chaises du jardin. Au bout d'un instant, le valet de chambre et Sophie arrivèrent avec la table à thé et le surplus de l'argenterie.

On dressa le tout au milieu de la minuscule pelouse attribuée aux enfants.

Un bouquet fut déposé devant la place de chacun.

JEAN.

— C'est charmant, charmant ! Mais où est donc le sucrier ? Ah ! dans l'herbe !

Il le prit, le plaça et, l'ayant regardé de plus près,

poussa un cri d'horreur; il était plein de fourmis!

JEAN.

— Quel malheur! quel malheur! Fanny, venez vite les chasser avec moi!

— Voilà les plaisirs champêtres, mon garçon, dit en riant M. Morenay qui s'était approché des enfants sans être vu.

PIERRE.

— Comment faire, papa chéri? les fourmis ne veulent pas s'en aller.

M. MORENAY.

— Il faut renverser le sucre, souffler dessus pour en éloigner les fourmis, essuyer délicatement chaque morceau, laver le sucrier. Et, si les fourmis résistent, remplacer le sucre; car une fourmi écrasée donne une odeur détestable. Fanny va se charger de cette besogne.

Les dames arrivèrent aussi. Jean les reçut à l'entrée de son jardin avec cérémonie, de grandes révérences, de profonds coups de chapeaux.

Les mamans félicitèrent les enfants d'avoir si bien garni la table de fleurs.

A cet instant on vit venir un domestique qui tenait un joli âne gris-souris par la bride.

Le domestique arrivé tout près dit :

— Monsieur Jean Banesco, je vous prie?

JEAN.

— C'est moi.

LE DOMESTIQUE.

— Voici une lettre de la part de M. de Lévis.

Jean devint rouge de surprise, d'étonnement, prit la lettre, la lut :

« Mon petit ami, je vous envoie cet âne; il est très-doux; vous pourrez le monter sans danger. D'ailleurs, vous êtes si brave que je n'ai pas besoin de vous dire cela; c'est uniquement pour rassurer votre maman.

» Georgette, que vous avez sauvée, va mieux; elle pourra bientôt vous voir tous et s'en fait une fête.

» Je vous embrasse, mon cher enfant, et serai heureux de savoir que mon cadeau vous a fait plaisir.

» Paul de Lévis. »

Jean alla vers son âne le cœur palpitant et s'extasia sur la jolie couleur de sa robe. La selle, les brides en cuir jaune pâle, les pompons rouges, le mors en acier brillant comme de l'argent, tout le ravissait.

Madame Banesco le tira de sa contemplation en lui glissant dans la main une pièce d'or et en lui disant tout bas : « Donne cela au domestique et cours

écrire une lettre de remerciement à M. de Lévis. »

L'enfant partit comme une flèche; il revint bientôt après avec une lettre qu'il agitait à la main, de loin.

JEAN.

— Voici, maman Mitza. Je crois que ça n'est pas très bien; mais je suis si content, si content, que je n'ai plus une seule idée dans la tête !

Madame Banesco prit la lettre et lut :

« Monsieur, c'est trop beau, vous êtes trop bon ! Je suis fou de joie pour l'âne et aussi parce que Georgette va mieux et que nous pourrons bientôt la voir.

» Merci de tout mon cœur !

» Votre petit ami,

» JEAN. »

— Tu aurais pu faire passer Georgette avant l'âne, en effet, dit en souriant madame Mitza; mais ton billet est envoyable ainsi.

Elle remit la lettre au domestique qui partit. Les enfants s'approchèrent de l'âne; il se mit à braire et à faire de joyeuses gambades.

Jean le prit par la bride, lui ordonna de rester tranquille et, ayant mis vivement un pied dans un des étriers, il enfourcha sa monture, puis partit en galopant et en poussant de joyeux hourras !

Après cet essai de sa bête, il revint au point de

départ, descendit, et très gentiment aida Pierre à se mettre en selle. Pour consoler Marie et Grégoire, qui ne pouvaient y monter, l'un parce qu'il était trop petit, l'autre parce que la selle n'était pas faite pour une petite fille, papa Maurice promit d'acheter une charrette anglaise en *pitch-pin* vernis qu'on attellerait à l'âne.

On prit alors le thé, bien chaud, bien sucré, bien bon; on mangea des gâteaux; ce léger repas fut des plus gais, étant donnée la joie que l'âne de Jean venait d'ajouter à cette petite fête improvisée.

Grégoire dit : — Moi aussi, ze sera brave. Tu n'as qu'à te zeter à l'eau, Marie, pis tu voirras, tu voirras!

On rit de la boutade de l'enfant, de moitié moins grand que sa sœur; mais il ne mesurait pas son courage à sa taille!

A quelques jours de là arriva une jolie charrette toute claire, tout élégante et ce fut dans ce charmant équipage que les enfants allèrent rendre visite à Georgette convalescente, mais encore bien faible.

CHAPITRE X

VISITE A GEORGETTE — LA VOITURE VERSÉE

Les bons amis trouvèrent Georgette étendue sur une chaise longue; elle leur sembla encore plus jolie, mais bien pâle, bien maigre.

Madame de Lévis, qui les avait introduits, leur recommanda de ne pas faire de bruit, de ne pas la faire parler, puis elle sortit donner un ordre.

Toute leur joie était tombée en entrant dans cette chambre. Jean et Pierre, silencieux, s'approchèrent de Georgette; elle ouvrit les yeux, leur tendit la main.

GEORGETTE.

— C'est vous ! Je suis contente ! J'ai été bien malade. Tu avais raison, Jean : ça fait mal de mourir ; j'ai été presque morte !

JEAN.

— Pauvre Georgette ! heureusement, tu vas être bientôt guérie.

GEORGETTE.

— Maman m'a si bien soignée!

JEAN.

— L'aimes-tu, dis, maintenant?

GEORGETTE.

— Oh oui! je l'aime bien. Si tu savais comme elle a été bonne! Elle ne se couchait pas. Je la voyais toujours auprès de moi. Un jour que papa pleurait, elle a pleuré aussi et elle a voulu que le docteur ne me quittât pas. Elle le suppliait de me guérir. Et le bon docteur m'a guérie. Puis, quelquefois, je dormais seulement un peu; elle m'embrassait doucement, doucement, me disant tout bas des mots si tendres que je croyais entendre ma pauvre maman; c'était comme un rêve. Je m'éveillais un peu moins malade qu'en m'endormant.

Pierre, s'adressant à Marie, lui dit tout bas : « C'est égal, j'aime mieux que maman Jeannine ne meure pas; c'est tout de même pas la même chose, vois-tu?» Puis tout haut : — Quand seras-tu tout à fait bien, ma petite Georgette?

GEORGETTE.

Je ne sais pas. Le docteur dit que ce sera long. Je

ne peux pas tenir sur mes jambes et ma tête est si faible, si faible, que j'ai peine à la soulever de l'oreiller.

JEAN.

— C'est dommage. Je voudrais tant te faire faire une belle promenade dans la charrette avec mon âne! Tu sais, nous l'avons appelé Souris, parce qu'il est gris et vif comme une souris.

A ce moment madame de Lévis entra.

— N'avez-vous pas trop parlé, mes enfants? dit-elle. Et, passant près de la chaise où Georgette était étendue, elle lui tâta anxieusement le pouls et la baisa au front.

GEORGETTE.

— Oh! non, ils n'ont pas trop parlé, maman; cela m'a fait du bien de les voir. Je leur ai dit seulement comme tu m'as bien soignée et comme je t'aime... maintenant, ajouta-t-elle après une pause, avec un sourire.

MADAME DE LÉVIS.

— Eh bien, mes petits, allez jouer un peu dans le jardin; cela reposera Georgette; vous viendrez lui dire adieu avant de partir.

Les enfants descendirent au jardin. Ils trouvèrent Souris broutant l'herbe.

Tony le regardait avec admiration.

JEAN.

— Veux-tu faire un tour de jardin en le conduisant?

TONY.

Oui, je veux bien. Montez tous dans la charrette; vous serez des voyageurs qui partez pour l'Italie en chaise de poste.

— C'est une fameuse idée!

Les voici tous à s'installer; mais Tony ne voulut personne à côté de lui sur le siège, prétendant savoir conduire aussi bien que Jean.

— Hue! hue! hue!

La bonne petite bête s'élança au grand trot. Pierre, Jean, Marie, Grégoire, surpris par ce départ un peu brusque se cognèrent tous les quatre l'un contre l'autre et rirent de bon cœur de cette bagarre.

Mais Tony, s'emparant du fouet, en frappa Souris qui se mit à galoper avec une telle vitesse que Jean s'alarma.

JEAN.

Ne le bats plus, Tony, tu nous ferais verser!

TONY.

N'aie donc pas peur. Je sais très bien comme il faut le faire marcher.

Et, lui allongeant un nouveau coup de fouet, il affola l'âne, habitué à être mené avec douceur. Alors commença une course folle, dans le jardin. Souris galopait; les enfants effrayés se tenaient aux barreaux de la voiture en criant à Tony : « Arrête ! arrête ! »

Tony tirait de toutes ses forces sur les rênes sans parvenir à calmer l'allure de l'âne.

Une guide cassa. Souris, profitant de ce relâchement pour déserter l'allée qu'il parcourait en toute vitesse, se mit à courir sur les pelouses. Il passa ventre à terre sur une plate-bande de roses qu'il écrasa, sans s'arrêter.

La situation devenait terrible.

Tony se cramponnait à son siège. Enfin, l'âne dans son affolement, rencontrant sur son chemin des bottes de foin fraîchement coupé, alla butter dedans en donnant une telle secousse à la charrette que les enfants furent précipités sur l'herbe.

L'âne, débarrassé et allégé de ce poids, poursuivit sa course rapide; les enfants le perdirent de vue.

Pierre et Jean furent vite sur pied; mais Marie et Grégoire pleuraient, sans courage pour se relever. Marie saignait du nez et le pauvre petit Grégoire, frôlé par la roue de la voiture avait une jambe tout écorchée. Quant à Tony, cause de ce mal, il était blanc de peur, ayant seulement roulé sur une botte de foin qui l'avait isolé de la voiture et préservé de tout accident.

— Ma pauvre Mimi, relève-toi vite, tu vas salir ta robe; toi aussi, mon Grégoire, relève-toi, disait Jean.

PIERRE.

— Moi, je vais chercher Fanny pour qu'elle vous soigne.

— N'y va pas, supplia Tony. Tu vas me faire gronder!

PIERRE.

— Ne te désole pas, je ne dirai pas que c'est toi; je dirai que c'est l'âne; mais si tu ne lui avais pas donné des coups de fouet, nous ne serions tout de même pas tombés.

JEAN.

— Eh bien, tant pis, mon vieux, si on sait que c'est toi. Tu aurais bien pu nous faire tuer, tu sais, avec ta manière de ne pas vouloir nous écouter. Je te criais assez de ne pas battre Souris! Ça lui faisait mal, à cette bête, et c'est pour ça qu'il s'est emballé.

PIERRE.

— Ah! on nous appelle! c'est Fanny.

Les enfants répondirent :

— Par ici! par ici!

Non seulement c'était Fanny, mais c'était aussi M. de Lévis et deux jardiniers. Ils arrivaient tout

courant, ayant vu l'âne et la voiture dans un tel état qu'ils croyaient pour le moins trouver quelques jambes ou quelques bras cassés.

— Qui a fait ce beau coup-là ? demanda le papa.

Les enfants se taisaient, ne voulant pas accuser leur petit ami.

La gouvernante, tout en essuyant le nez de Marie et en bandant avec son mouchoir la jambe de Grégoire, regardait ces petits visages qu'elle connaissait si bien et devinait le coupable.

M. DE LÉVIS.

— Serait-ce pas vous, monsieur mon fils?...

Tony baissa la tête sans répondre.

M. DE LÉVIS.

— Vous allez monter, sur l'heure, dans votre chambre pour toute la journée ; vous conjuguerez trois verbes, vous serez privé de dessert pendant huit jours, et de plus vous paierez les réparations de la voiture avec vos économies.

Tony, tout contrit, ne se défendit pas.

Fanny et M. de Lévis virent qu'ils ne s'étaient pas trompés. Les autres enfants regardaient silencieusement leur camarade, ne voulant pas le dénoncer ; mais leurs yeux si francs, si bons, avaient, sans leur volonté, désigné le coupable.

Le pauvre garçon partit tout triste, vers la maison. Pierre, Jean, Marie, Grégoire étaient impressionnés de cette punition; mais ils avaient conscience du danger couru, grâce à l'entêtement de leur camarade, et trouvaient sa punition méritée. Ils remontèrent à la villa pour dire adieu à Georgette et eurent la bonne pensée de ne pas lui raconter cet accident, de peur qu'elle n'ait du chagrin de savoir son frère puni.

CHAPITRE XI

PERDUS!

Un matin, M. Morenay dit à sa femme :

— Je viens de recevoir ce télégramme qui vous intéresse, Jeannine.

— Bon ou mauvais?

— Très bon; votre mère annonce son arrivée pour aujourd'hui, cinq heures.

— Quel bonheur! dit madame Morenay en prenant la dépêche des mains de son mari et la lisant comme pour s'assurer de la nouvelle qu'elle contenait.

» Ce télégramme arrive juste à temps, ajouta-t-elle en souriant; j'aurai tout loisir de faire préparer la chambre de mère.

M. MORENAY.

Surtout, ne vous fatiguez pas, surveillez seulement.

MADAME BANESCO.

— Soyez sans inquiétude, mon cher ami, je veille sur elle et la remplacerai au besoin.

M. Morenay alla au jardin avertir Pierre, qui adorait sa grand'mère, de cette arrivée.

Chemin faisant, il rencontra Jean et Marie.

M. MORENAY.

— Où sont Pierre et Grégoire, mon garçon?

JEAN.

— Je ne sais pas, monsieur, je sors de la bibliothèque avec Marie. Nous avons très bien travaillé ce matin.

M. MORENAY.

— Bravo! mes enfants. Eh bien, aidez-moi à retrouver les deux petits.

Ils parcoururent, tous les trois, les allées en tous sens; la grotte fut visitée, le bois fouillé des yeux, mais nulle trace des deux enfants.

M. Morenay ne pouvait se défendre de quelque inquiétude.

M. MORENAY.

— Fanny est-elle sortie? Dans ce cas ils seraient peut-être dans le pays avec elle? Jean, tu vas aller à la maison et tu t'informeras de Fanny sans avoir l'air inquiet; madame Jeannine est souffrante, cela pourrait l'impressionner si elle savait que nous ne trou-

vons pas ces petits. Si les domestiques ne peuvent te renseigner, tu iras partout toi-même : tu visiteras la lingerie, la salle de bains, la resserre aux joujoux. Moi, je vais continuer d'arpenter le jardin avec Marie; tu nous retrouveras à la basse-cour; nous aurons à peu près fini notre exploration en même temps.

Au bout de peu d'instants, Jean revint en courant avec Fanny qu'il avait rencontrée à mi-chemin et qui apportait un grand jeu de quilles que Pierre et Grégoire lui avaient demandé.

M. Morenay, accompagné de Marie, parcourait le jardin rapidement; ils ne se rejoignirent tous qu'à la basse-cour, lieu du rendez-vous.

Fanny dit qu'elle venait de la maison, que Pierre et Grégoire n'y étaient pas.

M. Morenay affirma qu'ils n'étaient pas au jardin non plus et la pria de retourner à la maison explorer encore les pièces une à une.

Pendant ce temps, lui chercherait dans les hangars et les remises.

Une demi-heure après, Fanny revint affolée, disant :

— Je ne les ai pas trouvés !

— Il ne faut pas perdre la tête, dit M. Morenay, devenu très pâle. Collot, Philippe, adjoignez-vous vos journaliers, vos aides, et arpentez le pays dans tous les sens. Moi, je cours à la mairie avertir les gendarmes et le garde-champêtre. Je vais télégraphier à Nice, à

Monte-Carlo, car il peut se faire, s'ils ont quitté la maison du côté du parc, que des Piémontais les aient attirés à eux et volés !

Volés ! Ce mot retentit douloureusement aux oreilles de Jean et de Marie qui éclatèrent en sanglots, car ils savaient que cela était déjà arrivé à des enfants qui s'étaient aventurés jusqu'aux grands chemins sans être accompagnés.

M. MORENAY.

— Ne pleurez pas; restez ici, cachés chez Collot, car, pour ne pas inquiéter ces dames, il faut qu'elles vous croient tous les quatre avec Fanny...

» Vous, Fanny, allez au moulin à huile et priez la meunière de faire courir ses deux gars sur les routes de la montagne. Puis vous chercherez dans les alentours, en revenant toujours chez madame Collot pour savoir ce qui se passe.

Chacun partit. La femme du jardinier tâchait de consoler les enfants; mais ce n'était pas chose facile.

Deux heures de cruelle attente se passèrent ainsi; M. Morenay, la mort dans l'âme, rentra le premier. Il avait, grâce à ses bonnes relations avec le maire, ameuté tout le pays, mais sans résultat jusqu'ici.

L'heure du déjeuner approchait; comment expliquer l'absence des enfants aux deux mères? elles en deviendraient folles de désespoir !

— Si monsieur raconte cela à madame, murmura Fanny, Dieu sait ce qu'il peut arriver!

— Monsieur, dit Jean à travers ses sanglots, si vous nous laissiez ici avec Fanny, pendant qu'on cherche encore, vous pourriez dire à nos mamans qu'on est venu nous demander pour déjeuner chez Mercédès et Michel Edagov?

M. MORENAY.

— C'est une idée merveilleuse, mon Jean. Tu es un bon garçon; je te remercie. De cette façon nous avons toute la journée pour chercher ces petits. Peut-être réussirons-nous à les retrouver...

» Madame Collot, vous ferez déjeuner les enfants et Fanny. Et que tout le monde, chez vous, continue à chercher cette après-midi.

M. Morenay, consterné, se dirigea alors vers la maison. Tout semblait calme, paisible, comme à l'ordinaire. De la grande et sombre avenue de caroubiers, elle apparaissait au bout, blanche, dans une apothéose de soleil. Les volets verts, les fleurs grimpantes, lui donnaient un air de fête. C'était une élégante villa carrée, avec un portique soutenu par des colonnes. Au premier étage, un enfoncement ménageait une galerie couverte, avec, des deux côtés, des pièces avançantes qui donnaient à la façade l'air de deux tours carrées. Le toit, en terrasse, était, sur ses bords, surchargé de

fleurs qui dégringolaient en gerbes luxuriantes sur les arcades du premier étage et se rejoignaient avec celles qui s'échappaient du sol, au pied du perron.

A l'angle de cette coquette habitation, des touffes de palmiers à hautes cimes, aux larges et longues feuilles pendantes, donnaient à tout l'ensemble un air oriental très joli à voir.

La villa, muette, semblait solitaire à cette heure ensoleillée du jour.

M. Morenay songeait à la paix beureuse des deux mères, à l'horrible douleur qui allait entrer avec lui dans ce *home* qu'il aimait et où, jusqu'à présent, il n'avait eu que des heures d'espérance, de joie.

Involontairement il se rappelait ce proverbe arabe : « C'est quand la maison est terminée que le malheur y pénètre. »

Arrivé au bas du perron, il composa sa figure, son maintien, et ce fut d'une voix presque calme qu'il expliqua l'invitation des Edagov et la permission qu'il avait donnée en chemin, sans consulter les mères.

Ces dames furent surprises, mais aucune inquiétude ne se manifesta dans leurs paroles ni sur leur visage. La cloche du déjeuner sonna. Le valet de chambre ouvrit à deux battants la porte du salon et dit :

— Madame est servie.

M. Morenay offrit son bras à madame Mitza Banesco et l'on passa dans la salle à manger.

Seul, le cœur broyé d'inquiétude, le pauvre père pensait aux petits perdus et se disait :

— Où sont-ils? Mon enfant, mon Pierre adoré, où es-tu? où es-tu?

Les hors-d'œuvre étaient déjà mangés quand un léger bruit vint frapper son oreille. D'abord il n'y prêta qu'une vague attention, absorbé qu'il était par ses tristes pensées; puis, le bruit continuant, il se leva brusquement, ouvrit la fenêtre, poussa les volets et s'écria :

— Des noix, des noix! Qui donc jette des noix du grenier?

— Mais, Maurice, vous devenez fou! s'écria madame Jeannine.

M. MORENAY.

— Oui, oui! fou de joie, d'espérance! ma chère femme, montons au grenier!

Et, sans autre explication, jetant sa serviette au nez de Louis, ébahi, M. Morenay se précipita à la porte et gravit quatre à quatre les escaliers.

Au moment où il approchait du grenier, il entendit des appels réitérés :

— Papa, papa! maman!

De toutes ses forces il cria à son tour :

— Me voici, mes enfants, je viens, je viens!

Avec une rapidité vertigineuse il ouvrit la porte

et trouva les deux enfants en larmes et tout pâles.

Les pauvres petits, sans le vouloir, s'étaient enfermés!

M. Morenay les saisit, les serra sur son cœur, embrassa son fils vingt fois de suite et Grégoire au moins dix fois, et, comme s'il voulait ne plus s'en séparer, les emporta tous deux, dans ses bras.

— M'expliquerez-vous, Maurice?... interrogea madame Morenay qu'ils rencontrèrent au premier étage.

M. MORENAY.

— Non, non, mon amie, c'est Pierre et Grégoire que j'ai cru perdus qui vont nous dire comment il se fait qu'ils étaient enfermés là-haut; mais, auparavant, Louis, courez chez Collot chercher les deux autres enfants et Fanny. Dites qu'on prévienne partout que Pierre et Grégoire sont retrouvés. Tout le pays est sur pied; il faut vite envoyer rassurer ces braves gens qui se sont mis à la recherche des enfants. Je les irai remercier et récompenser tantôt.

On mit les enfants à table; ils avaient grand'faim; tout en mangeant, Pierre raconta ceci :

— Quand nous avons vu Fanny partir pour aller chercher le jeu de quilles, j'ai dit à Grégoire que je me rappelais bien que maman avait fait mettre une grande caisse de joujoux, un peu cassés, au rancart dans le grenier.

Tu vas voir; moi, je sais très bien ouvrir les portes. (Page 99.)

» Alors nous avons voulu aller voir et nous sommes rentrés à la maison. Alors nous avons monté les trois étages et le petit escalier qui conduit au grenier. La porte était justement ouverte à moitié; nous sommes entrés et nous cherchions bien gentiment la malle aux joujoux cassés, tu sais, maman Jeannine, la grande malle grise, quand tout à coup, crac! le courant d'air ferme la porte du grenier.

» Grégoire se met à pleurer; je lui dis : « Tu vas voir; moi, je sais très bien ouvrir les portes. » Mais comme j'étais trop petit, je suis monté sur une caisse vide que nous avions traînée jusqu'à la porte. Seulement voilà qu'il n'y avait rien pour ouvrir : la clef était en dehors...

» Quand nous avons vu ça, nous avons crié de toutes nos forces; mais personne ne venait. Alors Grégoire se remet à pleurer parce qu'il avait peur des souris. Et moi j'ai pleuré aussi parce que j'avais peur de rester au grenier, toujours, toujours!

» Ça a duré longtemps, longtemps. Nous étions assis les deux sur le grand sac plein de noix. Va, papa, nous n'avions plus envie des joujoux!

» Quand nous avons entendu sonner la cloche du déjeuner, Grégoire s'est arrêté de pleurer et il a dit : « Pierre, z'ai faim. »

» Je lui ai répondu : « Moi aussi. »

» Alors j'ai pensé aux noix et, en en prenant dans

le sac pour les casser et les manger, j'ai eu une idée. Fanny dit toujours : « Les idées de M. Pierre. » Et ben, celle-là était fameuse. Je m'ai dit : Je vas prendre des noix plein mes mains et je vas les jeter par la lucarne. Quand le père Collot ou bien papa passeront, ils se diront : « Tiens, qu'est-ce qui jette des noix? » et pis, comme les noix sont au grenier, on y montera pour voir qui est-ce qui les jette et alors on nous trouvera. N'est-ce pas, papa, que c'est une bonne idée que j'ai eue?

Petit Pierre fut félicité, choyé, embrassé. Maman Jeannine encore émue, essuyait avec son fin mouchoir la figure de son chéri que les larmes, unies à la poussière du grenier, avaient légèrement salie.

Elle disait : — Oh ! mon amour, ne recommence jamais! Quelle inquiétude tu as donnée à ton cher papa ! ton visage est tout révolutionné, tes yeux sont rouges !

PIERRE.

— C'est mes pleurations qui ont fait ça. Ça sera rien, ça sera rien, maman chérie !

Et les baisers s'échangeaient, tandis que le papa, dévorant son fils des yeux, murmurait :

— Quelle peur, quelle angoisse j'ai eue !

Quant à petit Grégoire, il était revenu de son émo-

tion et disait philosophiquement, tout en mangeant des fraises à la crème :

— Grégoire il était pas content du vent qui a fermé la porte du grenier. Grégoire, il aime pas le grenier, laid grenier, sale grenier, zamais, zamais il ira encore, Grégoire !

Les enfants consolés, on leur fit remarquer qu'il ne fallait jamais s'éloigner de sa mère ou de sa bonne, qu'on avait vu au jeu de cache-cache, des garçons se cacher dans une malle qui, se refermant sur eux, les étouffaient, et que, nul ne songeant à les y aller chercher, ils y mouraient asphyxiés.

Le père de famille disait : — Que ceci, mes petits, vous serve de leçon à tous !

Le déjeuner s'acheva gaiement. On dispensa les enfants de l'heure d'étude, pour leur donner le temps de se remettre de cette émotion et, à cinq heures, on alla au-devant de la grand'mère, madame de La Faverie, avec, chacun, des fleurs dans les mains.

CHAPITRE XII

LA GROTTE SAINT-ANDRÉ — NAISSANCE DE SIMONE

Quand la voiture s'arrêta devant le perron, madame Morenay et madame Banesco descendirent, l'une, pour embrasser, l'autre, pour serrer la main de madame de La Faverie.

C'était une grand'mère encore très jeune; son petit Pierre l'adorait parce que, comme lui, elle avait parfois de fameuses idées de jeux ou de promenades.

Ce jour-là, elle raconta qu'elle avait rencontré, dans le train qui l'avait amenée, une belle dame qui lui avait demandé ce qu'elle apportait à son petit-fils.

— Rien du tout, madame, avait-elle répondu, si ce n'est un peu des bonbons qu'il aime!

— Ce n'est pas beaucoup, madame. Si vous voulez, je lui ferai un bien beau cadeau, moi.

— Et quoi donc, madame?

— Eh bien, si votre petit Pierre est sage, mais très sage, je lui enverrai du ciel une jolie petite sœur!

La voiture s'arrêta devant le perron. (Page 102.)

— Ah! dit Pierre, je suis bien content ! Mais tu sais, grand'mère, ça sera toujours pas pour aujourd'hui parce que j'ai pas été sage; il y a eu l'histoire du grenier où j'aurais pas dû entrer!

GRAND'MÈRE.

— Alors ce sera certainement pour un autre jour, car la belle dame, ayant fini de parler, devint un petit nuage tout blanc qui est remonté au ciel.

PIERRE.

— Grand'mère, tu es donc un peu fée, que tu vois des choses comme ça : une belle dame qui est un petit nuage. Moi et Jean nous voyons bien des nuages; mais ils sont jamais des dames.

MADAME DE LA FAVERIE.

— Tu as raison, chéri : toutes les grand'mères sont un peu fées. J'ai rencontré aussi dans le train la bonne Cerciat qui t'a coupé les ailes quand tu es venu au monde. Alors je l'ai priée de venir pour t'embrasser et aussi pour couper les ailes de la petite sœur quand elle viendra, afin qu'elle reste parmi nous et ne s'envole pas au ciel. De cette façon, elle deviendra grande et pourra, dans quelques années jouer avec toi, Mais pas au grenier, hein! mon chéri?

La grand'mère une fois installée, la vie reprit son cours habituel, sauf que Pierre était gâté par deux personnes de plus, madame de La Faverie et madame Cerciat.

Il y avait quatre jours déjà qu'elles étaient aux Violettes. C'était un jeudi. Madame Morenay avait été un peu souffrante la nuit. Papa Maurice imagina un grand déjeuner sur l'herbe.

Dès neuf heures, le landau fut attelé et les enfants partirent sous la garde de madame Banesco et de Fanny. Le papa devait venir les retrouver à l'heure du déjeuner dans une ferme qu'il possédait du côté du Paillon et de la grotte Saint-André.

Le Paillon est une rivière torrentueuse qui traverse Nice et va se jeter dans la mer; son lit, fort large, est presque toujours à sec. Il coupe la ville en deux. Rien n'est plus drôle que de voir les blanchisseuses faire sécher leur linge dans ce fleuve, à côté de l'eau qui l'a lavé et sans que la terre caillouteuse où on l'étend se mouille jamais.

La voiture traversa le large pont élevé sur cinq voûtes de pierre, qui est en réalité non un pont mais un jardin suspendu, plein de fleurs, d'arbustes, d'allées charmantes.

Puis ils passèrent devant la maison des fous, et virent bientôt les eaux du Paillon s'augmenter du torrent de la Garbe, qui dégringole sous la grotte Saint-André,

laquelle forme ainsi, sur lui, une arche naturelle.

Bientôt ils arrivèrent à la grotte. Les enfants la voulurent visiter. Ils descendirent de voiture, marchèrent sagement le long du joli ruisselet que forme l'eau de la Garbe. La cascade, irisée par le soleil, leur parut un très joli spectacle. Ils s'enfoncèrent sous le grand rocher où l'eau emmagasinée forme un lac, et s'amusèrent à cueillir sur les murs rocheux de la grotte ces jolies et fines herbes vertes que l'on nomme des capillaires.

Madame Banesco leur acheta des nids d'oiseaux, une grappe de raisin pétrifiés.

C'est que l'eau de cette grotte a des qualités pétrifiantes, c'est-à-dire qu'en coulant elle dépose des sédiments calcaires sur les objets qu'elle frôle; cela semble un sable brillant durci; il entoure d'une couche pierreuse tous les objets qu'on y laisse séjourner plusieurs mois.

On remonta en voiture et on arriva bientôt à la ferme de M. Morenay.

La bonne fermière fut bien étonnée quand elle reconnut petit Pierre. Elle s'informa de la santé de tous aux Violettes et, aidant Fanny et le cocher François à sortir les paniers de provisions des coffres de la voiture, elle rentra chez elle pour chercher une nappe de forte toile bien blanche et sentant bon. Elle étendit la nappe sur une table longue, placée

près d'un gros olivier, et arrangea le couvert avec Fanny.

En attendant le déjeuner, les petits coururent dans l'herbe, prirent du pain pour le jeter aux poules, ce qui est très divertissant, tandis que madame Banesco s'installait avec un livre sous l'ombrage d'un autre arbre.

On faisait les foins justement. L'air embaumait; les grandes faux luisantes, comme argentées par le soleil, se promenaient d'un mouvement cadencé, couchant l'herbe et la coupant avec un bruit métallique prolongé, à chaque coup donné.

Plus loin, des femmes retournaient, du bout de leurs fourches de bois, le foin coupé la veille, pour le faire sécher.

Les enfants coururent vers la fermière et lui demandèrent aussi des fourches pour faner. On leur en fabriqua à la hâte de petites; ils commencèrent très bravement à retourner l'herbe déjà sèche; cela les amusait beaucoup.

Dans leur zèle, ils s'envoyaient des paquets de foin à la tête et riaient de tout leur cœur en voyant s'éparpiller sur eux, en incalculables brindilles, cette bonne herbe des champs.

Ils n'aidaient pas précisément aux faneurs; mais ils s'amusaient. Ce bon parfum de *new mownhay* (1) les grisait un peu et l'exercice leur ouvrait l'appétit;

(1) Nouveau foin coupé.

aussi, quand l'angélus de midi sonna, ils accoururent vers la table et firent honneur aux provisions apportées auxquelles la fermière avait ajouté, sans qu'on l'en priât, une excellente omelette au lard.

Après le déjeuner, Pierre eut la bonne idée de mener ses amis voir les charrettes sous les bangars. Une autre non moins bonne idée vint à Jean :

— Jouons dans ces voitures, ça sera très amusant. Mimi et Grégoire seront les voyageurs et nous deux, les cochers.

Au moyen d'un grand escabeau, ils montèrent dans une des charrettes. Ils s'étaient emparés de fouets énormes et cinglaient en conscience les brancards de la voiture.

Jean pensait : « Les brancards ne s'emballeront pas comme mon pauvre Souris le jour où Tony de Lévis a voulu le conduire ! »

Ce jeu les amusa jusqu'à quatre heures.

Il fallut penser à rentrer. En descendant tous en même temps à l'arrière de la voiture, ils faillirent bien en modifier le centre de gravité, ce qui les eût fait tomber par terre, faute d'équilibre. Mais le Dieu des enfants les protégeait. La descente s'opéra d'une façon normale par un joli saut de cette grande hauteur : de la charrette au sol. Ils coururent embrasser et remercier la fermière, puis montèrent dans le landau avec madame Banesco et Fanny.

Le cocher, pour rentrer, prit un autre chemin; il monta jusqu'au village de Fallicon. Une fois sur cette hauteur, il fit voir aux enfants une ville, au loin, perchée sur le haut d'une montagne, et qui se nomme Châteauneuf. Elle fut abandonnée par ses habitants, au XVI^e^ siècle, à cause du manque d'eau et de la difficulté des communications. Une tour et quelques murailles isolées sont tout ce qui reste de cet ancienne cité.

Quand les enfants eurent admiré les ruines de la ville morte, François toucha légèrement ses chevaux du fouet; ils partirent au grand trot.

Bientôt il arrêta encore la voiture et, se tournant vers madame Banesco, lui dit :

— Voici la propriété des Eaux de la ville; si madame veut descendre, elle aura de là un joli coup d'œil sur Nice et les enfants verront une grande cascade dans un magnifique jardin.

Madame Banesco, les enfants, Fanny, descendirent de voiture et pénétrèrent dans le beau parc, absolument désert de promeneurs. Un grand chalet, les volets hermétiquement clos, lui donnait un faux air de Palais de contes de fées.

JEAN.

— C'est comme le conte de la Belle au bois dormant.

PIERRE.

— Oui, mais toutes ces roses, toutes ces fleurs précieuses qui sentent si bon, puis cette grande cascade qui coule, c'est plutôt comme le beau jardin de la Belle et la Bête, tu sais, quand le marchand cueille la rose pour sa fille. Ça devait être une belle rose comme celle-ci !

Ils coururent dans les allées, se perdirent dans les massifs, puis, las un peu, remontèrent dans la voiture qui reprit sa course rapide vers Nice et Beaulieu, où ils arrivèrent bientôt.

— Tiens ! le portier qui n'annonce pas la voiture, remarqua Pierre. Sûr ! il recevra un savon de papa Maurice.

JEAN.

— Bah ! Louis entend très bien les chevaux venir quand il est au sous-sol ; on n'a pas besoin de sonner pour qu'il arrive au perron !

PIERRE.

— Tu as raison, il y est déjà. C'est que je veux lui donner tout de suite nos capillaires pour qu'on les plante dans notre jardin.

La voiture s'arrêta ; Louis descendit ouvrir la portière ; en même temps arrivait M. Morenay.

Les enfants s'écrièrent : — Papa, vilain papa, qui n'est pas venu nous rejoindre !

M. Morenay, sans répondre, baisa la main de madame Banesco qui lui dit : — Eh bien? d'un air anxieux.

— Eh bien, chère madame, la promesse de grand'-mère s'est réalisée depuis une heure; nous avons une belle petite fille.

— Hourra ! hourra ! hourra ! hourra ! s'écrièrent les enfants.

PIERRE.

Papa, fais-moi vite voir un petit enfant qui vient d'être ?

M. MORENAY.

— Mon chéri, tout à l'heure. Il faut tous être très sages, ne pas faire de bruit; cette arrivée de ta petite sœur a causé une telle émotion à maman Jeannine que cela l'a rendue malade. Elle est couchée; elle dort. J'ai même dû faire venir le médecin; mais j'espère que ce ne sera pas grave.

» Donc, montez à vos chambres bien doucement. Quand vous serez habillés pour le dîner, je vous mènerai voir mademoiselle Simone, si madame Cerciat le permet.

— Et les ailes? demanda Marie.

— On les a déjà jetées au feu pour qu'elle ne puisse pas remonter au ciel!

Quelques instants après, les enfants, prêts à voir le baby, attendaient silencieusement dans la bibliothèque.

Enfin la grand'mère parut. Elle prit Pierre et Grégoire par la main et, suivie des deux autres, entra dans la chambre du nouveau-né.

Sur les genoux de madame Cerciat une jolie et toute petite fille était couchée, emmaillotée bien douillettement de toile fine. Sa tête apparaissait à demi cachée dans la dentelle; la chambre était silencieuse et tiède.

Les enfants regardaient, recueillis.

Pierre se trouva un peu désappointé; il avait espéré pouvoir jouer tout de suite avec elle.

Grégoire dit:

— As-tu vu, Zean, elle a dézà tous ses petits doigts? est-ce qu'elle est aveugle? Elle ouvre pas ses yeux?

MADAME CERCIAT.

Non, elle dort.

PIERRE.

— Qu'est-ce que tu vas lui donner à manger, quand elle se réveillera?

MADAME CERCIAT.

— Demain matin nous irons chercher une bonne

nourrice et elle tétera. D'ici à demain, elle boira un peu d'eau sucrée.

PIERRE.

— Tu sais, grand'mère, ta madame nuage, eh bien, elle aurait dû nous envoyer une petite Simone plus grande!

GRAND'MÈRE.

— Elle grandira, mon amour, comme toi tu as grandi; aie seulement un peu de patience ; venez tous, enfants.

Et elle sortit, le dîner ayant été annoncé, suivie des quatre bambins.

CHAPITRE XIII

ARRIVÉE DE LA MARRAINE — L'OBSERVATOIRE

Par un clair matin tout ensoleillé, la marraine de Pierre arriva. C'était une jeune fille charmante qui, ayant perdu son père et sa mère assez jeune, voyageait avec son ancienne institutrice, mademoiselle Delval, devenue sa dame de compagnie.

Pierre adorait sa marraine ; elle était jolie, élégante, gaie ; elle aimait son filleul de tout son cœur, le comblait de gâteries, de cadeaux.

Elle s'appelait Blanche de Sombremont.

Blanche, c'est un si joli nom de marraine ! Donc, le petit fut ravi et, du coup, communiqua sa joie à ses trois camarades. C'était toute la journée des « marraine » par-ci, « marraine » par-là. De fait, la mignonne marraine mit un grand mouvement dans la vie des enfants.

Elle trouva très cruel pour son petit Pierre de n'avoir pas un âne puisque Jean en avait un. Ce fut son présent d'arrivée ; on le nomma Biribi.

Elle organisa alors avec Pierre et Jean une jolie promenade.

Un beau jour, madame Morenay, guérie, et que l'on descendait maintenant au salon, vit par les fenêtres grandes ouvertes partir cette cavalcade d'un nouveau genre : la marraine à cheval et les deux garçons l'escortant sur leurs ânes, Souris et Biribi.

— Mais, Blanche, dit madame de Morenay, les ânes ne pourront jamais vous suivre !

BLANCHE.

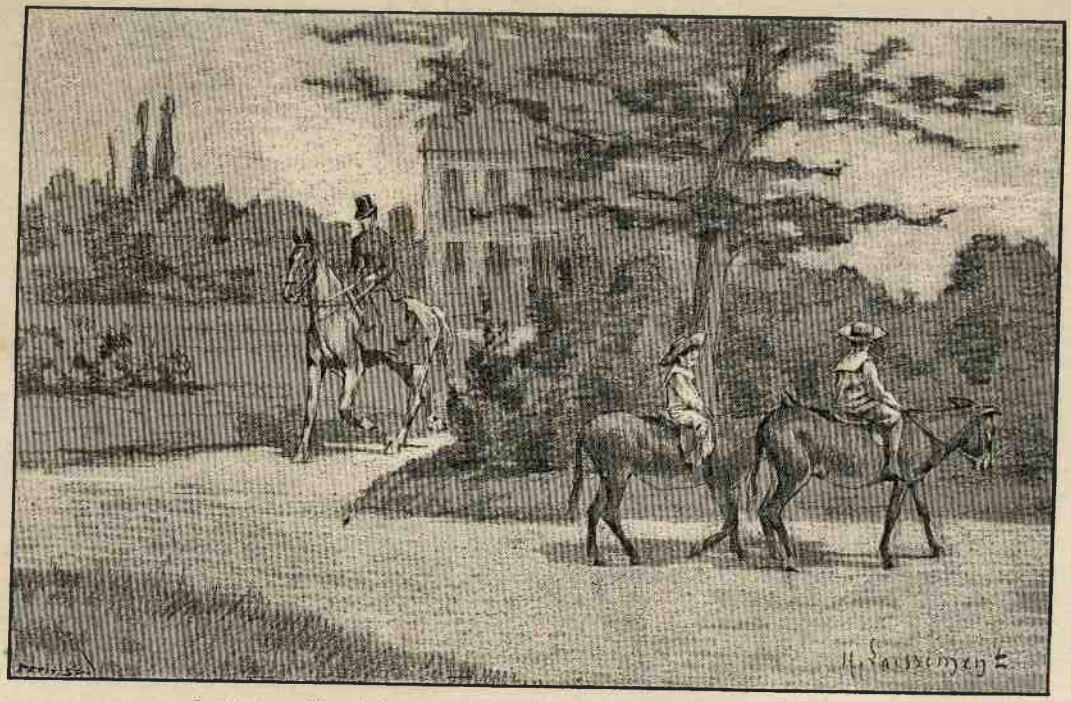
— Ne croyez pas cela, ma chère, l'âne est un petit animal plein d'entêtement, mais plein d'orgueil ; j'ai eu avec ceux-ci un entretien particulier à l'écurie ; je leur ai fait donner double ration ; je suis positivement sûre qu'ils vont se conduire d'une façon remarquable ; d'ailleurs je réglerai l'allure de mon cheval sur la leur.

Comme pour donner gain de cause au discours de la jolie marraine, les ânes se mirent à braire et partirent au grand trot, si bien que la marraine, surprise par ce brusque départ, fut obligée de les rattraper.

— Adieu ! adieu ! s'écria mademoiselle de Sombremont en saluant son amie de sa cravache.

MADEMOISELLE DELVAL.

— Blanche me fait frémir; elle n'a jamais voulu



Les ânes partirent ; la marraine fut obligé de les rattraper. (Page 114.)

que votre mari ou un domestique l'accompagnât ; ne craignez-vous pas quelque accident ?

— Non, ma bonne mademoiselle, dit en souriant madame Morenay qui savait que mademoiselle Delval passait sa vie à frémir à propos de rien, ce qui, par correctif, avait rendu son élève tout à fait brave. Non, ne craignez rien; Blanche est, au fond, très prudente; je suis sûre que nul accident ne surviendra.

Pendant ce temps-là, sur la route, galopaient joyeusement les deux enfants et la marraine. Elle connaisait très bien le pays, car tous les ans elle venait aux Violettes passer un mois ou deux vers les fêtes de Pâques et rentrait généralement après, avec la famille Morenay, à Paris.

Elle prit un joli chemin dans la montagne : au bout d'environ une heure on déboucha sur la route de la Corniche, tout près de l'observatoire que M. Raphaël Bischoffsheim a fait élever sur le sommet du mont Gros, à 380 mètres d'altitude, dominant Nice, toute la vallée du Paillon, son affluent, le torrent du Laghet, et, au loin, les hauts sommets des Alpes, toujours couverts de neige.

BLANCHE.

— Voulez-vous visiter l'observatoire, enfants ? nous laisserons pendant ce temps-là nos montures se reposer.

PIERRE et JEAN.

— Ah ! oui, marraine !

Ils étaient devant la grande grille de la propriété. Les enfants admirèrent les statues de l'Astronomie et de la Physique dont elle est flanquée, puis ils entrèrent.

Marraine remit sa carte au concierge qui, du joli chalet lui servant de loge, téléphona à la direction pour annoncer les visiteurs.

Le concierge voulut bien se charger de garder le cheval et les ânes.

Ayant relevé son habit de cheval, découvrant ainsi ses petits pieds chaussés de bottes molles, Blanche, précédée des enfants, se dirigea vers l'observatoire.

Ils suivirent pendant cinq minutes la route verdoyante et cultivée qui mène à l'observatoire et arrivèrent devant les bâtiments qu'habitent les savants, le directeur et les jeunes gens qui aident aux travaux scientifiques.

Ces maisons s'élèvent sur une gigantesque terrasse d'où l'on jouit d'une vue vraiment féerique. L'horizon s'étend des montagnes de l'Esterel aux Alpes. Nice, la mer, la vallée, apparaissent dans une apothéose de lumière. Le torrent du Paillon serpente entre les montagnes boisées et semées de villages, ce qui rend ce point de vue tout à fait pittoresque.

Derrière les premières montagnes, on aperçoit, touchant aux nuages, les hautes cimes des Alpes couvertes de neige.

PIERRE.

— Marraine, regarde vite ce train qui passe ; nous sommes si haut qu'on l'entend à peine. On dirait d'un joujou.

JEAN.

— C'est pourtant vrai!

Ils admiraient depuis un moment ce panorama fantastique, quand un jeune homme vint au-devant d'eux.

BLANCHE.

— Monsieur, nous désirons visiter l'observatoire; la chose est-elle possible?

LE JEUNE HOMME.

— Cela est parfaitement possible, madame ; veuillez me suivre.

Et ouvrant le chemin, il les conduisit d'abord à la grande bibliothèque.

JEAN.

— Que de livres, que de livres !

LE JEUNE HOMME.

— Oui; notre bibliothèque contient tous les ouvrages les plus rares, les plus intéressants, les plus scientifiques qui aient paru en astronomie. Nous avons ici cinq mille volumes; nous recevons trente publications périodiques relatives à l'astronomie, à la physique, aux mathématiques.

» Tous nos bâtiments sont éclairés à l'électricité au moyen de cent lampes de seize bougies, alimentées par une machine dynamo-électrique qu'actionne une machine à vapeur de seize chevaux.

» Les diverses parties de l'établissement sont reliées entre elles par le téléphone... — Voulez-vous voir l'album des photographies de nos instruments? »

Le jeune homme ouvrit, sur la table, l'album que feuilletèrent avec intérêt nos trois visiteurs; puis, l'ayant parcouru en entier, ils écrivirent leur nom sur le registre où chaque touriste s'inscrit et partirent voir l'observatoire, la chambre qui contient la plus grande lunette.

De la terrasse, sur laquelle ils étaient revenus, ils l'aperçurent. C'est un énorme monument carré, surmonté d'un toit en forme de dôme immense.

Cette coupole ne mesure pas moins de $22^{m},40$ de diamètre à l'intérieur, c'est-à-dire qu'elle sur-

passe de deux mètres la coupole du Panthéon de Paris.

Elle pèse 95 000 kilogrammes, est construite en fer composé de 620 feuilles assemblées entre elles par 55 000 rivets.

Admirable application du principe d'Archimède : « Tout corps plongé dans un liquide perd de son poids un poids égal à celui de la quantité de liquide qu'il déplace », elle est simplement posée sur de la glycérine (qui ne se congèle pas l'hiver) et flotte comme un bateau, dans un canal creusé dans l'épaisseur du mur du monument, si légèrement que Jean et Pierre la firent tourner à l'aide d'un treuil.

En moins de quatre minutes elle fit un tour complet sur elle-même. Elle tourne également à l'aide d'un moteur électrique.

Elle abrite le grand équatorial, qui a coûté à lui seul (coupole et instrument) plus d'un million.

L'édifice qui le contient est remarquable par son architecture; la porte de bronze est décorée d'un génie supportant le flambeau de la science et surmontée de l'inscription suivante :

Hanc molem, astrorum scientiæ promovendæ causa, sumptum suo, arte Caroli Garnier, extruxit Raphael Bischoffsheim, 1881 (1).

(1) En vue de faire progresser l'astronomie, et par l'art de Charles Garnier, Raphaël Bischoffsheim a élevé ce monument à ses frais, 1881.

La grande lunette, que cet édifice et cette coupole abritent, a un objectif qui mesure 76 centimètres de diamètre; c'est actuellement la plus grande lunette du monde.

Ce tube colossal de 18 mètres de longueur, dont le pivot est placé à plus de 10 mètres de hauteur, se meut à l'aide d'un mouvement d'horlogerie, pas plus grand que celui d'une pendule.

Leur complaisant conducteur fit manœuvrer cette immense lunette, et la braquant en observation il entr'ouvrit la coupole : le ciel apparut.

— C'est une féerie! tout marche, s'ouvre, se disloque, se referme comme en soufflant dessus! s'écria Jean, au comble de l'admiration.

— Dis donc, au ciel, pour le bon Dieu, la coupole ainsi ouverte, ça doit avoir l'air d'un gros melon auquel il manque une tranche, dit Pierre en riant.

L'idée du melon fit sourire Blanche et le jeune savant.

Il leur montra encore le merveilleux petit instrument qui constate par écrit la moindre secousse du globe et enregistre tout seul les tremblements de terre.

Puis, ils sortirent et allèrent visiter le petit équatorial, lunette de 7 mètres de long avec une ouverture de 38 centimètres de diamètre. Et aussi la grande méridienne, la petite méridienne, le pavillon de spectroscopie, le pavillon de physique, le pavillon

de météorologie et de magnétisme, les ateliers et la salle des machines.

A part les maisons des savants et la maison du concierge, où ils n'entrèrent pas, les enfants voulurent tout voir, y compris l'écurie et la remise et visitèrent ainsi les quatorze pavillons qui sont semés sur le vaste terrain de 35 hectares de surface.

— Et qui dirige tout cela? interrogea Jean.

Le jeune savant répondit :

— M. Perrotin; nous sommes vingt-six personnes habitant l'observatoire, dont dix observateurs, aspirants ou élèves.

BLANCHE.

— Il me reste à vous remercier, monsieur, de votre amabilité et de votre obligeance, nous vous en sommes, moi et les enfants, vivement reconnaissants.

Et saluant gracieusement, Blanche prit congé du complaisant cicerone.

PIERRE.

— Marraine, je veux être un grand architecte comme Charles Garnier pour construire des choses belles comme ça !

JEAN.

— Moi, je voudrais être un savant astronome et découvrir une étoile; je l'appellerais Georgette !

BLANCHE.

— Eh bien, moi, comme je ne saurais être ni architecte ni astronome, je voudrais avoir une grande fortune comme celle de M. Raphaël Bischoffsheim pour doter la France de pareils monuments ; voilà un noble emploi de l'argent !

L'heure avançant, nos excursionnistes se hâtèrent de remonter qui à cheval, qui à âne. Au retour, la route, allant maintenant tout en descendant, leur parut plus courte. Le soleil dardait ses chauds rayons de midi à travers le chemin des oliviers qu'ils suivaient.

— C'est une jolie promenade que tu nous as fait faire, marraine ; je te remercie, je suis content, on a eu du plaisir.

— On a eu du plaisir et on s'est instruit, répliqua Jean ; c'est aujourd'hui mon jour d'écrire à papa, je vais lui raconter tout ça.

BLANCHE.

— Je suis ravie, mes petits, de vous voir heureux. Allons, fouaillez un peu Biribi et Souris afin que nous ayons le temps de nous rhabiller avant le déjeuner ; ne les mettez pas au galop, la route descend : il ne faut jamais galoper en descendant. Allons, hop ! hop ! gentils cavaliers !

Et, frappant la croupe des ânes de sa cravache, elle les entraîna tandis que, légère et gracieuse, elle réglait le pas de son cheval pour trotter à côté des enfants et veiller sur eux.

Au bout d'une heure, ils arrivèrent au pied du perron avec cette belle allure qui ne s'était pas ralentie, les ânes ayant flairé l'heure du picotin.

Rouges de plaisir, les enfants furent enlevés de leurs selles par M. Morenay tandis que, du péristyle, la grand'mère debout, leur disait :

— Il y a une surprise, devinez!

— Quoi, quoi, grand'mère? dis vite!

— Petits curieux! devinez!

Mais ce dernier mot n'était pas dit que, dans l'encadrement de la porte apparaissait une tête de jeune homme aux fines moustaches noires, au teint mat, à l'œil brillant.

Pierre, suffoqué de joie, s'écria :

— Oncle Georges, oncle Georges! quel bonheur! Il alla se précipiter dans les bras de l'oncle et tous deux s'embrassèrent à cœur joie.

Blanche de Sombremont devint toute rose; peut-être parce qu'il faisait décidément très chaud, sous ce soleil de midi.

Comme l'oncle, ayant déposé Pierre sur le perron, avait dégringolé les quelques marches pour aider la

jeune fille à descendre de cheval, elle dit en glissant de la selle entre ses bras :

— Vous aimez à surprendre les gens!

— Désagréablement? demanda-t-il.

— Je n'ai pas mis ce qualificatif!

Et, s'élançant joyeuse, elle gravit en courant, légère, les marches du perron. Elle donna, en passant, un baiser à madame de la Faverie et disparut dans l'embrasure de la porte-fenêtre qui accédait au salon.

L'oncle Georges reprit son neveu dans ses bras; le mettant à cheval sur ses épaules il rentra à son tour dans la maison d'une allure infiniment plus grave que celle de marraine, tandis que Pierre ravi, criait :

— Vive m'noncle Georges! vive m'noncle Georges!

CHAPITRE XVI

UN DRAME EN MER

L'oncle Georges avait un ami, M. Roger Le Tertre, qui possédait un yacht. Ce yacht s'appelait *Gipsy*.

C'était un joli bateau à vapeur avec de beaux cuivres luisants, une machine perfectionnée qui le faisait filer sur l'eau d'une façon tout à fait agréable pour les passagers qui se trouvaient à son bord.

Or, un jour que l'oncle Georges, marraine Blanche, papa Maurice, madame Banesco, étaient sortis à cheval, ils revinrent aux Violettes en disant à madame de la Faverie et à madame Jeannine qu'ils avaient rencontré M. Le Tertre, qu'il viendrait déjeuner le lendemain et qu'ensuite on ferait une promenade en yacht.

MADAME MORENAY.

— Maintenant que je suis devenue mère Gigogne depuis la venue de miss Simone, je demande la permission de rester à la maison.

MADAME DE LA FAVERIE.

— Je te tiendrai compagnie, ma fille.

GEORGES.

— Eh bien, qui viendra avec nous?

BLANCHE.

— Pas moi! Je redoute le mal de mer.

— Par exemple! s'exclama l'oncle en se retournant brusquement.

Il avait reconnu la voix de Blanche.

La jeune fille partit d'un grand éclat de rire.

BLANCHE.

— Ah! ah! ah! Quel air désenchanté! quel air en colère! où sont vos foudres, petit Jupiter de poche? Eh bien, calmez-vous, je n'ai dit cela que pour vous faire enrager. J'irai en yacht et, si je suis malade...

GEORGES.

— Je vous soignerai.

BLANCHE.

— Voilà qui vous classe homme vertueux; en même temps, cela nous révèle une vocation que je ne vous soupçonnais pas : infirmier.

GEORGES.

— Oui, infirmier; mais je choisis mes malades.

— Et nous, marraine, dirent les enfants, est-ce qu'on nous emmène?

BLANCHE.

— Certainement; je me charge de Jean, de Marie et de Pierre. Maurice, je vous nomme mon preux chevalier, puisque votre femme est privée de nous accompagner.... Oncle Georges, mettez votre dévouement au service de madame Mitza. Ma bonne Delval, nous demanderons s'il y a place pour vous, demain, à M. Le Tertre.

MADEMOISELLE DELVAL.

— Dieu vous en garde! Je serais malade avant de mettre le pied sur le bateau! Aller prendre le mal par plaisir, voilà qui ne me dit rien; et puis, si la machine éclatait!

BLANCHE.

— Delval, vous devenez lugubre! Eh bien, nous mourrions ensemble!... Serait-ce pas poétique? Ah! je renonce à vous rendre intrépide!

Le lendemain, vers deux heures, toute la joyeuse bande, précédée par M. Le Tertre, alla s'embarquer dans le petit port de Beaulieu.

Sur la terrasse du jardin des Violettes, en bordure sur la mer, mesdames de la Faverie et Morenay, Delval se tenaient, en compagnie du docteur Reney, pour voir le départ. Quand le yacht sortit du port, elles agitèrent leurs mouchoirs jusqu'à perte de vue. Le petit bateau vira de bord, puis fila rapidement dans la direction de Monte-Carlo.

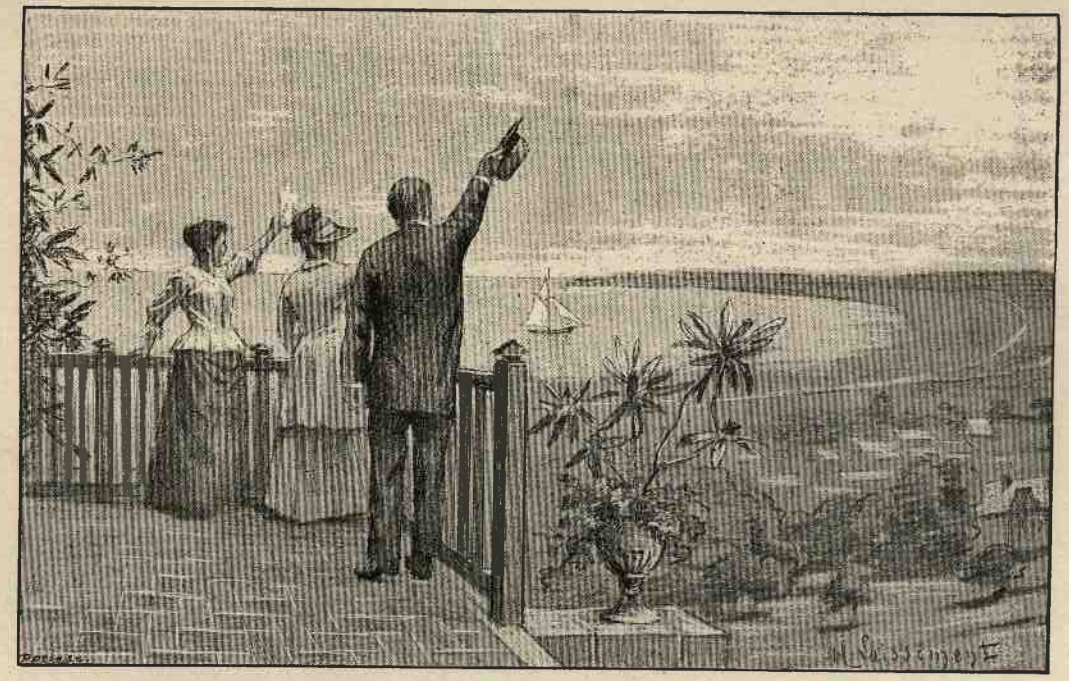
Les enfants étaient doublement ravis : M. Le Tertre, revenant de Corse, avait trouvé là-bas, perdu dans les montagnes, un joli petit mouton noir qu'il avait ramené en France. Quand il l'eut montré aux enfants, ce fut une joie sans pareille.

Descendus dans la cabine, ils firent avec lui de telles gambades, de telles parties de rires, poussèrent de tels cris de joie, qu'on fut obligé de les faire remonter sur le pont pour les calmer; le mouton remonta derrière eux.

Marie s'assit entre les deux dames, tandis que Le Tertre, prenant les deux garçons près de lui, leur fit diriger la barre, chacun à son tour.

Pierre et Jean étaient tout fiers de leur haute mission. Pensez donc, diriger le bateau! conduire le gouvernail!

Devant leurs yeux, Éza, la Turbie, Monaco, défilaient. Puis vinrent Monte-Carlo, Roquebrune, celle-ci perchée sur sa montagne comme un nid d'aigle; et enfin Menton. Là, on stoppa; un copieux goûter fut



Quand le yacht sortit du port, elles agitèrent leurs mouchoirs. (Page 128.)

servi ; on mangea des sandwiches, des pains fourrés, des gâteaux. On but du vin de Champagne, de l'excellent Moët et Chandon. Mais le soleil baissant à l'horizon, on songea au retour. *Gipsy* reprit sa course, fendit l'eau de ses flancs délicats et l'on refit ainsi la route déjà parcourue.

Le mouton noir était remonté sur le pont. Pierre et Jean jouaient maintenant plus sagement avec lui. Il l'avaient transformé en cheval pour la poupée de Marie, « mademoiselle Rada ». Bien assise à califourchon, elle se tenait très grave sur cette monture d'un nouveau genre, tandis que Marie, un peu inquiète, disait de temps en temps :

— Prenez garde ! vous allez faire tomber ma fille à la mer !

Hélas ! mes chers petits lecteurs, ce ne fut pas seulement la poupée qui périt dans cette mémorable journée si joyeusement commencée ; un bien autre malheur attendait les enfants. A un moment donné, le mouton, agacé sans doute du léger poids qu'il avait sur le dos, se recula pour se frotter contre quelque chose ; ses pieds de derrière rencontrèrent le petit bord du bateau ; ahuri par les enfants qui étaient tous devant lui, il fit un bond en arrière pour gagner du terrain et rencontrant le vide, il tomba à l'eau.

Pierre, Jean, Marie, poussèrent un cri de détresse.

M. Le Tertre fit stopper et tâcha, aidé de ses ma-

telots et de l'oncle Georges, de sauver la pauvre bête; on lui lança des bouées, on essaya de l'attraper avec une corde à nœud coulant. Tout fut tenté en pure perte; le courant entraînait le pauvre animal et bientôt, au grand chagrin de tous, il disparut complètement.

Quant à la poupée, longtemps on la vit faire la planche comme une poupée très brave. Marie, les yeux pleins de larmes, la suivait du regard. Elle avait compris, la bonne petite fille, que le sauvetage de la bête vivante devait seul préoccuper tout le monde; mais on a beau savoir que sa poupée est en son, que sa tête est en porcelaine, cela vous serre le cœur de penser que cette bonne compagne de vos jeux va périr dans la mer et servir de dîner à de méchants poissons. Elle l'avait tant aimée, tant soignée, tant embrassée! Elles avaient si souvent dormi ensemble! Pauvre, pauvre Rada!

Tout bas Marie pensait :

— Mademoiselle Delval a raison; les bateaux, la mer, les moutons, tout ça c'est bien joli et ça peut tout de même faire un malheur!

Le retour à la maison fut moins gai que le départ.

On dîna pourtant de bon appétit et M. Le Tertre ayant dit :

— Après tout, ce mouton, quelle figure aurait-il faite dans mon logis de garçon à Paris?... Je l'aurais

donné à mes marins qui l'eussent vendu à un boucher. Il fournit des côtelettes à des poissons au lieu d'en fournir à des hommes. C'est, pour un mouton, un sort plus original que celui réservé à ses semblables!

Ce fut l'oraison funèbre du mouton corse. Après le dîner, les enfants, fatigués, montèrent se coucher. Marie rêva que sa poupée était avalée par une baleine comme autrefois Jonas; que la baleine la rejetait sur le rivage d'une terre inconnue où le fils du roi, surpris de sa beauté, de ses longs cheveux, de ses beaux yeux immobiles, l'épousait et en faisait une reine toute parée de diamants et de pierreries. Et calme, silencieuse, jeune éternellement, cette reine rendait ses sujets les plus heureux du monde.

CHAPITRE XV

LES ŒUFS DE PAQUES

C'était une coutume, dans la famille Morenay, de fêter le jour de Pâques comme de fêter aussi la nuit de Noël : la naissance et la résurrection du Christ étant prétexte à cadeaux de toutes sortes autour de soi et de dons aux pauvres.

Depuis trois jours, chaque maman faisait de longues courses à Nice, causes de grands mystères aux Violettes ; une arrivée énorme de paquets de toutes grosseurs encombrait l'antichambre de la villa.

— Tiens ! comme tu as de beaux habits aujourd'hui, s'exclama Pierre, un matin, en voyant Jean descendre au jardin avec ses vêtements de grande toilette.

JEAN.

— C'est parce que c'est demain Pâques ; nous allons aller à Nice, maman et moi, à l'église russe ; nous nous confesserons et puis, demain, nous communierons tous.

PIERRE.

— Vous n'emmenez pas Marie et Grégoire?

JEAN.

— Mais si, nous les emmènerons demain pour la communion. Dans notre religion grecque, ça se fait comme ça : on donne le pain et le vin, même aux plus petits enfants; seulement il n'y a que les grands qui se confessent.

PIERRE.

— Ça, c'est très drôle! Eh bien, moi, j'irai demain avec maman, grand'mère, Fanny et papa, à la messe dans cette grande maison du bon Dieu que tu vois là-bas. Mais on ne me donnera pas la communion; je suis trop petit.

JEAN.

— Ça ne fait rien, vois-tu; tu seras sage tout de même, n'est-ce pas ? c'est toujours le même bon Dieu, dans ton église comme dans la mienne, puisqu'il n'y en a qu'un.

— Et qui nous envoie de beaux zouzoux! ajouta Grégoire.

Ce matin-là, le temps était si doux que la nourrice avait sorti mademoiselle Simone; elle était étendue dans son moïse rose, sur l'herbe fraîche coupée, et

semblait s'épanouir, petite fleur de chair, au milieu des fines dentelles de sa robe et de son berceau.

— Allons voir ma sœur, dit Pierre solennellement.

MARIE.

— Comme elle est gentille! elle ressemble, avec sa longue robe et ses rubans, à une poupée anglaise.

JEAN.

— Elle est bien plus drôle dans son bain, quand elle attrape son éponge et qu'elle la suce.

PIERRE.

— Ses mains sont roses comme les jolis coquillages du bord de la mer.

GRÉGOIRE.

— Oui, mais elle parle pas; Grégoire aime que les petites filles, y parlent.

MARIE.

— Tu ne parles déjà pas si bien, toi, et tu ne parlais pas du tout quand tu étais tout petit.

GRÉGOIRE.

— Mais si! na.

MARIE, *l'imitant.*

— Mais non! na.

NOUNOU.

— Allons, ne vous disputez pas; on vient vous chercher; partez vite, sans quoi vous allez me réveiller ma fille.

Les enfants embrassèrent Pierre et coururent rejoindre leur mère pour aller, avec elle, faire leurs dévotions à l'église orthodoxe de Nice.

Pierre resta un moment encore à contempler sa sœur, puis une idée lui vint :

— Nounou, je vais aller chercher mon fusil, mon carnier et partir pour la chasse; il fait un beau soleil, j'irai dans le bois, je tuerai des perdreaux, du lièvre, du lapin, du poulet et aussi du homard.

A son tour, à ses derniers mots, la nourrice faillit réveiller son nourrisson par un grand éclat de rire.

— Oui, monsieur Pierre, dit-elle, allez tuer des poulets et des homards.

Pierre partit d'un petit air crâne et, peu après, on le vit sortir de la maison, tout enharnaché pour cette chasse miraculeuse.

Il revint au bout de quelques moments avec trois colimaçons dans son carnier et des fleurs des champs au bout de son fusil.

NOUNOU.

— Pardi ! voilà un fameux gibier, monsieur Pierre; eh ben, pendant que vous allez vous reposer, j'vas aller

jusqu'à ma chambre chercher une autre pelote de laine pour finir les chaussettes de mon poulot. Voulez-vous être gentil et m'la garder pendant qué dort?

PIERRE.

— Mais oui, nounou, je veux bien. Je ne repartirai pour la chasse que quand tu seras revenue.

La nourrice s'en alla. Pierre s'assit à côté du berceau, posé sur le gazon, et s'amusa à voir les toutes petites bêtes courir dans l'herbe.

Puis une idée lui vint; il moissonna des fleurs dans les massifs environnants et, les apportant, il en entoura avec soin le berceau. Marguerites blanches, pensées, géraniums roses, iris violets, mimosas jaunes, giroflées brunes et pourpres, mêlèrent leurs nuances éclatantes et leur pénétrant parfum, en guirlande sur l'herbe verte, autour du moïse.

Puis, prenant des roses, il fit tomber leurs pétales en une pluie pâle sur la robe et l'oreiller du baby endormi.

Il regarda si Nounou revenait; ne la voyant pas (les nounous ne marchent pas vite), il trouva le temps long et partit, en courant, vers la maison pour l'aller chercher.

Simone, sous la garde des fleurs, dormait paisible, grisée par le grand air.

M. Morenay, qui se promenait dans le jardin, au détour d'une allée l'aperçut.

Un peu surpris de la voir seule, il s'approcha et ne put retenir un cri d'admiration en voyant le joli tableau que formait sa fille au milieu des fleurs.

— Il faut que je fasse une aquarelle de cela, se dit-il.

Puis, se baissant, il retira les fleurs à parfum trop pénétrant qui eussent pu être nuisibles à l'enfant.

A ce moment revenait la nourrice, accompagnée de Pierre, qu'elle avait grondé d'avoir quitté sa petite sœur.

Pierre, tout confus, avait peur d'être puni par son papa.

M. Morenay réprimanda la nourrice d'avoir si imprudemment donné le baby à garder à un enfant et Pierre fut embrassé par son père, ravi de la pensée qu'il avait eue d'entourer sa petite sœur de fleurs.

M. MORENAY.

Ce que tu as fait autour du moïse est très joli, mais cela pouvait être dangereux toute autre part que dans un jardin. Vois, j'ai déjà retiré de ta guirlande les géraniums, les mimosas et les giroflées: cela sent trop fort; si tu avais ainsi couvert et entouré de fleurs Simone dans la maison, elle aurait pu en être bien malade.

Pierre comprit la bonté de son père et, jetant ses bras à son cou, il l'embrassa tendrement.

Le lendemain, de bonne heure, les enfants se réveil-

lèrent; les cloches de l'église de Beaulieu sonnaient à toute volée; cette fois, c'était Pâques.

Dès le matin, le salon avait été fermé; madame Morenay en gardait la clef dans sa poche. Après être revenus de la messe, M. et madame Morenay permirent qu'on ouvrît la porte.

Quel superbe spectale!

Une table était chargée de présents, tout enrubannés de faveurs bleues, vertes, roses et rouges.

Chacun s'approcha en hâte et la distribution commença.

— Aux plus petits! dit papa Maurice.

» A Simone, ce collier de corail rose!

» A Nounou, cette robe et ce gros œuf plein de petits objets pour le frère de lait de Simone.

» Un gros œuf plein de soldats et un autre rempli de bonbons pour Grégoire.

» Un œuf contenant un chemin de fer mécanique pour Pierre! »

La distribution continua, entrecoupée d'exclamations joyeuses.

Jean eut une belle papeterie pour écrire et un grand livre relié : *Capitaine*, par madame de Nanteuil. C'est l'histoire d'un chien fidèle et bon qui fait toutes sortes de choses surprenantes.

Marie eut une superbe poupée anglaise, comme elle en désirait une, pour remplacer la poupée noyée.

Puis le tour des mamans vint; chacune eut un joli objet : madame Jeannine, une montre toute petite, enchâssée dans un bracelet d'or.

Madame Banesco, qui était très bonne musicienne, toutes les partitions de Wagner, superbement reliées.

La grand'mère, une corbeille en vieil argent, remplie de fleurs.

Marraine Blanche, une superbe bague composée d'une unique, mais énorme perle fine noire. Elle poussa un cri d'admiration qui fit retourner toutes les têtes.

PIERRE.

— Eh bien, marraine, toi qui disais que tu ne mettrais de bagues que quand tu serais une madame! te voilà bien attrapée!

BLANCHE.

— Pas si attrapée, monsieur Bonne-Mémoire, car je vais me marier.

PIERRE.

— Ah bien ! ça, c'est amusant! Tu sais, je ne l'aimerai pas, moi, M. Marraine.

BLANCHE.

— Même si c'est l'oncle Georges?

PIERRE.

— Oh! si, alors! si c'est mon oncle Georges! Dis-

moi bien la vérité: donne ta parole, ta vraie, ta d'honneur!

Marraine se leva. Solennellement elle étendit le bras et dit en souriant :

— Monsieur mon filleul, je jure que j'épouse monsieur votre oncle, ayant découvert que c'est le seul moyen de me débarrasser de lui et de lui rendre son bon sens à peu près perdu!

GEORGES.

— Vous êtes une méchante moqueuse!

BLANCHE.

— Mais je vous épouse, monsieur, cela doit me faire pardonner, j'imagine?

Pour toute réponse, l'oncle prit la main de sa fiancée et la baisa.

M. Morenay intervint.

— Dites-donc, jeunes gens, n'interrompez pas! Je demande le silence, moi ; je suis très impatient de savoir ce que j'aurai.

Tout le monde rit et la distribution recommença.

L'oncle Georges eut un portefeuille ravissant, avec le chiffre et les coins en or.

Papa Maurice eut une médaille d'or contenant de tout petits portraits de Pierre et de Simone.

Fräulein Fanny, douze paires de gants de Suède.

On fit entrer les domestiques. Chacun d'eux reçut un petit œuf contenant deux pièces d'or.

Tous les visages étaient radieux.

Au milieu de ces belles choses, de ces œufs de soie et de satin, s'étalaient les simples et vrais œufs durs. Il y en avait plus de cent.

Tout le monde en prit et, en souvenir du pays roumain où c'est une coutume, M. Morenay, s'approchant de madame Banesco, cogna un des siens contre celui qu'elle tenait en disant :

— Christ est ressuscité !

Elle répondit :

— Oui, il est ressuscité!... Ah ! mon œuf est cassé, ajouta-t-elle.

— Et le mien intact, dit joyeusement M. Morenay.

MADAME MORENAY.

— Essayez avec moi, Maurice.

Ils cognèrent leurs œufs en disant :

— Christ est ressuscité !

— Oui, il est ressuscité !

Cette fois, l'œuf de M. Morenay se cassa.

Les enfants imitèrent les parents; ce fut, pendant un moment, un bruit de bris d'œufs continu, entrecoupé d'éclats de rire triomphants ou de désespoirs comiques pour ceux qui étaient les possesseurs des œufs cassés.

La cloche du déjeuner tinta; chacun prit un des œufs durs pour le manger à table. Les autres furent distribués aux gens de la maison, aux jardiniers et aux pauvres qui vinrent ce jour-là quêter aux Violettes.

CHAPITRE XVI

LE JEU DES VOLEURS

Le soir de ce jour de Pâques, il y avait un grand dîner pour célébrer les fiançailles du fils de madame de La Faverie avec mademoiselle de Sombremont.

En dehors de quelques amis de Paris de passage à Nice ou à Monte Carlo, le docteur Reney, les Edagov, les de Lévis dînaient aux Violettes avec leurs enfants.

Pierre, Jean, Marie, Grégoire se faisaient une joie de présider la table qu'on avait dressée pour eux dans le petit salon.

Vers deux heures, Mercédès, Michel, Tony, Georgette, complètement guérie maintenant, arrivèrent.

On leur montra d'abord les cadeaux du matin; puis, pour occuper leur journée, ils commencèrent à jouer au croquet.

Georgette, encore un peu faible, s'étendit sur une chaise longue en osier, à l'ombre d'un arbre feuillu, près de Fanny.

De temps en temps, ceux dont le tour de jouer était

passé venaient s'asseoir sur le bout de la chaise de Georgette et causer avec elle.

— Tu as eu bien mal, hein ! ma pauvre vieille ? lui demanda Jean.

GEORGETTE.

— Oh ! oui. Surtout quand on m'a mis le grand vésicatoire dans le dos. Je pleurais. Alors maman a été si patiente ! Elle me consolait et, pour me distraire, me lisait des livres bien amusants. Et puis elle a été à Nice m'acheter des jouets. J'ai été si gâtée que, maintenant que je vais bien, je ne regrette pas ma maladie ; elle m'a fait aimer ma nouvelle maman.

JEAN.

— Autrefois, tu te faisais de vilaines idées.

GEORGETTE.

— C'est vrai, mon bon Jean ; mais c'était le chagrin de ma maman morte.

MICHEL, *à Jean.*

— A toi, boule rouge ; tu sais, faut m'croquer celle-là !

Jean visa, et, donnant un coup sec, envoya rouler la boule ennemie à cinquante pas.

MARIE.

— Tu es un mauvais garçon de m'avoir envoyée dinguer comme ça !

Les enfants jouaient au croquet (Page 143.)

PIERRE.

— Tant pis, Marie, c'est leur jeu ; mais n'aie pas peur. J'vas aller te délivrer, quand Jean aura fini.

Pendant que Jean continuait, ce fut le tour de Pierre d'aller causer avec Georgette.

PIERRE.

— Tu sais, mon oncle se marie !

GEORGETTE.

— Oui, maman a parlé du mariage à déjeuner ; tu vas aller à la noce ?

PIERRE.

— Mais bien sûr ! Je suis garçon d'honneur avec Marie ; maman va demander à madame Anne si elle veut te donner pour demoiselle d'honneur avec Jean.

GEORGETTE.

— Oh ! que je serais contente ! Pourvu que maman veuille bien !

PIERRE.

— Pour ça, tu es sûre qu'elle voudra bien, parce que maman va prendre son petit air fin pour lui dire : « Ma chère Anne, je veux que votre fille quête avec Jean », et patati et patata, et madame Anne voudra parce qu'elle a un béguin pour maman.

Georgette et Michel se mirent à rire des mines que faisait Pierrot; mais Fanny gronda :

— Eh bien, monsieur, qui vous a appris ce vilain mot?

PIERRE.

— C'est Louis, Fräulein; je l'ai entendu qui disait ça à Edmond, l'autre jour, en parlant de l'oncle Georges; il disait qu'il avait un béguin pour marraine. Je lui ai demandé ce que ce mot-là voulait dire et il m'a répondu : « C'est quand on aime bien les gens qu'on dit qu'on a un béguin pour eux. » Faut pas me gronder pour ça...

FANNY.

— Il ne faut jamais répéter les mots que vous entendez dire par les domestiques, mon Pierre. Ils n'ont pas eu, comme vous, des gouvernantes pour les élever; alors ils se servent de vilains mots, d'expressions communes, qui sont tout à fait déplacées dans vos petites bouches...

— A toi, bleu ! cria Marie.

Pierre se précipita.

Le jeu continua ainsi jusqu'au goûter qu'on servit près du croquet, sous un kiosque.

Ils mangeaient leurs dernières tartines lorsqu'ils aperçurent la grand'mère, les mamans Jeannine, Mitza, Anne. En tête de tout ce monde marchaient la

marraine, l'oncle Georges, et, derrière, les papas.

— Eh bien, petits gourmands, leur dit Blanche de loin, vous n'avez pas fini? Vous êtes toujours à table !

— Si, si, si! crièrent les enfants en s'élançant au-devant des arrivants. C'est fini... A quoi allons-nous jouer, mademoiselle ?

BLANCHE.

— Est-ce que je sais, moi ? Allons, Georges! allons, Jeannine, une idée !

Tout le monde se consulta pour chercher un jeu; mais personne ne trouvait.

— J'en ai un ! dit tout à coup Georges de La Faverie ; jouez aux voleurs.

— Oh oui ! oh oui ! ça doit être très amusant ! répondirent les enfants.

GEORGES.

— Vous allez voir ; écoutez-moi bien. Il y aura deux camps ; l'un sera le camp des voleurs, l'autre celui des braves gens.

PIERRE.

— Je veux être un brave gens !

L'ONCLE.

— Tais-toi, Pierre, on tirera au sort ; les braves gens seront en haut du labyrinthe qui s'élève là-bas. Les voleurs seront en bas.

» A un signal que je donnerai, les voleurs grimperont au labyrinthe et tâcheront de saisir le plus de braves gens possible; ceux-ci fuiront vers la gendarmerie, représentée par ce banc sur lequel Fräulein est assise. Si les braves gens échappent aux voleurs, ils resteront braves gens. Si un seul d'eux est pris, ils deviendront tous voleurs et les anciens voleurs formeront le camp des braves gens.

» Ça vous va-t-il ?

LES ENFANTS.

— Oui, oui ! faites vite le partage des camps.

L'oncle Georges ramassa par terre des brindilles de paille, les coupa inégalement et, les réunissant dans ses doigts à égal niveau apparent, il dit :

— Ceux qui tireront les plus petites pailles seront dans le camp des braves gens; ceux qui tireront les plus grandes, dans le camp des voleurs.

BLANCHE.

— Dites donc, mesdames, ça a l'air amusant, ce jeu-là; si nous jouions aussi ?

MADAME DE LA FAVERIE.

— Quelle idée, Blanche !

BLANCHE.

— Oh ! pas vous, chère maman. Mais Jeannine,

madame Mitza, madame Anne, et puis Maurice et M. de Lévis.

GEORGES.

— Et moi, je ne compte pas, alors ?

BLANCHE.

— Vous, vous faites ce que je fais ; donc si je joue, vous jouez. Ce serait une bonne manière d'enterrer ma vie de jeune fille que de jouer à courir encore une fois !

JEANNINE.

— Nous ne pouvons refuser, alors, de faire faire joujou à mademoiselle Blanche, avant qu'elle devienne une madame tout à fait sérieuse !

MADAME DE LÉVIS.

— Eh bien, jouons !... Cela va nous rappeler les récréations du cours.

JEANNINE.

— Oui ! redevenons un peu petites filles, si possible.

Les papas aussi consentirent ; chacun alla tirer sa paille et Georges appela :

— Braves gens : Jeannine, Blanche, Pierre, Paul de Lévis, Marie, Jean, Mercédès ; allez au haut du labyrinthe.

— Voleurs : Maurice, madame Mitza, Georgette,

Michel, Henry, Grégoire et moi; embusquons-nous au pied.

— Mère, dit-il en se tournant vers madame de la Faverie déjà installée dans un fauteuil, près du banc où Fanny était assise, tu donneras aux voleurs le signal de l'escalade en soufflant trois fois dans mon sifflet.

Pierre courut porter le sifflet à la grand'mère, chacun prit son poste. La montagne feuillue, aux sentiers rapides, qui constituait le labyrinthe, se peupla des sept braves gens tandis que les sept voleurs se tinrent dispersés au bas et cachés le mieux qu'ils purent dans les buissons.

Georges, sentant tout le monde prêt, agita son mouchoir; la grand'mère siffla les trois coups réglementaires à courte et égale distance. Alors, sans faire de bruit, les assaillants tâchèrent de se faufiler vers le sommet du labyrinthe, à travers les arbres et les arbustes.

Les branches qui craquaient donnèrent l'alarme aux assaillis.

— Marraine, par ici! dit Pierre à mi-voix.

— Mais non, quelqu'un monte; j'en ai le cœur qui bat d'émotion, dit bien bas, en riant, madame Jeannine. Jean, protège ma fuite!

— Ici, Mercédès et Marie, dit M. de Lévis. Coulez-vous tout doucement par là.

Mais, au moment où ils opéraient ce mouvement savant, la tête du grand et mince Georges apparut, séparée d'eux par un seul buisson. Les braves gens poussèrent un cri de détresse. Ce fut un sauve-qui-peut général.

Pierre et sa marraine dégringolèrent le sentier qui se trouvait devant eux; Georges se mit à les poursuivre; mais, pour se donner un point d'appui dans cette descente rapide ou pour se frayer un chemin, les poursuivis, retenant les branches souples des noisetiers et des saules, les lâchaient brusquement pour en saisir d'autres; si bien que cette flagellation empêchait le voleur de les atteindre.

Enfin, ils se trouvèrent sur l'herbe; reprenant leur course folle, ils arrivèrent au but, essoufflés et riants!

PIERRE.

— C'est toujours pas nous qui serons pris!

BLANCHE.

— Non, nous triomphons tous les deux. Chère maman, regardez le poing que nous montre Georges de là-bas. Il est très vexé, j'en suis sûre!

MADAME DE LA FAVERIE.

— Êtes-vous enfant, mignonne!

BLANCHE.

— C'est que j'ai si peu de temps à l'être, j'en profite !

MADAME DE LA FAVERIE.

— Et que vous faites bien, ma chère Blanche !

PIERRE.

— Maman, maman, cours vite, tu vas l'être !

MADAME MORENAY.

— Mais non, mais non !

Courant à toutes jambes, essoufflée, madame Jeannine vint presque tomber sur le banc, au grand désespoir de Michel et de madame Mitza qui la poursuivaient.

Tous les braves gens furent sauvés.

On battit des mains, on cria : « Victoire ! » dans ce camp.

Les voleurs restèrent voleurs et la partie recommença.

Cette fois, ceux-ci devinrent plus habiles.

Jean, Mercédès, Marie, M. de Lévis, maman Jeannine furent pris avant d'avoir pu se réfugier au banc représentant la gendarmerie.

Pierre et la marraine seuls couraient encore, poursuivis par les grandes jambes de l'oncle Georges.

Braves gens et voleurs se reposaient ensemble quand on vit Pierre déboucher en courant d'une allée. Michel et Henry se précipitaient déjà pour le prendre quand il cria :

— Escor! Escor!

Puis, quand il fut arrivé au banc :

— Marraine est tombée, elle s'est fait très, très mal au pied, et ne peut plus marcher; oncle Georges l'a portée au banc des amandiers.

MADAME DE LA FAVERIE.

— Mon Dieu! Quel malheur! souffre-t-elle beaucoup?

PIERRE.

— Tu sais, grand'mère, je crois qu'elle est un peu guérie déjà; oncle Georges a embrassé le bobo; moi ça me guérit toujours quand on m'embrasse mon mal!

Chacun sourit. Malgré cette guérison probable, étant donnée la douceur du remède, les messieurs coururent avec madame Jeannine tandis que la grand'mère faisait chercher la sangle et deux domestiques par Fanny pour transporter la chère blessée.

Heureusement, cet accident était peu grave : une très légère foulure. On transporta la malade à la maison où elle dut pourtant rester étendue jusque vers

l'heure du dîner. Elle riait, se moquait d'elle-même, disant :

— Il est temps de me marier! Je ne sais plus courir.

Elle fut néanmoins très contente de pouvoir monter changer de toilette avant l'arrivée des invités, soutenue par son fiancé et M. Morenay.

Le dîner des fiançailles fut gai, charmant, malgré ce léger accident. Au dessert, les enfants burent du champagne et portèrent un toast à Blanche et à Georges.

Quand les voitures vinrent chercher leurs petits amis, ils montèrent se coucher et s'endormirent bientôt comme de beaux petits anges, bercés par les sons harmonieux qui s'échappaient des fenêtres du salon où l'on faisait de la musique et d'où la voix de Blanche montait, vibrante et douce, jusqu'à eux.

CHAPITRE XVII

UN ENFANT CRUEL

Une après-midi, les enfants jouaient bien tranquillement à leurs petits jardins, lorsqu'ils entendirent le timbre en communication avec la loge du portier sonner trois coups. Ils redressèrent la tête et leurs regards s'interrogèrent.

PIERRE.

— Trois coups, c'est des étrangers : le portier sonne deux coups pour les personnes connues et un seul coup quand c'est pour appeler quelqu'un de la maison à la grille.

JEAN.

— Qui ça peut-il être ?

MARIE.

Nous allons bien voir, puisque la voiture va tourner dans l'allée là-bas, presque devant nous.

GRÉGOIRE.

— Moi, ça m'est bien égal; ze vas faire entor un zoli pâté !

JEAN.

— Ah ! on entend les chevaux, regardons.

Ils aperçurent un superbe équipage, un huit-ressorts avec domestiques à livrée voyante; puis, lorsque la voiture tourna devant le perron, ils virent une dame, grande, mince, accompagnée d'un monsieur vêtu d'un costume anglais à carreaux, peu agréable à l'œil, et, sur le devant de la voiture, une petite fille fort élégamment habillée de soie bleue, assise à côté d'un petit garçon serré dans un costume de coupe recherchée.

Le valet de pied descendit précipitamment du siège, ouvrit la petite porte de la calèche et, avant que Louis, arrivé au haut du perron, ait eu le temps de se retourner, tout ce monde était à la porte du salon. Il lui fallut bien l'ouvrir; les gens une fois entrés, il dit :

— Qui dois-je annoncer?

— M. et madame Gerbon, propriétaires de la villa des Chênes.

Louis alla nommer les visiteurs à madame Morenay.

— Mais je ne les connais pas! s'exclama-t-elle. D'où ces gens-là tombent-ils?

— De la lune, ma chère, dit Blanche en entrant, rieuse. Du petit salon où nous travaillions, grand'-mère et moi, nous venons de les voir débarquer. La femme est mise avec beaucoup de chic, trop même; les enfants aussi. Quant au mari, ce doit être la maison *Toile à Matelas and C°* qui l'a vêtu de la tête aux pieds.

M. MORENAY.

— Ce sont les nouveaux propriétaires « des Chênes ». Nous ne pouvons nous dispenser de les recevoir, bien que je ne tienne pas à cultiver leur relation; ces gens-là ont accaparé un héritage. Pendant quelques années, ils ont affecté de continuer le genre de vie plus que modeste qu'ils menaient auparavant, humbles, presque honteux de cette fortune inopinée. Maintenant, ils commencent à lever la tête et à faire usage de leur argent. C'est une éducation à acquérir : ils n'ont pas encore la note juste; ils en sont à l'état de nouveaux riches, de parvenus!

M. Morenay descendit. Madame Morenay fit une moue légère, enfila ses gants et suivit son mari.

Si froid qu'elle eut fait son maintien, elle ne put cependant s'empêcher de prendre en pitié les deux enfants qui se morfondaient d'ennui sur leurs chaises.

Elle sonna Louis et les fit conduire auprès des autres enfants, dans le jardin.

Sous les grands arbres, Jean, Pierre, Marie, Grégoire s'étaient remis à jouer; ils regardèrent les nouveaux venus avec surprise. Comprenant qu'ils devaient être polis, ils tendirent chacun à leur tour la main à leurs petits hôtes, en disant « Bonjour ».

Après un instant, Jean leur demanda leurs noms.

— Édouard, répondit le petit garçon. Et ma sœur, Henriette; et vous?

JEAN.

— Moi Jean, voilà Pierre, voici Marie qui est ma sœur et Grégoire qui est mon petit frère; là-bas, dans les bras de la nounou, c'est Simone. Voulez-vous jouer?

ÉDOUARD.

— Mais oui!

HENRIETTE.

— Y penses-tu, Édouard? nous n'avons pas nos tabliers, nous allons nous salir!

PIERRE.

— Moi, je n'ai jamais de tablier et je ne salis pas mes habits; je fais attention. Faut pourtant pas rester à nous regarder comme ça toute la journée!

HENRIETTE.

— C'est bon pour vous, de ne rien craindre, vous n'êtes pas déjà si bien mis!

PIERRE.

— Mon costume de marin est très joli, mademoiselle, bien plus beau que tous vos volants de soie!

HENRIETTE.

— Vous êtes un malhonnête!

JEAN.

— C'est vous qui n'êtes pas polie de dire que Pierre est mal mis.

MARIE.

— Si vous faisiez la paix et qu'au lieu de vous disputer, vous jouiez avec nous à courir?

Une grande partie de cache-cache commença. Édouard et Henriette avaient assez mauvais caractère, mais les autres, en bons petits enfants, leur cédaient tout, sachant que c'est ainsi qu'on doit faire quand on est chez soi; et le jeu marchait tout de même.

On se cachait jusque dans les bâtiments de la basse-cour.

A un moment, Édouard et Henriette étaient là tous les deux dans une grange qu'ils avaient trouvée

ouverte, quand ils aperçurent un pigeon sautillant par terre. C'était un petit, tout jeune, tmobé du pigeonnier et que ses ailes trop faibles ne pouvaient aider à s'envoler.

— Si je le prenais? demanda Édouard.

— Pour quoi faire? dit sa sœur.

— Mais pour jouer au tir aux pigeons; tu vas voir.

L'idée enchanta Henriette et tous deux se mirent à la poursuite de l'oiseau qui, malgré ses efforts, fut bientôt pris.

La pauvre petite bête se débattait, mais Henriette la serrait ferme entre ses mains. Ils arrivèrent avec leur butin auprès des enfants surpris.

MARIE.

— Qui vous l'a donné ?

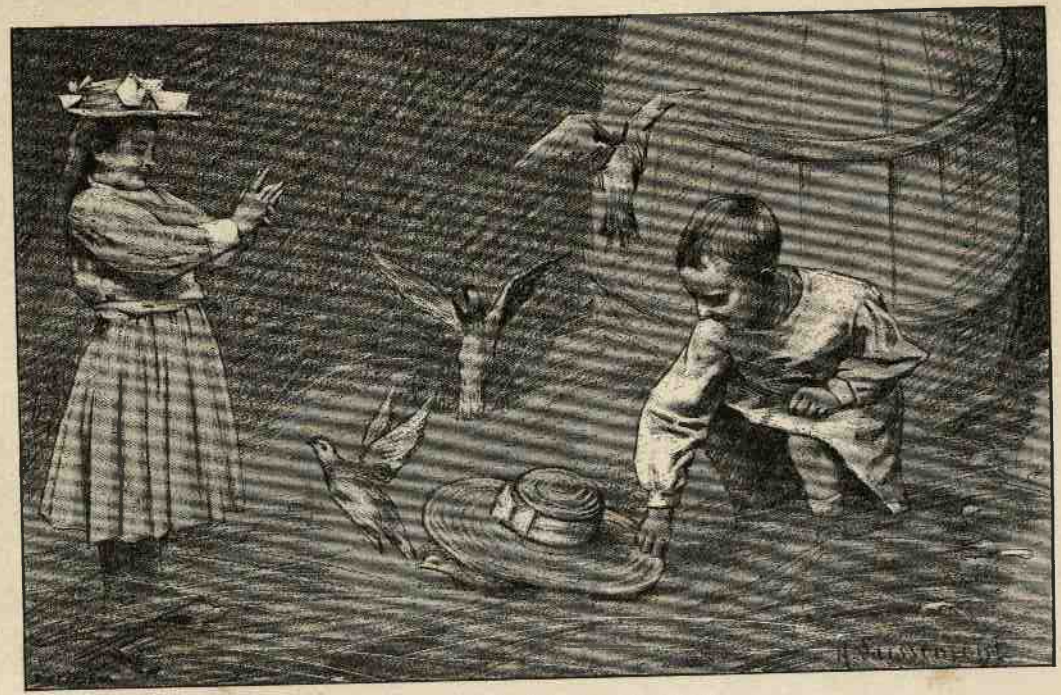
Henriette et Édouard échangèrent un coup d'œil.

ÉDOUARD.

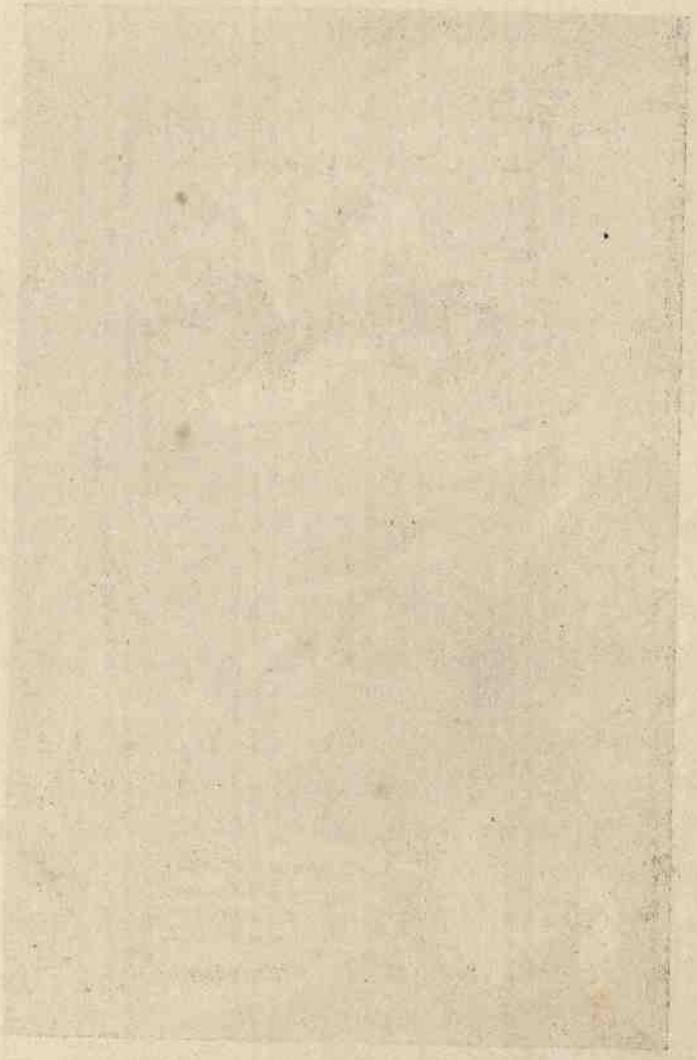
— C'est la jardinière; nous allons vous montrer un joli jeu; vous verrez; mais pour le moment, il faut nous laisser le préparer tout seuls.

Jean et Pierre consentirent; tandis qu'ils attendaient tranquillement, Édouard et Henriette, s'emparant d'une de leurs petites bêches, disparurent derrière un massif.

Au bout d'un moment, ils revinrent triomphants, sans l'oiseau, et dirent :



L'oiseau fut bientôt pris. (Page 160.)



— Nous allons jouer au tir aux pigeons. Tout le monde s'alignera et prendra trois grosses pierres comme ça ; on les jettera chacun à son tour, une par une, sur l'oiseau, en le visant à dix pas ; celui qui le tuera aura gagné.

PIERRE.

— Si vous croyez qu'il ne s'envolera pas ! Et il aura joliment raison, car ça lui ferait mal de recevoir des pierres !

JEAN.

— Ce n'est pas un joli jeu, ça !

HENRIETTE.

— Mais si, bêta ; venez voir, venez voir ! Venez voir !

Ils s'avancèrent tous sur la pelouse et poussèrent un cri d'horreur ; le pauvre petit pigeon était enterré solidement jusqu'à mi-corps, remuant son cou désespérément.

— Ah ! tu es méchant comme un diable ! dit Pierre en courant vers la pauvre bête pour la délivrer.

Cela lui faisait si gros cœur de la voir souffrir qu'il la déterra en pleurant ; ses petites mains tremblaient. Au moment où il la déposait sur le gazon, étourdie, presque étouffée par cet emprisonnement, Édouard tomba sur lui à coups de poing. Heureusement, le

brave Jean porta secours à son ami et se jeta sur Édouard; ce fut entre eux trois une lutte terrible!

Marie appelait Fanny de toutes ses forces, Grégoire pleurait de tout son cœur.

Fanny accourut, divisa les combattants, se fit expliquer le motif de la querelle.

PIERRE, *indigné.*

— Ils avaient enterré le pauvre oiseau et voulaient que nous jouions à lui lancer des pierres pour le tuer en le visant.

Et de grosses larmes roulaient au bord de ses yeux.

JEAN.

— C'est vrai, Fanny! Édouard appelle ça un nouveau tir aux pigeons; c'est un jeu trop méchant!

FANNY.

— Où avez-vous pris ce pigeon, monsieur?

ÉDOUARD.

— Ça ne vous regarde pas.

HENRIETTE.

— D'abord, il ne l'a pas pris; on nous l'a donné à votre espèce de ferme.

FANNY.

— Je crois que vous ajoutez un mensonge à votre mauvaise action, mademoiselle.

ÉDOUARD.

— C'est vous qui mentez !

FANNY.

— Tâchez, monsieur, d'être poli, ou je vous fais porter hors du parc par les domestiques.

HENRIETTE.

— Ah ! ah ! ah ! mais c'est vous la domestique ! vous n'êtes qu'une bonne et une sale Prussienne, encore, maman l'a dit !

FANNY.

— Mes enfants, venez ; ces malheureux sont si mal élevés qu'il vaut mieux ne pas leur répondre ; prenez l'oiseau et allons le reporter à la basse-cour.

A ce moment, justement, Louis venait chercher les petits visiteurs. Ils le suivirent, non sans se retourner pour crier :

— Adieu, petits idiots, petits imbéciles qui appellent leur sotte bonne dès qu'on ne fait pas ce qu'ils veulent !

Jean allait répondre, mais Fanny l'arrêta :

— Ne dites rien, mon bon petit. Ces enfants sont trop mal élevés ; ils n'ont rien de commun avec vous.

Le soir, on raconta toute l'histoire aux mamans.

Elles furent indignées de la cruauté et des vilains propos des petits Gerbon.

— Eh bien, puisque c'est ainsi, je ferai porter mes cartes à leurs parents par un domestique, au lieu d'aller les corner moi-même, dit madame Morenay. Et, s'ils se présentent de nouveau, je ferai dire par Louis que je ne reçois pas.

GEORGES.

— L'atavisme est la mémoire de l'espèce; M. et madame Gerbon, pauvres, doucereux et plats, ont circonvenu, bloqué chez elle, une vieille dame de leurs amies, fort riche. Quand elle allait en voyage, ils l'accompagnaient, de peur qu'elle ne manquât de soins désintéressés.

» Grâce à ces moyens de persuasion, la bonne dame a fait un testament en leur faveur et, ne la quittant pas pendant sa dernière maladie, ils fermaient la porte au nez de ses vrais amis.

» En vertu de l'hérédité, les enfants, plus tard, exagérant ce procédé délicat, le même cas se présentant, feraient peut-être signer le testament par violence, le couteau sur la gorge.

BLANCHE.

— Vous voyez les choses bien au tragique, Georges; mais c'est égal, c'est une assez vilaine famille et nous ferons bien de ne la point fréquenter.

M. MORENAY.

C'est aussi mon avis ; d'ailleurs, ces gens ne se sont pas sentis ici dans leur milieu ; ils semblaient fort gênés ; je suis convaincu qu'ils ne reviendront pas. Ne parlons plus d'eux et revenons au projet de grand'mère d'emmener dans quelques jours tous les enfants à la Faverie avec les fiancés, pour y attendre le mariage.

CHAPITRE XVIII

DÉPART POUR LA FAVERIE.

La grand'mère avait eu cette heureuse pensée d'emmener les enfants avec elle à La Faverie parce que c'était là-bas, dans la vieille propriété de famille, que devait se célébrer le mariage de son fils Georges avec Blanche. La veille de la cérémonie seulement arriveraient M. et madame Morenay et madame Banesco.

Cette propriété de la grand'mère était située entre Cannes et la Napoule. C'était une grande maison Louis XIII, aux toits hauts et pointus, entourée de plaines où une grande et double avenue de tilleuls et quelques vastes buissons d'arbres et d'arbustes, distribués dans les pelouses autour de la maison, formaient seuls le jardin.

Tout le reste des terres était livré au fermier pour la culture.

Une petite rivière boisée, la Siagne, coupait la propriété en deux du côté de Cannes et, derrière la mai-

son, le jardin et le potager s'étendaient jusqu'au pied des montagnes de l'Esterel.

Une église, érigée à la même époque, se trouvait enclavée dans le parc et desservait le château et le petit village de La Faverie, si bien que, pour entendre la messe, les habitants du château n'avaient qu'à traverser dans sa longueur la belle avenue de tilleuls qui s'étendait d'un bout à l'autre de la propriété, du côté de l'église.

Bien des souvenirs faisaient escorte aux pensées de la grand'mère, lorsque chaque dimanche elle s'enfonçait dans cette allée feuillue pour gagner le banc sur lequel étaient sculptées les armes des ancêtres. Elle se recueillait, évoquant tous les événements, joyeux ou tristes, qui avaient été célébrés dans cette église.

Et, pour ne s'arrêter qu'aux choses récentes la concernant, elle songeait à la mort de son mari, à celle d'un enfant, son premier-né, au mariage de sa chère Jeannine, au baptême de petit Pierre.

Là, dans quelques jours, allait se marier son fils; là, d'autres baptêmes sans doute auraient lieu qu'elle ne verrait peut-être pas.

Puis, elle-même, un jour, y serait apportée pour recevoir les dernières bénédictions du prêtre avant d'aller dormir éternellement sous les grands saules du cimetière où déjà reposaient tant d'êtres aimés!

Les fiancés, tout occupés qu'ils étaient d'eux-mêmes.

lui laisseraient trop d'heures pour « penser » ; aussi avait-elle désiré s'entourer des enfants, afin d'être moins triste et moins seule.

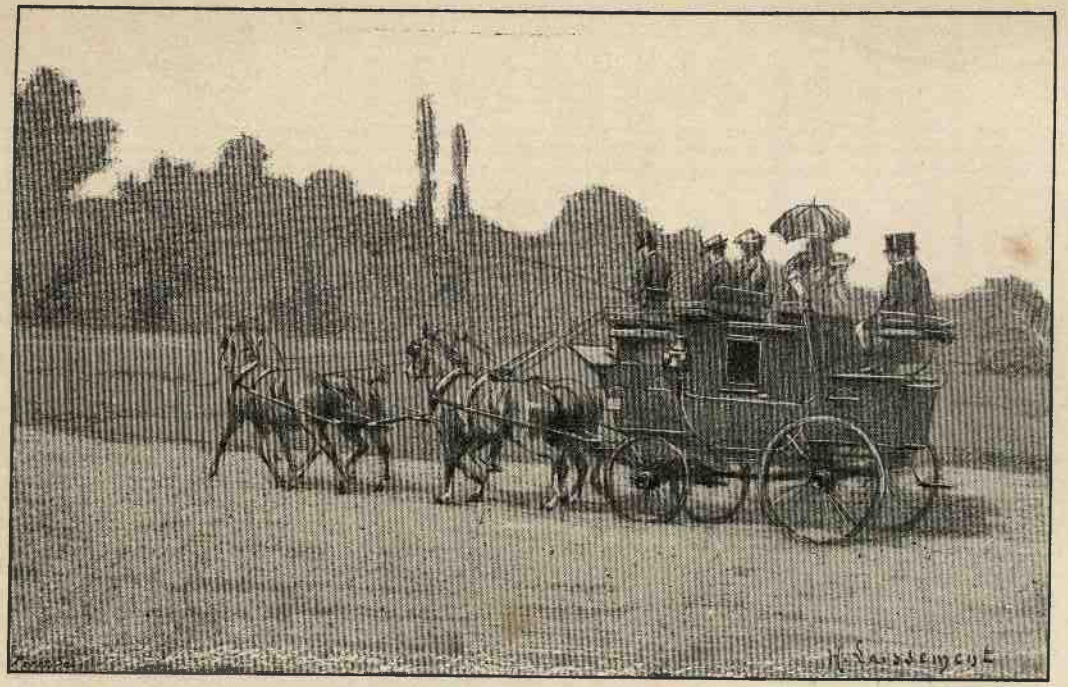
Beaulieu est à deux heures de Cannes en chemin de fer. Un matin, à dix heures, par le plus beau temps du monde, la grand'mère, les fiancés, mademoiselle Delval, Pierre, Jean, Marie, Grégoire et la gouvernante Fanny, montèrent dans un wagon retenu d'avance, pour débarquer à Cannes, à midi.

La grande voiture de chasse les attendait; sous l'ardent soleil, les chevaux piaffaient d'impatience. Madame de La Faverie monta vite dans la caisse du milieu avec Grégoire qu'elle assit à côté d'elle, mademoiselle Delval et Fanny prirent place sur la banquette du devant. Marraine Blanche et l'oncle Georges s'installèrent sur le siège élevé de derrière pendant que Pierre, Jean, Marie étaient nichés sur celui de l'avant, faisant face aux fiancés et tournant le dos au cocher et au valet de pied.

La voiture partit au grand trot.

— Fanny, gare à ton chapeau ! Je vais mettre mon pied dessus, cria Pierre en riant.

— Pas de bêtises, mes enfants, dit Fanny un peu inquiète; perchés là-haut comme des volants sur une raquette, la moindre secousse peut vous lancer par terre.



La voiture partit au grand trot. (Page 168.)

GEORGES.

— Fräulein, vous ferez de ces enfants des poules mouillées.

GRAND'MÈRE.

— Mais non, mon fils, Fanny a raison; tenez-vous bien, mes enfants, l'imprudence n'est pas le courage. Ne me faites pas repentir de vous avoir traités en garçons raisonnables.

On arriva sans accident.

Les chevaux s'engouffrèrent dans une avenue formée de quatre rangées d'arbres immenses et s'arrêta bientôt devant le perron.

Sur le seuil, un coin de son tablier passé dans sa ceinture, les poings sur les hanches et, sur sa tête, son bonnet tuyauté bien raide, attendait la vieille cuisinière Marotine.

Dame! elle faisait un peu partie de la famille, Marotine; elle avait été la nourrice de Georges, qu'elle tutoyait; de nourrice elle était passée cuisinière et exerçait son art depuis vingt-neuf ans chez madame de La Faverie.

Par conséquent, elle avait vu naître Pierre Morenay et, avec son Georges, c'était lui qu'elle aimait le plus au monde; son mari Baptiste, le cocher, ne venait qu'après !

Le gros et robuste gaillard ne tenait pas l'emploi de l'homme dans le ménage ; Marotine en était la forte tête et avait pris une telle habitude d'ordonner que son mari lui obéissait comme un enfant. C'était elle, en réalité, qui portait les culottes, non lui.

MAROTINE.

— Bonne arrivée, mesdames, messieurs ! Jésus Bon Dieu ! Est-y brûlé, not' Pierre ! le soleil l'a fièrement caressé ! v'nez vite dans mes bras, mon chérubin !

S'emparant du petit garçon, elle le porta jusqu'à l'antichambre en le mangeant de baisers.

Dans la vaste salle à manger, un peu sombre malgré les quatre hautes fenêtres, sous le vieux lustre de cuivre hollandais accroché aux grosses poutres apparentes du plafond, la grande table carrée apparaissait, lumineuse de son linge aux entre-deux de vieille guipure, de son argenterie qui semblait neuve, quoiqu'elle datât du règne de Louis XV, tant Marotine l'entretenait avec soin, de ses cristaux à facettes, le tout distribué avec ordre sur la nappe.

Le déjeuner semblait avoir été composé uniquement des mets aimés de Pierre ; il va sans dire que les pommes de terre frites, que Marotine faisait en forme de copeaux, et le fromage à la crème n'avaient pas été oubliés ! Aussi les enfants se régalèrent-ils d'au-

tant mieux que leur petit voyage et la joie de changer de place les avaient mis en appétit.

Après le repas, ils examinèrent ce vieux logis des ancêtres. Les vitraux Renaissance, les vieilles tapisseries tendues aux murs, les grandes cheminées avec leurs hottes apparentes, leurs chenets en fer forgé plus hauts que Grégoire et même que Pierre, les troncs entiers d'arbres dont étaient formées les bûches, les surprenaient et les intéressaient vivement.

L'escalier de l'antichambre, à double évolution, en chêne sculpté, à la rampe large et plate, charma surtout Jean qui s'écria :

— Voilà une fameuse rampe pour dégringoler dessus à cheval !

— Oh ! mon enfant, gardez-vous-en bien, dit la grand'mère dont les yeux s'emplirent subitement de larmes ; vous venez de me rappeler un douloureux souvenir.

— Suivez-moi, mes petits, je veux vous dire quel horrible accident un pareil jeu peut produire.

Elle prit la main des enfants et, dans un coin du salon dont elle avait fait sa place privilégiée, elle s'assit, entourée des bambins.

Derrière son fauteuil, un paravent recouvert de vieilles soies l'abritait du soleil comme du vent ; elle fit asseoir les enfants sur des coussins superposés par terre et leur conta cette triste histoire :

— Le bon Dieu, mes petits, m'avait envoyé trois enfants. L'aîné était un fils, il s'appelait Pierre, comme toi, mon amour; le second était Jeannine, le troisième Georges.

» Ta maman, mon Pierre, était alors un beau baby de trois ans. Pierre, mon fils, avait sept ans; Georges était tout petit, aussi petit que Simonne.

» C'était un dimanche matin. La bonne, après avoir habillé Pierre, l'envoya me dire bonjour dans ma chambre. Il était superbe, cet enfant. Brun, les cheveux frisés naturellement, de beaux yeux, fort, bien fait, bien portant.

» Il m'embrassa et me dit :

» — Maman, je vais jouer en attendant que tu sois prête pour la messe.

» — Va, mon garçon, lui dis-je, mais surtout ne t'éloigne pas, ne fais pas le diable comme tu fais parfois; dans quelques instants je te rejoins. Ton grand-père, mon Pierrot, voulut l'emmener aux écuries voir un cheval récemment acheté; l'enfant préféra rester pour m'attendre.

» Je finissais donc ma toilette tranquillement, car j'étais en avance, ajustant ma voilette, choisissant mes gants, quand tout à coup j'entends, venant de l'antichambre, un grand bruit sourd suivi d'un cri effroyable. Mon cœur se serre, je me précipite hors de ma chambre. Je descends rapidement quelques marches

et, me penchant sur la rampe de l'escalier, je vois mon fils étendu, inerte, sur les dalles du vestibule.

» Je descends en sautant des marches, j'arrive folle d'effroi. Hélas ! mon fils était mort. De sa tête entr'ouverte s'échappait sa cervelle. Le malheureux enfant avait voulu descendre l'escalier à cheval sur la rampe; ayant fait un faux mouvement, il s'était précipité dans le vide et était allé se briser le crâne contre l'angle du mur en pierre qui encadre la porte. »

La grand'mère pleurait à ce triste souvenir. Les enfants, impressionnés, la regardaient, silencieux, tandis que Pierre baisait ses mains en murmurant :

— Pleure pas, grand'mère, pleure pas ! c'est moi maintenant qui suis ton Pierre ! Je te promets de ne jamais monter sur les rampes.

MADAME DE LA FAVERIE.

— Ah ! mon chéri, tu es un bon petit cœur. Jeannine a eu une tendre pensée de te donner le nom de son frère mort. Oui, tu es mon Pierre à moi, mon Pierre adoré !

Et, le couvrant de baisers, que l'enfant lui rendait, la pauvre grand'mère oubliait un peu sa douleur.

Ayant essuyé ses larmes, elle dit :

— Allez mettre vos chapeaux, mes enfants; nous irons voir ensemble M. le curé et décider avec lui le jour du mariage !

Les petits coururent au vestiaire, s'apprêtèrent et partirent, marchant devant la grand'mère encore plongée dans sa mélancolie. On suivit la longue et ombreuse allée de tilleuls conduisant directement à l'église, où ils arrivèrent bientôt.

D'un côté elle était englobée dans le parc ; de l'autre elle avait accès dans le presbytère, tandis que la façade donnait sur la place du village, derrière l'abreuvoir des bestiaux.

Au lieu de sortir du château pour pénétrer par la grande porte de l'église, madame de La Faverie fit passer les enfants par la porte basse qui donnait directement du parc dans l'église. Elle les plaça tous trois dans le banc familial qui se trouvait devant eux ; puis, ouvrant le petit verrou en fer forgé d'un banc voisin, elle s'agenouilla et, la tête dans les mains, s'abîma dans une profonde et muette prière.

Les enfants, comprenant que ce recueillement serait une consolation à sa douleur, se tinrent bien tranquilles, tout en examinant l'église de tous leurs yeux.

Pierre, à voix basse, leur donnait des explications.

PIERRE.

— Derrière nous, c'est le banc des domestiques et puis, tout le long dans la nef, c'est ceux des gens du pays. Celui de notre fermier est celui qui a un gros livre sur le devant. C'est dans ces petites maisonnettes,

dont les fenêtres grillées ressemblent à des gaufres, que M. le curé confesse. Là-haut, c'est l'orgue. C'est pas un orgue avec des tuyaux comme à Nice, mais c'est égal, c'est tout de même un bel orgue, qui fait joliment du bruit. C'est grand'mère qui l'a donné à l'église quand maman Jeannine a fait sa première communion. Tu verras dimanche comme c'est beau, si marraine et oncle chantent; maman aussi chante, tu verras!

Sa prière faite, madame de La Faverie sortit avec les enfants par la porte faisant face à celle par laquelle ils étaient entrés et qui ouvrait sur le jardin du presbytère.

Ce jardin plus long que large, aux allées étroites, rigidement bordées de buis, avec ses plants de légumes si bien alignés, ses touffes de fleurs variées à l'infini, ses arbres fruitiers en espaliers, ravit les enfants.

M. le curé lisait, assis sous une tonnelle, au fond du jardin. Entendant du bruit, il leva les yeux, vit les visiteurs et alla au devant d'eux :

— Soyez la bienvenue, chère dame, s'écria-t-il; je désespérais de vous voir revenir, vous sachant auprès de votre fille. Et le baby, vient-il bien ? verrons-nous la maman bientôt?

MADAME DE LA FAVERIE.

Certainement, monsieur le curé. Mais j'ai une

grande nouvelle à vous annoncer : Georges se marie.

LE CURÉ.

— Il fait bien, madame, surtout s'il épouse...

MADAME DE LA FAVERIE.

— Il épouse la marraine de Pierre, Blanche de Sombremont.

LE CURÉ.

— Bravo ! c'est bien ce que je pensais. Ah ! mademoiselle Blanche est une fine mouche ; mais, tout vieux curé que je suis, j'avais lu dans son cœur.

MADAME DE LA FAVERIE.

— Blanche est la franchise même, son âme est transparente, on y lit comme dans un livre ; mon bon monsieur le curé, si vous le voulez bien, nous allons fixer ensemble le jour du mariage. Pour causer mieux à l'aise, entrons chez vous, pendant que les enfants joueront ici ; ils sont trop bruyants.

LE CURÉ.

— Volontiers, madame.

Ils se dirigèrent vers la maison.

Le jardin n'était pas très grand. Les enfants l'eurent vite exploré. Ne sachant plus que faire, ils passèrent derrière le presbytère.

Dans un coin de la cour la gouvernante, élevait un cochon. Ce porc promettait de devenir superbe et de fournir une ample provision de lard, de jambon, de boudin, de saucisses, au bon vieux curé qui faisait quelquefois ses aumônes en nature, quand l'argent lui manquait; car il n'avait pas de fortune et sa cure était fort pauvre; sans le château, il aurait lui-même parfois manqué du nécessaire.

Pierre, Jean, Marie, Grégoire commencèrent d'abord à regarder la bête; sa petite queue toute rose et toute roulée les amusa. Puis, comme ils allaient s'en aller, Pierre avisa une terrine de résidu de cassis sentant fort l'alcool.

On venait de passer la bonne liqueur dans un tamis, pour, ensuite, la sucrer, et madame Marthe avait mis au rebut les épluchures de ces groseilles noires.

PIERRE.

— Si nous en donnions à manger au cochon?

JEAN.

— Il n'en voudra pas!

MARIE.

— Essayons toujours.

Jean et Pierre portèrent à eux deux la terrine devant la porte de la petite étable affectée au cochon et l'ouvrirent. L'animal tendit la tête et commença de manger avec appétit.

JEAN.

— J'ai peur qu'il ne se donne une indigestion ; nous serions grondés ; si nous lui ôtions le reste ?

PIERRE.

— Houp ! enlevons le dessert à monsieur ! Donne-nous un coup de main, Marie ; c'est lourd !

Le porc avait pris goût au mets. Les enfants eurent toutes les peines du monde à lui retirer la terrine. Enfin, ils purent l'élever au-dessus de leur tête ; mais, Marie n'ayant pas fermé la porte assez vite, le cochon poursuivit les enfants dans la cour en titubant sur ses jambes comme un homme ivre.

Pierre et Jean riaient de toutes leurs forces. Marie avait un peu peur ; le cochon se ruait sur eux et leur donnait de tels coups de tête dans les jambes, qu'une fois déjà Marie était tombée.

Le bruit qu'ils firent attira madame Marthe ; cette vieille personne grognon adorait Pierre ; elle ne put s'empêcher de rire des mines de son précieux animal, tout en grondant les enfants.

MADAME MARTHE.

— Vous êtes des coquins d'avoir eu une invention pareille ! C'est une idée du diable !... Le voilà gris à rouler, l'imbécile !

PIERRE.

— Ah! ah! ah! mère Marthe, ne grondez pas! il est si drôle! On dirait qu'il veut manger sa queue!

JEAN, *s'adressant au cochon.*

— Hé! monsieur Clown, encore un bon coup de tête et vous l'avez, votre queue! Ah! ah! ah!

MARIE.

— Moi, j'ai un peu peur; et puis, il va nous salir!

MADAME MARTHE.

— Vous l'auriez bien mérité, mauvais diables d'enfants! C'est encore heureux que vous ne lui ayez pas laissé manger toute la jatte, car il en serait mort, assurément. Ne riez pas, gamins! Ça est arrivé au cochon de la mère Cabessou. Bagasse! Qu'est-ce que j'aurais dit, alors, hein?

PIERRE.

— Faut pas penser à ça, puisqu'il n'est pas mort. Tenez, il se calme déjà; poussons-le dans sa maisonnette... Là, mon bonhomme, te voilà renlré, sois sage maintenant; sans quoi, madame Marthe va nous manger!

Le cochon, épuisé par sa danse, se coucha dans un coin et s'endormit, cuvant son alcool.

On entendit la voix du curé.

Les enfants accoururent lui dire adieu et ne se vantèrent pas de leur espièglerie.

On reprit le chemin du château, en traversant, cette fois, le village, pour visiter les amis pauvres à qui grand'mère voulait distribuer quelques aumônes, avant de rentrer chez elle.

CHAPITRE XIX

LA PLAGE DE SABLE

Depuis quatre jours déjà qu'ils étaient arrivés, les enfants n'étaient pas encore allés à la plage. Elle s'étendait, toute de sable fin, par delà la route départementale et de champs, que le chemin de fer coupait, faisant partie du domaine de la grand'mère.

Fanny les y conduisit après déjeuner. On apporta à goûter dans un petit panier.

Madame de La Faverie avait fait construire, au bord de l'eau, sous un bouquet de hauts pins maritimes, une sorte de petite chaumière divisée en deux.

Un côté était tendu d'andrinople, garni de chaises, de fauteuils, d'une table en osier, pour tenir lieu de salon de conversation ou de lecture.

L'autre partie, tendue de toile grise, servait de grande cabine de bains.

Ce jour-là, justement, marraine Blanche n'avait pas pris son bain accoutumé du matin. Vers trois heures, comme les enfants construisaient avec énergie une

montagne colossale de sable, à côté d'un tunnel profond que la mer alimentait d'eau, la marraine leur apparut au loin.

Chemin faisant, elle avait cueilli une grosse gerbe de fleurs des champs qu'elle portait sur son bras, les abritant du soleil le mieux qu'elle pouvait, sous sa grande ombrelle de soie rouge.

Elle était maintenant arrivée près d'eux.

BLANCHE.

— Eh bien, petits, avancent-elles, vos constructions?

PIERRE.

— Oui, marraine, c'est même fini. Si tu veux, nous allons te faire un fauteuil de sable où tu te reposeras.

BLANCHE.

— Faites, faites! j'entre me déshabiller pour prendre mon bain; je m'assiérai dans votre fauteuil quand je sortirai de la cabine.

Pierre, Jean, Marie, Grégoire, se mirent à l'ouvrage avec ardeur. Ils creusèrent un trou à deux étages; l'un servait de siège; sur l'autre, plus bas, les pieds devaient reposer.

Dans le bouquet de la marraine, ils choisirent des fleurs à tiges un peu fermes et les piquèrent à l'entour.

Quand lanche ouvrit la porte et apparut en costume de bain, elle vit qu'on avait fourragé dans sa gerbe et s'écria :

— Mes pauvres fleurs ! voilà le cas que vous en faites, petits Vandales ! Moi qui comptais en remplir tous les vases du salon. Je vais vous mettre en prison !

Elle s'élança vers eux.

Les enfants prirent leur course comme une volée d'oiseaux. La marraine, lâchant ses beaux cheveux blond doré qu'elle essayait d'introduire de force dans un étroit bonnet de caoutchouc, se mit à courir après les fugitifs.

Mais les quatre enfants filaient plus vite encore, ayant sur elle l'avantage d'être chaussés.

La petite marraine tâchait d'éviter les coquillages qui piquaient la plante de ses pieds nus, délicats et rosés.

Enfin, elle parvint à bloquer les gamins derrière un gros rocher très haut qui s'avançait dans la mer. Ils escaladaient pierre sur pierre et, malgré leur tactique, allaient être pris, quand marraine, regardant en l'air, jeta tout à coup un petit cri et s'arrêta tout net.

BLANCHE.

— Que faites-vous donc, perché là-haut, en plein soleil, à plat ventre sur le roc ?

GEORGES.

— Vous le voyez, je regarde une jeune fille très jolie courir après des enfants très diables.

PIERRE.

— Ah! oncle Georges, viens à notre secours, viens nous délivrer! marraine ne nous laissera pas passer sans nous prendre, et, de l'autre côté, la mer commence à monter sur les roches.

GEORGES.

— N'ayez pas peur! restez blottis où vous êtes, c'est vous qui attraperez marraine.

BLANCHE.

— Ah! ah! ah! monsieur le sphinx! Je voudrais voir ça. Vous avez beau réfléchir, le menton appuyé sur vos deux mains, vous n'attraperez pas marraine!

GEORGES.

— Nous verrons bien, mamzelle Blanche! Quand vous aviez cinq ans, moi j'en avais quatorze, j'aimais beaucoup à vous taquiner. Vous en avez maintenant dix-neuf et moi vingt-huit et j'aime encore à vous taquiner!

» Mademoiselle Blanche, toute petite, a dit, un jour qu'elle était furieuse contre moi : Toi, quand

tu seras grand je te battrai et je ne t'aimerai plus!

» Deux prophéties qui ne se sont pas réalisées, mamzelle Blanche!

BLANCHE.

— Pas encore, m'sieur ; mais méfiez-vous ! Et elle le menaçait du doigt. Je ne vous épouse peut-être que pour qu'elles se réalisent!

Et, comme tous les deux s'étaient mis à rire de bon cœur, les enfants en firent autant, — ne voyant pas bien comment la mignonne marraine pourrait battre l'oncle Georges si fort, si agile.

BLANCHE.

— Oh ! rien qu'une bonne petite claque bien cinglante ! Il faudra que je m'offre cela pendant que je suis encore ma maîtresse et que c'est à vous de m'obéir! Quand je serai votre femme, dans quinze jours, oh ! alors, je vous respecterai! Vous verrez ça, vous verrez ça!...

GEORGES.

— Ah! méchante, vous allez voir!

Ce fut le signal du sauve-qui-peut.

L'oncle, d'un bond, sauta du rocher; les petits sortirent de dessous; la marraine prit sa course en grande bâte, les enfants et Georges courant après elle.

Encore un peu, elle était prise. Elle eut alors l'idée lumineuse d'entrer dans la mer. Elle s'y précipita, faisant jaillir l'eau bleue et, mouillée jusqu'aux genoux, elle se retourna triomphante.

— Kssi ! kssi ! kssi ! fredonna-t-elle en frottant ses deux index l'un sur l'autre. Marraine est sauvée, on ne l'attrapera pas !

Tranquillement elle releva sa chevelure, si longue que le bout en était déjà mouillé. Les enfants et l'oncle lui jetèrent des coquillages. Mais elle n'était plus gênée par ses cheveux, relevés en un casque doré sur sa tête et maintenant assujettis avec des épingles qu'elle avait retrouvées dans son bonnet. Elle se mit à nager vers l'endroit de la mer auquel la cabine faisait face, tandis que Georges, Jean, Pierre, Grégoire, Marie, la suivaient sur le sable et venaient se grouper auprès de Fanny.

GEORGES.

— Ah ! Fräulein, quelle course nous venons de faire !

FANNY.

— J'ai vu ça de loin, monsieur Georges. Mademoiselle Blanche vous a joué un beau tour en entrant dans l'eau !

PIERRE.

— Un peu plus, nous la tenions.

JEAN.

— J'ai presque touché ses cheveux.

GEORGES.

— Qu'est-ce que nous pourrions bien faire pour prendre notre revanche?

MARIE.

— Moi, je trouve que, maintenant, il faut la laisser tranquille; elle est si bonne, si gentille, elle sait si bien nous faire jouer!

PIERRE.

— Ah! bon, les filles, ça se soutient toujours!

MARIE.

— Eh bien, c'est tant mieux! car les garçons sont les plus forts; c'est toujours vous qui nous attaquez!

FANNY.

— C'est un peu vrai, ce que dit Marie.

GEORGES.

— Allons, je vote le pardon, la grâce de marraine, Elle fait des signes désespérés pour avoir son peignoir. Portez-le-lui bien vite, Fanny. Vous lui direz qu'elle peut rentrer tranquillement dans la cabine.

Souriante et calme, Blanche sortit de l'eau, drapée dans son vaste peignoir; elle passa assez loin du groupe; les garçons ôtèrent leur chapeau, l'agitant en l'air et criant tous :

— Vive marraine! vive marraine! vive marraine!

De ses doigts fins où perlaient des gouttes d'eau, marraine leur envoya des baisers.

Et c'est ainsi que fut signée la paix.

Au bout d'un moment, pendant qu'elle achevait de se vêtir, Blanche appela :

— Georges, Pierre, que penseriez-vous d'une bonne promenade?

PIERRE.

— Marraine, c'est une vraie idée! moi, je dis oui tout de suite.

GEORGES.

— Moi aussi, parbleu, mais où voulez-vous aller?

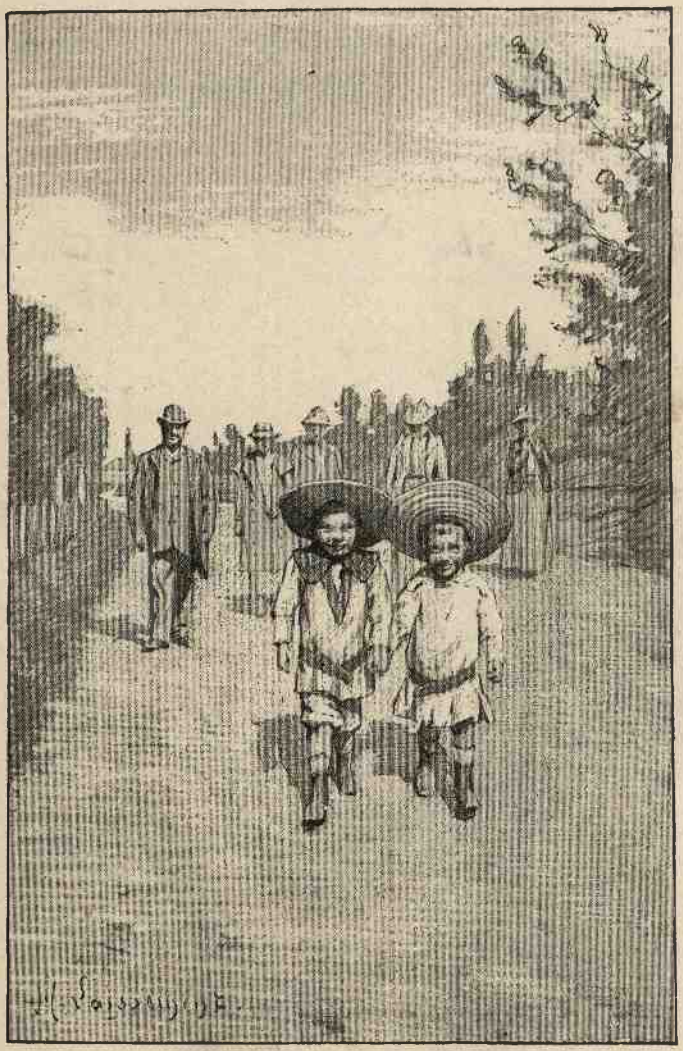
BLANCHE.

— Ça se chante, ça :

Dites, la jeune belle, où voulez-vous aller?

» Eh bien, où vous voudrez, mon cher Georges!

Et, ouvrant la cabine, elle apparut toute prête, sauf la coiffure, ses cheveux ayant été trop mouillés; mais le soleil allait les sécher; elle se recoifferait à la maison.



On se mit en marche. (Page 189.)

BLANCHE.

— Voulez-vous que nous remontions les bords de notre jolie rivière la Siagne?

JEAN.

— Nous les connaissons déjà, les bords de la rivière; ils ne sont nulle part aussi charmants que lorsqu'ils traversent le parc de la Faverie. Si nous allions plutôt jusqu'au champ de courses?

GEORGES.

— Mais, mon garçon, un champ de courses sans courses, ça manque de palpitant. Je propose ceci : Allons à la butte de Saint-Cassien; je vous offrirai un bol de lait en arrivant et, chemin faisant, je vous raconterai ce qu'est ce grand labyrinthe.

On se mit en marche. L'oncle commença son récit :

— Cette petite colline est factice, c'est-à-dire qu'elle a été élevée par la main des hommes. Ce n'est pas une bosse naturelle de la terre; ce sont les Romains qui l'ont édifiée.

» Ils s'étaient ménagé ce monticule pour protéger la voie Aurélienne. Ils élevèrent, sur la plate-forme, un temple à la déesse Vénus.

PIERR.

— Il y a une étoile de ce nom-là; maman m'a dit que

c'est celle qu'on voit la première, le soir, au ciel.

GEORGES.

— Oui, chéri. Ils élevèrent donc ce temple et l'entourèrent d'un bois sacré appelé Ara Luci ; maintenant, le temple a fait place à une toute petite chapelle que garde un ermite très vieux et qui vit de la charité des promeneurs.

BLANCHE.

— Quelle érudition ! Ara Luci ! temple sacré ! Vénus ! Vous parlez comme un guide ! C'est beau, une éducation soignée comme ça ! Je croyais épouser un *gentleman farmer* teinté de littérature, j'épouse un puits de science !

GEORGES.

— Méchante moqueuse ! riez de mon discours ; je me vengerai tout à l'heure...

Les enfants s'amusaient de la dispute et gambadaient joyeusement. Bientôt on arriva au pied du mont Cassien.

Les grands chênes, les hêtres séculaires, les tilleuls, les caroubiers au large tronc, en font une montagne de verdure d'un contraste reposant quand on vient de parcourir la route ensoleillée et poussiéreuse de Cannes à la Napoule.

La petite troupe se mit à gravir les sentiers ombragés,

marchant sur une herbe verte aussi douce aux pieds que la mousse.

Arrivés au sommet, on se reposa en admirant.

BLANCHE.

— Dieu ! que c'est beau ! La plaine, les dunes, la mer immense au loin ; la plage abritée par cette forêt de pins qui doit dater de Jules César ; c'est un horizon d'une pittoresque magnificence ; je voudrais planter ici ma tente, près de la petite chapelle, de son ermite, de ces hauts cyprès. Ce silence, cette vue, me transportent. Chut ! écoutez, enfants, les oiseaux chanter dans cette merveilleuse solitude...

Tous se turent et contemplèrent ce site vraiment délicieux.

Georges, s'approchant alors, murmura, moqueur :

— Quelle émotion, quel enthousiasme ! pittoresque magnificence, petits oiseaux chanter ! c'est beau d'avoir l'âme poétique comme ça ! Moi qui croyais épouser une *sportwoman* très mondaine, très préoccupée de tous les chics nés et à naître ! Il se trouve que j'épouse une églogue !

BLANCHE.

— Mauvais, qui se venge !... Je vous pardonne vos exclamations ironiques, parce que je sais que vous pensez exactement comme moi. Allons, venez. Et portons nos offrandes au vieil ermite.

PIERRE.

— Marraine et oncle vont faire la paix !

GEORGES.

— La paix est déjà faite. N'est-ce pas, Blanche?

BLANCHE.

— Oui, cher. D'ailleurs, étions-nous fâchés? N'est-ce pas plutôt pour nous raccommoder que nous nous contredisons quelquefois?

GEORGES.

— Vous dites vrai : jamais je n'aurais la pensée de vous être désagréable.

Le vieil ermite reçut les larges offrandes avec joie. Il connaissait Georges, d'ailleurs. Ce n'était pas la première fois qu'une aumône lui arrivait d'un La Faverie.

Après une courte station dans la chapelle, on alla boire du lait dans une ferme; les enfants reprirent le chemin du château, courant et gambadant, surveillés par Fanny et suivis de Georges et de Blanche. Tout en cheminant, les fiancés faisaient mille projets pour l'avenir.

CHAPITRE XX

PÊCHE AUX GRENOUILLES A LA MARÈSE

— V'là l'facteur, m'dame Marotine.

— Entrez, entrez, piéton ; par cette chaleur-là, vous prendrez bien un verre de vin, pas vrai?

— C'est pas d'refus, m'dame... A la vôtre et pis à celle d'vos maîtres qui sont d'ben braves gens.

Comme le facteur absorbait le verre de vin versé, apparut, dans l'entre-bâillement de la porte de la cuisine, la tête futée de Pierre.

— Et bien, père Mathias, et à la mienne?

— A la vôtre aussi, not p'tit maître; pis à c'que j'voie votre mariage, comme j'vas voir icelui d'vot' oncle.

PIERRE.

— Ben, tu sais, piéton, t'as le temps d'attendre! Marotine, je prends toutes les lettres, tous les journaux pour les porter à grand'mère.

Prenant le paquet déposé par le facteur sur la

grande table ronde, au milieu de la cuisine, Pierre partit et arriva tout courant au salon où, ce matin-là, grand'mère s'était installée pour travailler à l'abri de l'ardent soleil du printemps et du souffle chaud de la brise.

PIERRE.

— Grand'mère, ton courrier. Vois le gros paquet de lettres; est-ce que tout est pour toi, bonne maman chérie?

Madame de La Faverie regarda; puis, éliminant les lettres adressées aux autres personnes du château, elle s'écria :

— Il y en a une pour vous, petit Pierrot!

PIERRE.

— Pour moi? vrai de vrai, dis, grand'mère?

MADAME DE LA FAVERIE.

— Oui, mon chéri; elle est de ton papa.

PIERRE.

— Donne-la vite, que j'ouvre moi-même l'enveloppe, et puis tu me la liras après, je te prie.

Pierre savait épeler dans les livres; mais Pierre ne savait pas du tout lire l'écriture; à cinq ans, cela est bien permis.

Il ouvrit donc la lettre et la tendit à grand'mère, qui lut :

« Mon Pierrot chéri,

» J'ai reçu la jolie fleur que tu m'as envoyée et que grand'mère m'a adressée ici, loin de toi, où je m'ennuie très fort, parce que je ne t'ai pas embrassé depuis longtemps et que je ne puis plus te raconter de belles histoires, le soir, tu sais, comme aux Violettes, quand tu appelais papa Maurice, lorsque tu étais déjà dans ton petit lit.

» Maintenant, je regarde souvent dans le grand ciel, lorsque le soleil va se coucher aussi et qu'il devient comme une grosse boule de feu. Je pense qu'à ce même instant mon petit Pierre le regarde peut-être, ce gros soleil rouge qui s'en va justement du côté de Cannes.

» Et je voudrais être à la place du soleil qui peut te voir tous les jours, lorsque tu joues sur la plage à faire de beaux jardins de sable. Je lui raconte beaucoup de douces choses, au gros soleil qui va te voir là-bas; mais je ne sais pas s'il fait bien les jolies commissions que je lui donne pour toi.

» Simone est très sage; elle tette très bien et devient toute rose de colère quand on la dérange; elle attrape, tout en tétant, son petit pied dans sa main et tire si bien dessus que la voilà déchaussée; alors, elle tourne sa tête blonde et dit :

» — Aga, aga, bûûû!

» Pendant ce temps-là, le lait coule, nounou gronde; mais mademoiselle Simone ne se trouble pas pour si peu, elle ouvre son bec tout rose et continue ses: « Aga, aga, bû ! » pendant que son pied tout nu gigotte et que maman Jeannine sourit.

» Kate a pris le doigt de Georgette dans la rainure d'un volet en le fermant. Ta petite amie a eu bien mal; mais on la soigne, elle pourra tout de même quêter avec Jean au mariage de marraine Blanche.

» Adieu, mon chéri; amuse-toi bien et, quand tu auras le temps, pense à papa Maurice. Je t'embrasse avec de gros baisers.

» Papa Maurice. »

PIERRE.

— Oh ! la belle longue lettre, grand'mère ! merci ! merci, mon papa... Dis, grand'mère, je voudrais lui écrire, et aussi à Georgette. Ça a dû lui faire joliment mal d'avoir les doigts pincés comme ça !

MADAME DE LA FAVERIE.

— Comment veux-tu écrire, chéri, puisque tu ne sais pas?

PIERRE.

— Ben, tu sais, ma grand'mère, j'ai une idée; donne-moi seulement du beau papier et pis, tu vas voir!

Madame de La Faverie donna le papier; elle assit même Pierre devant son bureau et, lui confiant une plume, de l'encre, lui recommandant de ne pas se salir, elle alla achever de lire sa correspondance tandis que le poulot, les bras étalés, la tête penchée sur la table, écrivait gravement.

Dans le grand salon, on n'entendait plus que le bruit des feuillets tournés que lisait la grand'mère et, de temps en temps, une lettre de l'alphabet prononcée à mi-voix par Pierre.

Par la porte-fenêtre laissée grande ouverte, le parfum des fleurs entrait, rendu plus pénétrant par les caresses du soleil. Le gazouillis des oiseaux, le bruissement doux des feuilles vertes effleurées par le vent, troublaient seuls le grand silence recueilli de la vaste pièce.

Enfin, le petit garçon pousse un gros soupir de satisfaction, relève la tête, dépose sa plume, s'avance vers madame de La Faverie et lui tend son papier en disant :

— Dis, grand'mère, c'est-y bien comme ça?

MADAME DE LA FAVERIE.

— Bien ! mais c'est mieux que bien, mon amour; c'est parfait! Ah! quel bijou tu es!... Viens vite que je t'embrasse!

Savez-vous, chers petits lecteurs, ce qu'avait imaginé Pierrot?

Il s'était dit :

— Je sais mes lettres, je sais épeler; eh bien! je vais écrire de l'écriture des livres, avec de grosses lettres comme dans mon alphabet.

Bravement, alors, il avait écrit la lettre qui suit avec une orthographe bizarre, mais que les lecteurs un peu plus savants lui pardonneront, en pensant au jeune âge de Pierre et (on peut bien avouer ça tout bas) en songeant que nous avons tous écrit aussi drôlement les mots, avant d'avoir appris à mettre l'orthographe selon les règles de la grammaire.

Voici la lettre à Georgette :

« JORJETTE, MON AMOUR, JE CROI BIEN QUE TU NA PLU MAL A TON JOLI PETIT DOI. TA KETE A ÉTÉ BIEN MAICHANTE DE TE FER CE BOBO. MA PETITE JORJETTE CHERI JE TEME DE TOU MON COEUR ; MÉ SURTOU FÉ BIEN MINTENAN ATENSION DE TE PAS PINSER DAN LES FENÊTRE É LES PORTE.

» TON NAMI,
« PIERRE. »

PIERRE.

— Tu vois, mère-grand, qu' t'as pu très bien lire ce que j'ai écrit; seulement, tu sais, une grande lettre comme ça, ça fatigue joliment la main. J'écrirai demain à mon papa Maurice.

Madame de La Faverie l'embrassa encore une fois, se chargea de mettre l'adresse de la lettre et, debout

sur le seuil de la porte, le regarda prendre la clef des champs.

Au jardin, il retrouva près de la Siagne, la jolie rivière non navigable qui traverse la propriété, Jean, Marie, Grégoire, qui jouaient sur ses bords boisés.

PIERRE.

— A quoi jouez-vous?

JEAN.

— A rien, nous regardions les tout petits poissons nager au bord de l'eau. Sur ce sable si jaune on les voit parfaitement. Tiens, regarde : ils ont l'air d'être en argent.

PIERRE.

— Oui; mais c'est pas très drôle de regarder ça si longtemps. Si vous voulez, nous allons aller à la Marèse, ce petit lac qui est au bord du bois et nous allons pêcher des grenouilles; c'est très amusant; seulement, il faut d'abord aller à la ferme chercher les objets nécessaires pour les attraper.

MARIE.

— Qu'est-ce qu'il faut donc pour les pêcher?

PIERRE.

— D'abord des lignes; puis, au bout des lignes, des hameçons; au bout des hameçons, un petit morceau de drap ou d'andrinople, pourvu que ce soit bien rouge.

GRÉGOIRE.

— Pourquoi ça, rouze?

PIERRE.

— Parce que les grenouilles, qui sont bêtes, croient que c'est un morceau de viande; alors, comme elles sont gourmandes, elles sautent dessus pour le gober; elles se piquent à l'hameçon; c'est comme ça qu'on les prend.

JEAN.

— Courons vite à la ferme; ça va être très amusant, cette pêche-là.

Ils partirent au grand galop. Arrivés chez le fermier, ils demandèrent des lignes. Un des garçons les conduisit à la Marèse avec tous les engins nécessaires. Ils se groupèrent tous les quatre au bord du petit lac endormi sous l'ombre des arbres et Pierre, agitant légèrement sa ligne au-dessus de l'eau entre les larges feuilles vertes des nénufars aux fleurs blanches et jaunes, leur montra comme on attire, comme on prend les grenouilles.

PIERRE, *parlant bas.*

— D'abord, faut pas faire de bruit pour ne pas les effrayer; puis tu penches ta ligne au-dessus de l'eau, comme ça, en faisant sauter le morceau de drap

La pêche aux grenouilles. (Page 200.)

rouge. Tiens, tiens, regarde Jean! en voilà déjà qui viennent.

En effet, les grenouilles approchaient ; une à une d'abord, avec un peu de crainte; bientôt elles furent là trente, quarante, cinquante. Le petit point rouge de la ligne de Pierre dansait toujours au-dessus de l'eau, devant leurs gros yeux ronds et brillants de convoitise.

Enfin, une se décida; elle bondit hors de l'eau, goba le morceau d'andrinople. A cet instant, Pierre tira sa ligne d'un coup sec et la grenouille vint tomber sur l'herbe, derrière le dos des enfants, enchantés de la prise de la bestiole.

Le garçon de ferme la prit, enleva l'hameçon de sa bouche, l'enferma dans un filet et la pêche recommença.

Cette fois, ce furent quatre petits morceaux de drap qui s'agitèrent devant les regards ébahis et les estomacs gourmands des grenouilles.

Marie réussit à en prendre six; Jean une dizaine; Pierre neuf. Pour Grégoire, étant plus petit, il n'était pas aussi adroit; ce fut lui qui en prit le moins.

Les enfants, ravis, riaient de tout leur cœur lorsque deux grenouilles voulaient avaler le même morceau d'étoffe; dans l'action qu'ils mettaient à lancer la grenouille une fois qu'elle avait l'hameçon à la bouche, la bête se trouvait parfois délivrée; elle tombait sur

l'herbe et, se sentant libre, se mettait à courir, poursuivis par les pêcheurs dupés. Bien souvent, à force de bonds, elle leur échappait tout à fait et s'en revenait vivement vers la Marèse, où elle se replongeait avec grande joie.

GRÉGOIRE.

— Pourvu que, maintenant, elle dize rien aux autres! Tu sais, grand frère, elle pourrait dire : « Manzez pas, c'est des attrapes, y a une grosse pique-pique dans le rouze! »

JEAN.

— N'aie pas peur, ça ne parle pas, les grenouilles!

PIERRE.

— Tu n'en sais rien; c'est peut-être parce que tu n'parles pas grenouille qu'tu dis ça! Ainsi, moi, je n'comprends pas quand tu parles roumain; eh bien, tu dis tout d'même des choses quand tu dis des mots roumains!

JEAN.

— C'est pas la même chose; tu vois bien qu'elles ne savent pas s'avertir du danger, puisqu'en v'là encore trois de reprises depuis que l'autre est rentrée sous l'eau.

PIERRE.

— Peut-être qu'elles sont pas amies, qu'elles se parlent pas!

JEAN.

— Mais non, j'te dis ; seulement, c'est trop savant ; je n'peux pas t'expliquer ça ; faudra le demander à l'oncle Georges.

MARIE.

— Je crois que tu te trompes, Jean. Rappelle-toi la fable *la Carpe et les Carpillons*. Hein ! en voilà une qui les avertit :

Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière ;
Craignez la ligne meurtrière
Ou l'épervier plus dangereux encor ! »
C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine...

« Tu vois bien, Jean ? et la fable raconte comme ils ont été pris et frits pour n'avoir pas obéi à leur maman la Carpe.

JEAN.

— Dieu ! Dieu ! Dieu ! qu'vous êtes donc bêtes ! Mais le poète fait parler les animaux pour nous amuser et faire passer sa morale, qui est justement qu'il faut obéir aux parents ; c'est une fiction, une invention fabuleuse ; mon professeur m'a expliqué ça. Jamais ni La Fontaine, ni Florian n'ont entendu de loup, de brebis, de guenon, de carpe, parler !

PIERRE.

— Alors, c'est un blagueur, ton monsieur Poète ; quand on n'a pas entendu parler de carpe, c'est un mensonge que d'dire aux autres : « V'la c'qu'elle dit ! » Mais tu n'sais pas, tout' ça, ça m'fait repenser que grand'-mère défend d'aller à la Marèse ! Je l'avais oublié ! Emportons vite notre pêche, que j'aille lui demander pardon. J'espère qu'elle me pardonnera sans m'priver de dessert, parce que je n'l'ai pas fait exprès, d'ou-blier !

Ils quittèrent le lac et vinrent s'accuser de leur faute. Grand'mère pardonna et expliqua que c'est de peur d'accident qu'elle défend d'aller ainsi pêcher au bord de l'eau.

Les grenouilles furent portées à la cuisine, où Marotine voulut bien promettre qu'elle les accommoderait à la poulette pour un prochain repas.

Les enfants furent si joyeux à la pensée de manger leur pêche qu'ils se pendirent tous quatre au cou de Marotine, ahurie de cet assaut, mais ravie des baisers reçus.

CHAPITRE XXI

MARIAGE ET DÉPART.

La veille du mariage, le château se trouva envahi par une grande quantité de monde. D'abord, ce fut l'arrivée de M. et madame Morenay, de madame Banesco, de M. et madame de Lévis, avec Tony et Georgette, cette dernière tout à fait guérie maintenant et si heureuse d'être aimée et surtout d'aimer enfin sa belle-mère, que son joli visage en semblait illuminé.

Puis, des proches parents de mademoiselle de Sombremont, venus de Paris avec leurs femmes.

Tout le monde trouva table et lit au château, la grand'mère s'étant multipliée pour arranger des chambres confortables aux uns et aux autres.

Pour les amis moins intimes de chaque fiancé qui venaient assister au mariage, madame de La Faverie avait loué toute l'auberge du village, où dix chambres peu luxueuses, mais bien propres, avaient été mises à sa disposition.

Quel remue-ménage dans la vaste maison que l'arrivée de tout ce monde! Les enfants étaient ravis. Ils couraient d'une chambre à l'autre, embrouillants et gênants. Il n'y avait qu'à la cuisine qu'on ne les voyait pas.

C'est que la veille Marotine les avait bel et bien mis à la porte, assistée de son fils Edmond, chef chez madame Morenay, et qui était venu aider à sa mère pour la circonstance.

Marotine était dans son coup de feu; elle se promenait, grave et majestueuse, dans la vaste cuisine, avec toute l'importance d'un général qui va livrer bataille. Aussi avait-elle déclaré qu'elle embrocherait, le premier enfant qui viendrait la déranger. On se l'était tenu pour dit.

— Bon! tu fais tes embarras comme le jour des confitures, avait dit Pierre.

— Possible, possible, moutard! mais, quand tu manges mes confitures, tu ne te plains pas qu'elles soient bonnes, pas vrai! Eh bien, je ne veux pas rater mes repas; donc à la porte, marmots!

Et, pour les effrayer, s'armant d'un balai, elle fit mine de vouloir les jeter dehors.

Criant et riant, les enfants s'enfuirent, la laissant présider en paix ses troupes de volailles mortes, ses quartiers de viande saignante, ses foies gras, ses truffes, ses gibiers de toutes sortes étalés sur les

tables. Les poissons aux écailles irisées, les écrevisses grouillantes dans un seau, les légumes épars, donnaient en vérité à sa cuisine un air de champ de bataille dévasté, où tous les combattants seraient gisants ou morts.

Mais les bonnes senteurs qui s'échappaient des gelées et des jus composés savamment par ce cordon bleu, parfumaient l'air de la vaste pièce d'une façon tout à fait rassurante pour les estomacs des convives, lesquels, finalement, sortiraient réconfortés de cette grande lutte entreprise pour eux.

Les enfants arrivèrent au jardin juste au moment où l'oncle Georges et marraine Blanche, suivis de mademoiselle Delval, se dirigeaient vers le Pavillon.

Le Pavillon était, au bout de la propriété, perdu dans les bois, un ancien pavillon de chasse. Il avait été construit avant le château, dont les terres, non défrichées en ce temps-là, faisaient partie des bois de l'Esterel.

Les ancêtres avaient dû, venant l'habiter au moment des chasses, trouver la situation si belle qu'ils s'étaient décidés à faire bâtir le château.

Ce pavillon venait d'être arrangé, remis à neuf, pour servir de *home* au jeune ménage.

— Voulez-vous venir avec nous, petiots? avait demandé mademoiselle de Sombremont aux enfants.

GEORGES.

— Quelle singulière idée vous avez ! nous ne pourrons jamais rien terminer, avec ces mioches !

BLANCHE.

— Vous bougonnez déjà. Fi ! le vilain ! ils nous seront très utiles au contraire, ces enfants : leur gai babil me distraira.

GEORGES.

— Merci !... Alors, je ne vous suffis pas ?

Mais le visage de Marraine était devenu grave.

BLANCHE.

— Non, Georges, votre affection sérieuse, profonde, ne suffit pas à chasser de mon esprit les pensées tristes qui l'assiègent, quand je songe que mon père, ma mère, ne seront pas là, demain, pour me conduire à l'autel.

» J'ai été ce matin au cimetière ; j'y ai cherché la tombe la plus pauvre, la plus abandonnée ; et, en souvenir d'eux, j'y ai déposé des fleurs. Là, agenouillée, je leur ai demandé leur bénédiction. Ils ont dû me l'accorder, les chers disparus. Hélas ! il me semble que je sens encore plus profondément aujourd'hui la tristesse, la solitude de ce mot : Orpheline ?

GEORGES.

— Blanche, ma chère âme, je vous aimerai tant, que vous ne sentirez plus jamais ces tristesses navrantes.

BLANCHE.

— Certainement, vous m'aimerez, mon Georges, mais vous ne saurez jamais être maman ! sentez-vous toute la douceur de ce mot d'éternelle tendresse ?

GEORGES.

— Mon amie, votre chagrin est légitime et, en cet instant, je souffre avec vous. Emmenons donc ces enfants; qu'ils soient les bienvenus, s'ils font envoler ces nuages noirs de votre esprit. Venez, petits. Mademoiselle Delval, vous nous aiderez à les surveiller, n'est-ce pas ?

MADEMOISELLE DELVAL.

— Certainement, monsieur. Je suis sûre d'ailleurs qu'ils sauront parfaitement nous rendre de petits services.

On se remit en route. Bientôt, grâce aux réflexions drôles des enfants, la gaieté reparut sur le visage de marraine.

Tout en marchant, on cueillait des fleurs pour orner le salon du Pavillon; mais, en ouvrant la porte

quelle surprise ! La petite habitation en était complètement garnie, et des plus rares et des plus belles ! Savamment placées, elles encadraient de leurs gerbes odorantes les portraits de M. et de madame de Sombremont.

BLANCHE.

— La charmante attention ! Georges, mon Georges, merci, merci ! Mais comment avez-vous pensé à faire prendre ces portraits dans notre appartement de Paris ?

GEORGES.

— Ce sont dés copies que j'ai fait faire, afin que vous ayez toujours sous les yeux l'image des chers êtres que vous avez perdus. La caisse est arrivée hier et, ce matin, tandis que vous alliez prier au cimetière, j'installais ces portraits et ces fleurs, ici, dans votre maison.

BLANCHE.

— Dites dans notre maison, mon ami, puisque nous sommes mariés depuis hier à la mairie et que, demain, Dieu nous bénira.

PIERRE.

— Ah ! marraine, si tu savais comme j'ai eu envie de rire, à la mairie, quand le gros père Joseph, le

fermier, est entré dans la salle avec son drapeau bleu, blanc, rouge, sur son gros ventre qui remuait !

BLANCHE.

— Oui, il était comique en effet. Mais, quand il a prononcé les paroles qui nous ont unis pour la vie, Georges et moi, il n'était plus comique du tout, le brave homme! Au contraire, il semblait partager notre émotion.

MADEMOISELLE DELVAL.

— Il pouvait bien être un peu ému pour son compte; il mariait le propriétaire de sa ferme et de ses terres !

PIERRE.

— Avec tout ça, qu'est-ce que nous allons faire de cette bottée de fleurs cueillies en route ?

MARIE.

— Eh bien, si ta marraine veut, on peut les porter à l'église ; nous les mettrons dans des seaux pour qu'elles se conservent fraîches et, demain, le bedeau les sèmera sur les dalles, entre les bancs; ça fera un chemin de fleurs pour les mariés !

PIERRE.

— Oui, gardons-les pour faire la jonchée !

BLANCHE.

— Tu es gentille, ma bonne Marie; c'est une jolie idée; embrasse-moi et arrangeons bien vite les dernières installations; ensuite nous irons porter les fleurs à l'église.

La journée se passa ainsi, en arrangements de toutes sortes. Puis le soir vint, puis la nuit, puis le matin de ce jour si attendu par les garçons d'honneur, Jean et Pierre.

Il faisait un temps radieux; les oiseaux pépiaient dans les branches, l'air était tiède et embaumé; le soleil, magnifique, se levait royalement, jetant partout l'or de ses rayons.

Comme leur toilette s'achevait, les enfants entendirent carillonner les cloches; le bruit joyeux de ces belles volées, si claires, si retentissantes, entourait le château, y pénétrait par les portes, les fenêtres ouvertes, semblant vouloir mettre les âmes en joie.

Les enfants, ravis de ces sons joyeux et ravis aussi de leurs toilettes de fête, se regardaient, examinant leurs petites personnes avec toute la gravité qu'y mettent les grandes, alors qu'elles revêtent un costume neuf qui leur sied.

Marie, la demoiselle d'honneur de Pierre, était charmante dans une robe de crêpe de Chine, d'un rose très pâle; ses longs cheveux bouclés, son chapeau

garni d'une plume de la teinte de sa robe, ombrageait son fin visage.

Pierre et Jean portaient un costume de velours bleu foncé. La blouse, de forme russe, et la ceinture de cuir leur donnaient un petit air crâne.

Grégoire avait une robe en foulard crème.

Georgette, la demoiselle d'honneur de Jean, était en bleu pâle et Tony en velours loutre.

Quant à mademoiselle Simone, sa longue robe de linon était garnie de fine valenciennes. L'enfant émergeait, blanche et délicate, des bras de sa robuste nounou qui apparaissait empanachée de rubans d'une largeur, d'une grandeur invraisemblables.

Ils descendirent au salon, s'y tinrent sages et recueillis, attendant l'arrivée de tous les hôtes du château, surtout celle de la mariée !

Bientôt la porte s'ouvrit; les petits cœurs battirent. Est-ce marraine? Non, c'est grand'mère; son bon visage illuminé d'un sourire, ses yeux humides d'une larme de joie !

Elle embrassa les enfants et s'assit sur un fauteuil pour mettre ses gants.

Bientôt entra son fils Georges ; il la baisa au front, près de ses cheveux blancs, puis se mit à marcher de long en large dans le salon, d'un air préoccupé ; il demanda tout à coup :

— Comment va Blanche ce matin?

GRAND'MÈRE.

— Bien; seulement un peu émue, un peu nerveuse; mais heureuse au fond. Elle me l'a dit et je l'ai lu dans ses beaux yeux.

GEORGES.

— Quel bonheur! elle était triste hier, songeant à ses parents morts; il me semble que les heures s'écoulent aujourd'hui plus lentement qu'à l'ordinaire! Et ma sœur, où est-elle?

Avant que madame de La Faverie ait pu répondre, la porte du salon s'ouvrit et mademoiselle de Sombremont apparut, délicieusement jolie dans l'éclatante blancheur de sa toilette de mariée, appuyée sur le bras de madame Morenay.

Georges se précipita, baisa la main de sa fiancée et celle de sa sœur.

Mesdames Banesco, de Lévis, Morenay, se groupèrent; mademoiselle Delval vint les rejoindre ainsi que ces messieurs et les autres personnes de la famille.

Les voitures s'avancèrent devant le perron, chacun y monta; le défilé commença au grand galop dans la longue avenue du parc, mais au pas dans le village, à cause des gamins qui couraient devant les chevaux.

Tout le pays était en fête, madame de La Faverie ayant convié à la cérémonie ses fournisseurs, les ou-

vriers qui travaillaient d'ordinaire pour le château et jusqu'à ses obligés, ceux qu'elle secourait en nature ou en argent.

Aussi les voitures passèrent-elles entre une haie de paysans qui agitaient leurs chapeaux avec la main au-dessus de leur tête, en signe d'allégresse.

Les rares habitants qui ne pouvaient quitter leur demeure, se tenaient sur le pas de leur porte et saluaient.

Les cloches sonnaient toujours.

Sur la place de l'Église, le village était rassemblé ; c'étaient des saluts, des hourras à n'en plus finir. Le sol était jonché d'herbes, de feuillages, de fleurs.

La petite église était comble. Des amis de Cannes ou des châteaux environnants remplissaient déjà tous les bancs ; les bas côtés pouvaient à peine contenir la foule des paysans.

Blanche de Sombremont, descendue de voiture, entra au bras de M. Morenay, qui était son parent du côté de sa mère.

Madame de La Faverie donnait le bras à son fils. Puis venaient les garçons et les demoiselles d'honneur, c'est-à-dire Jean avec Georgette, Pierre avec Marie ; les autres personnes de la famille suivaient et, derrière elles, les amis les plus intimes.

L'orgue se mit à chanter un hymne puissant et joyeux.

Au pied de l'autel où le vieux prêtre, qui avait vu naître le marié, attendait ému, les jeunes gens reçurent la bénédiction nuptiale et devinrent époux devant Dieu et devant les hommes.

L'instant de la quête était venu.

Le suisse alla chercher les enfants, assis sur leurs chaises, donna une bourse à chaque petite fille et la jolie cérémonie de la quête commença.

Les quêteuses, escortées de leurs garçons d'honneur qui les tenaient par la main gauche, allèrent d'abord présenter leur escarcelle de velours au marié et à la mariée qui mirent tous deux une grosse offrande en billets de banque; puis la promenade entre les chaises et entre les bancs continua.

Ils allaient, Pierre et Marie, Jean et Georgette, calmes, recueillis et souriants. C'était des « merci » ou des « pour les pauvres » qui excitaient la générosité des assistants, tant cela était doucement murmuré!

Les pièces tombaient une à une, avec un bruit sec, faisant les bourses si lourdes que les fillettes, ne pouvant plus les soutenir, les tendaient au suisse pour qu'il les renversât dans le grand sac vide qu'il tenait à la main.

Tout se passa admirablement.

Les pauvres n'eurent pas à se plaindre des invités de leur châtelaine.

Après la cérémonie, tous les assistants allèrent

luncher dans le parc, où de nombreuses tables chargées de victuailles avaient été dressées; puis, le gros des invités parti, on dîna au château.

Les enfants, fatigués d'une journée si pleine d'événements et d'émotions, montèrent se coucher de bonne heure.

En embrassant sa jeune marraine, devenue madame Georges de La Faverie, pour lui dire bonsoir, Pierre dit :

— Tu veux, marraine, que je t'appelle ma tante? Je ne pourrai jamais. N'est-ce pas que tu seras toujours ma p'tite marraine! ma p'tite marraine Blanche à moi tout seul? Mais tu seras la tante de Simone, si tu veux!...

BLANCHE.

— Oui, mon Pierre adoré, c'est convenu. Va dormir, mon amour, rêve de jolies choses et n'oublie pas de mettre mon nom, ce soir, dans ta prière, à côté de celui de Georges.

CONCLUSION

Les joies, les jours heureux, les réunions charmantes, tout a une fin en ce monde.

A quelque temps de là, madame Banesco se mettait en route pour la Roumanie avec ses trois enfants, au grand chagrin de Pierre.

Sur ce même quai où, quelques mois auparavant, il les avait reçus si heureux, Pierre dit adieu à ses petits amis.

Car tous étaient revenus aux Violettes après le mariage de la marraine et de l'oncle Georges; on avait seulement laissé à La Faverie la grand'mère et le jeune ménage.

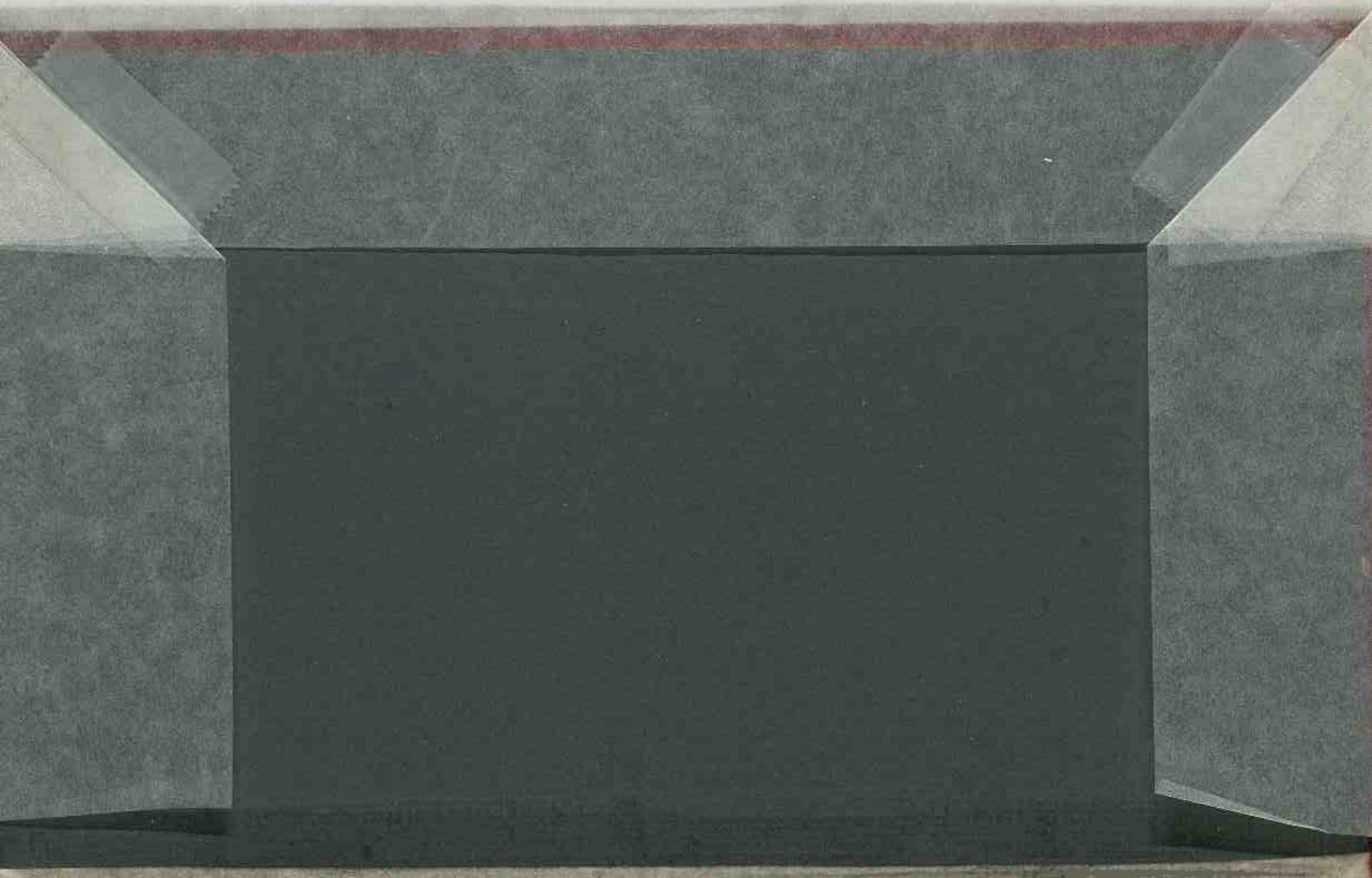
Les enfants et les mères pleurèrent en se quittant et promirent de se revoir, ce qui arriva en effet, car le papa de Pierre fut appelé en Roumanie pour faire le portrait de la reine, ce qui était un grand honneur.

Alors se passèrent encore tant d'événements heu-

reux, tant de choses intéressantes, dans ce pays si beau et si différent du nôtre, que l'auteur se réserve de les décrire un jour, si ses petits lecteurs ont été satisfaits de ce récit et de tout ce qu'il leur a raconté sur Pierre, Jean, Marie, Grégoire.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE Ier. — Beaulieu. — Arrivée des petits amis... 1
— II. — Les fleurs brisées..... 8
— III. — Les Tziganes..... 15
— IV. — Le moulin à huile..... 23
— V. — La bataille des fleurs..... 31
— VI. — La journée des claques..... 40
— VII. — Dans un nuage..... 52
— VIII. — Noyée !..... 62
— IX. — Thé offert aux mamans. — L'âne souris. 75
— X. — Visite à Georgette. — La voiture versée. 83
— XI. — Perdus !..... 91
— XII. — La grotte Saint-André. — Naissance de Simone..... 102
— XIII. — Arrivée de la marraine. — L'observatoire..... 113
— XIV. — Un drame en mer..... 125
— XV. — Les œufs de Pâques..... 132
— XVI. — Le jeu des voleurs..... 141
— XVII. — Un enfant cruel..... 155
— XVIII. — Départ pour La Faverie..... 166
— XIX. — La plage de sable..... 181
— XX. — Pêche aux grenouilles à la marèse..... 193
— XXI. — Mariage et départ..... 205
CONCLUSION..... 218

520-91. — CORBEIL. Imprimerie CRÉTÉ.